

Alcatraz contre les ossements du scribe

Brandon Sanderson

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

**BRANDON
SANDERSON**

ALCATRAZ

CONTRE LES OSSEMENTS DU SCRIBE



Alcatraz contre les ossements du scribe

Alcatraz [2]

Brandon Sanderson

Poche (2013)

Etiquettes:jeunesse - fantasy

Je m'appelle Alcatraz Smedry, et je viens de vivre des aventures rocambolesques avec mon grand-père. C'est que, voyez-vous, les Smedry ont le don de se mettre dans des situations impossibles. D'un autre côté, ils sont la cible préférée des infâmes bibliothécaires, et les seuls à s'opposer à eux... Cette fois-ci, c'est ma cousine Australie qui est venue me chercher : mon père ne serait pas mort, et il aurait disparu dans la mystérieuse bibliothèque d'Alexandrie. Il paraît qu'elle est infestée de spectres morts-vivants... Ah, j'oubliais : les infâmes bibliothécaires ont aussi envoyé à nos trousses un mercenaire des Ossements du Scribe !

*Pour Lauren qui,
allez savoir
comment, réussit
à être à la fois la
petite dernière et
la plus adulte de
la famille.*

Avertissement de l'auteur

Je suis un menteur.

J'imagine que vous n'allez pas me croire. En fait, je l'espère bien. Non seulement ma déclaration deviendrait alors particulièrement ironique, mais en plus, votre inévitable déception n'en serait que plus grande.

Voyez-vous, je sais que vous autres dans les Royaumes Libres avez entendu des histoires à mon sujet. Vous avez peut-être même regardé un ou deux documentaires consacrés à ma vie sur vos écrans silimatiques. Je comprendrais tout à fait que vous ayez du mal à accepter l'idée que je sois un menteur. Vous supposez sans doute que c'est ma modestie qui parle.

Vous pensez me connaître. Vous avez écouté les conteurs. Vous avez discuté de mes exploits avec vos amis. Vous avez lu les manuels d'histoire et entendu les hérauts vanter mes hauts faits. Le problème, c'est que les seules personnes qui soient plus menteuses que moi sont celles qui aiment parler de votre serviteur.

Vous ne me connaissez pas. Vous ne me comprenez pas. Et vous feriez mieux de ne pas croire un traître mot de ce qu'on écrit sur moi. Sauf, bien sûr, ce que vous allez maintenant découvrir. Car seul l'ouvrage que vous avez entre les mains contient la vérité.

Bon. Permettez-moi à présent de m'adresser à mes lecteurs chutlandais. C'est-à-dire ceux qui vivent dans des endroits comme l'Europe ou les Amériques. Ne vous laissez pas abuser par l'aspect de ce livre ! Oui, ça a tout l'air d'un roman de Fantasy. Oui, comme le précédent volume, il est publié dans la catégorie Fiction afin de berner les Bibliothécaires.

Mais ça n'a rien à voir avec une fiction. Dans les Royaumes Libres (au Mokia, à Nalhalla, par exemple), il paraîtra ouvertement au rayon Autobiographie. Parce que c'est bien de cela qu'il est question : ma propre histoire racontée pour la première fois par moi-même, dans le but de vous prouver ce qui s'est réellement passé.

Cette fois, fini de biaiser. Désormais, j'ai la ferme intention d'exposer la vérité noir sur blanc. Je m'appelle Alcatraz Smedry et je vous souhaite la bienvenue au seuil du deuxième volume de

l'histoire de ma vie.

J'espère que vous la trouverez instructive.

Chapitre 1

Et donc, j'étais là, vautré sur une chaise, à poireauter dans un hall d'aéroport sinistre en grignotant machinalement des chips rassises.

Vous vous attendiez à autre chose ? Ah oui ? Vous pensiez sans doute que j'allais attaquer ce livre avec quelque chose d'un peu plus fracassant : d'infâmes Bibliothécaires, peut-être, ou pourquoi pas des autels, des Animés ou au moins une ou deux mitraillettes.

Je suis navré de vous décevoir. Cela dit, ce n'est pas la première fois. Mais c'est pour votre bien. Voyez-vous, j'ai décidé d'abandonner mes mauvaises habitudes. J'ai vraiment abusé dans mon dernier bouquin : une intro intense, bourrée d'action et de menace, suivie d'un récit qui n'avait apparemment rien à voir avec la choucroute, si bien que le lecteur était tendu, nerveux, frustré.

Je promets de ne plus tromper mon public de cette façon. Je n'utiliserai plus de scènes à suspense et autres trucs de ce style dans l'espoir que vous continuiez votre lecture. Je serai calme, respectueux et totalement honnête.

Ah, au fait, je vous ai dit que, tandis que je me tournais les pouces dans cet aéroport, je n'avais jamais été aussi en danger de toute ma vie ?

Je gobai une autre chips rassise.

Si vous vous étiez trouvés dans le coin, vous auriez pensé que ce jeune homme affalé sur son siège (moi) avait l'air de l'ado de base : cheveux brun foncé, jean flottant, veste de treillis et baskets blanches. Ces derniers mois, j'avais commencé à pousser un peu, mais j'étais complètement dans la moyenne pour mes treize ans.

Le seul détail étrange que vous auriez éventuellement remarqué, c'était mes lunettes bleues. Pas des lunettes de soleil fashion, non. Elles ressemblaient aux binocles d'un vieillard myope, sauf que les verres étaient teintés en bleu layette.

(Je persiste d'ailleurs à dire que cet aspect de ma vie est carrément injuste. Pour une raison qui m'échappe, plus une paire de Verres oculatoires est puissante, moins elle a l'air cool. Je suis en train de développer une théorie à ce sujet : la Loi de la Nazitude Inversement Proportionnelle.)

Je mâchonnai une nouvelle chips. *Allez...* rageai-je intérieurement. *Où es-tu ?*

Mon grand-père, comme d'habitude, était en retard. Bon, ce n'était pas entièrement sa faute. Leavenworth Smedry après tout est un Smedry. (Comme son nom l'indique, en somme.) Et comme tout Smedry, il possède un Talent magique. Le sien consiste à systématiquement arriver en retard.

La plupart des gens estimerait qu'il s'agit plutôt d'un handicap, mais nous autres Smedry savons tirer parti de nos dons. Papi Smedry, par exemple, a tendance à être en retard quand il est question de fusillade et autres désastres. Son Talent lui a sauvé la vie en maintes occasions.

Malheureusement, il est du coup rarement à l'heure pour quoi que ce soit. Je le soupçonne de faire porter le chapeau à son Talent même quand celui-ci n'y est pour rien. J'ai essayé de le lui faire admettre plusieurs fois, en vain : il se débrouille toujours pour louper la réprimande de façon à ce que le son ne l'atteigne jamais. (Qui plus est, à ses yeux, une réprimande *est* un désastre.)

Je m'enfonçai encore dans mon siège dans l'espoir de me rendre invisible. Le problème, bien sûr, c'est que, pour qui connaissait son affaire, il était évident que je portais des Verres oculatoires. En l'occurrence, mes lunettes bleues étaient des Verres Messagers qui permettent à deux Oculateurs de communiquer à petite distance. Nous nous en étions beaucoup servis récemment, mon grand-père et moi, lors de notre cavale pour échapper aux Bibliothécaires et à leurs agents.

Les Chutlandais qui saisissent l'importance et la puissance des Verres oculatoires ne courent pas les rues. Encore moins les aéroports. La majorité de ceux qui se trouvaient dans le terminal ce matin-là n'avaient jamais entendu parler des Oculateurs, de la technologie silimatique ni de la secte des infâmes Bibliothécaires qui dominent secrètement le monde.

Oui. Vous avez bien lu. D'infâmes Bibliothécaires dominent le monde. Ils maintiennent les foules chutlandaises dans l'ignorance en leur enseignant un tissu de mensonges au lieu de leur révéler la véritable histoire de la planète, sa géographie et ses conflits politiques. En plus, ils trouvent ça drôle.

J'avalai encore une chips. Il y avait deux heures que Papi Smedry aurait dû me contacter par l'intermédiaire des Verres Messagers. Ça commençait à faire beaucoup, même pour lui. J'inspectai les alentours : des agents ennemis se dissimulaient-ils parmi la foule ?

Impossible à dire. L'habit ne fait pas toujours le Bibliothécaire. Certains arborent la panoplie complète (lunettes en écailles pour les femmes ; nœud pap' et gilet pour les hommes), mais d'autres s'habillent normalement, se fondant dans la masse des Chutlandais lambda. Dangereux, mais invisibles. (Un peu comme ces fauteurs de troubles qui lisent des romans de Fantasy.)

Je devais prendre une décision et ça n'avait rien de facile. Soit je gardais mes Verres Messagers sur le nez, ce qui revenait à clamer haut et fort mon don d'Oculateur si jamais des Bibliothécaires se trouvaient sur place. Soit je les enlevais, ce qui signifiait rater le message de Papi Smedry.

Enfin, s'il me l'envoyait un jour...

Un petit groupe de voyageurs s'approcha, éparpillant ses bagages sur plusieurs rangées de fauteuils et bavardant du brouillard et des vols retardés. Je me raidis. S'agissait-il d'agents Bibliothécaires ? Après trois mois de poursuite, j'avais les nerfs à fleur de peau.

Mais ma fuite touchait à son terme. J'allais bientôt quitter le Chutland et découvrir, enfin, ma terre natale : Nalhalla, un des Royaumes Libres. Un endroit totalement inconnu des Chutlandais et qui, pourtant, occupait une vaste partie de l'océan Pacifique, entre l'Amérique du Nord et l'Asie.

Je n'y avais jamais mis les pieds, mais j'avais entendu certaines histoires et vu certains exemples de la technologie des Royaumes Libres : voitures qui se conduisent toutes seules, sabliers qui mesurent le temps même si on les tourne dans tous les sens... J'avais hâte d'arriver à Nalhalla. Cela dit, j'étais encore plus pressé de sortir des territoires contrôlés par l'ennemi.

Papi Smedry ne m'avait pas expliqué comment il comptait me faire quitter le Chutland, ni pourquoi je devais le retrouver dans cet aéroport. Je doutais qu'une compagnie aérienne propose des vols pour les Royaumes Libres. De toute façon, quelle que soit la méthode choisie par mon grand-père, je savais que notre échappée belle ne serait pas une partie de plaisir.

Heureusement, j'avais quelques atouts dans mon jeu. D'abord, j'étais un Oculateur et je disposais de Verres assez puissants. Deuxièmement, je pouvais compter sur mon aïeul, un expert reconnu dans l'art d'éviter les Bibliothécaires. Et troisièmement, je savais que ces derniers préféraient faire profil bas, même s'ils étaient en fait les véritables maîtres du monde. Du coup, je n'avais probablement pas à m'inquiéter de la police ni des services de sécurité de l'aéroport : les Bibliothécaires rechigneraient à les

impliquer, de peur de devoir dévoiler la conspiration à des sous-gradés.

Et puis... j'avais mon Talent. Mais bon, là, je n'aurais pas su dire si c'était un avantage ou un handicap. Parce que...

Je me figeai. Un homme patientait, debout, dans la zone d'embarquement devant la porte jouxtant celle près de laquelle j'étais moi-même posté. Il portait un costume et des lunettes de soleil. Et il me regardait droit dans les yeux. Dès que je remarquai son manège, il se détourna avec un air trop innocent pour être honnête.

Ces lunettes de soleil étaient certainement des Verres de Combat, les seuls qu'un non-Oculateur puisse manipuler. Je me redressai, tendu. L'inconnu semblait marmonner dans sa barbe.

Ou murmurer dans un talkie-walkie.

Mille millions de tessons ! jurai-je. Je me levai et hissai mon sac à dos sur mes épaules, puis slalomai parmi la foule dans la direction opposée. Je m'apprêtai à enlever mes Verres Messagers, mais...

Et si Papi Smedry tentait de me contacter ? Il ne pourrait jamais me retrouver dans cet aéroport bondé. Non, je devais garder mes lunettes.

J'estime que le moment est bien choisi pour appuyer sur la touche pause afin de vous avertir qu'il m'arrive souvent de créer ce genre de rupture afin d'attirer votre attention sur un détail parfaitement inutile. C'est un de ces vilains défauts qui, comme porter des chaussettes dépareillées, a tendance à énerver mon entourage. Mais ce n'est pas ma faute, sérieusement. C'est la faute à la société. (Enfin, pour les chaussettes. Pour le reste, je plaide totalement coupable.)

J'accélérai, la tête courbée et les lunettes sur le nez. J'aperçus bientôt un groupe d'hommes en costume noir et nœud papillon rose plantés sur un tapis roulant un peu plus loin devant moi. Ils étaient accompagnés d'une poignée d'agents de sécurité.

Je stoppai net. *Moi qui croyais n'avoir rien à craindre de la police...* Surtout, ne pas paniquer. Le plus discrètement possible, je fis volte-face et repartis dans l'autre sens.

J'aurais dû deviner que les règles du jeu allaient changer. Les Bibliothécaires avaient passé trois mois à courir après Papi Smedry et moi et à nous loper. D'accord, ça les défrisait sûrement d'appeler les gardiens de la paix chutlandais en renfort, mais ça les défriserait encore plus de laisser filer leurs proies.

Un second peloton se dirigeait vers moi. Une bonne douzaine de combattants arborant leurs Verres et dissimulant sans aucun doute des épées translucides et autres armes sophistiquées. Il n'y avait qu'une chose à faire.

Je filai aux toilettes.

Il y avait foule là-dedans. Je fonçai vers le fond de la pièce, laissai tomber mon sac à dos et plaquai les mains sur le mur carrelé.

Quelques messieurs occupés aux lavabos me gratifièrent de regards surpris, mais j'y étais habitué. Toute ma vie, on m'avait regardé d'un drôle d'œil. Pas étonnant quand on parle d'un gamin qui cassait sans y penser des choses qui n'étaient pas censées être cassables. (Un jour, quand j'avais sept ans, mon Talent avait décidé de réduire en miettes la chape de béton sur laquelle je marchais chaque fois que j'y posais le pied. Je laissai derrière moi un trottoir ravagé, comme si un robot tueur géant était passé par là.) (Un robot tueur géant chaussant du 32.)

Je fermai les yeux et me concentrai. Jusqu'à récemment, j'avais laissé mon don diriger ma vie. J'ignorais que je pouvais le contrôler. Je n'étais même pas totalement convaincu qu'il existait vraiment.

Mais depuis l'arrivée de Papi Smedry trois mois plus tôt, tout avait changé. Lors de notre infiltration d'une Bibliothèque pour récupérer les Sables de Rashid, le vieux bonhomme m'avait aidé à réaliser qu'il était possible d'utiliser cette force plutôt que d'être utilisé par elle.

Je focalisai mon attention sur ma cible et une double décharge de pouvoir déferla de ma poitrine et le long de mes bras. Le carrelage se détacha, chaque carreau éclatant au sol comme des stalactites dégommees d'une gouttière. Je ne me laissai pas distraire, malgré les exclamations qui montaient derrière moi. Les Bibliothécaires seraient là en un rien de temps.

Le mur entier s'effondra, se disloquant lentement loin de moi. Un jet d'eau perça l'air empli de poussière. Maintenant, les gars derrière criaient carrément. Sans un regard vers eux, j'attrapai mon sac à dos.

La lanière craqua. J'étouffai un juron et m'emparai de l'autre bretelle, qui ne trouva rien de mieux à faire que d'imiter sa petite camarade.

Fichu Talent. Bénédiction et malédiction deux en un. Je ne le laissais plus me contrôler, mais je ne le maîtrisais pas encore complètement non plus. C'était un peu comme si on avait la garde

alternée de ma vie, lui et moi. Je n'avais qu'un week-end sur deux et quelques vacances.

Tant pis pour le sac. Mes Verres étaient rangés dans les poches de ma veste et c'étaient les seuls vrais objets de valeur que je possédais. Je bondis par-dessus les ruines de la paroi et m'enfonçai dans les entrailles de l'aéroport. (Mmh. Des toilettes aux entrailles. D'habitude, c'est le contraire...)

J'atterris dans une espèce de tunnel de service mal éclairé et encore moins bien nettoyé. Je courus non-stop pendant plusieurs minutes. J'eus l'impression de quitter l'aérogare et de me diriger vers un autre bâtiment.

Au bout du couloir, une volée de marches menait à une grande porte. J'entendis qu'on vociférait dans mon dos et jetai un œil par-dessus mon épaule. Une bande de types non identifiés dévalaient le corridor à ma poursuite.

Je pivotai et tournai la poignée. C'était fermé, mais les portes ont toujours été ma spécialité. La poignée se détacha et je la balançai d'un geste désinvolte. Ensuite, je shootai dans le panneau qui n'opposa aucune résistance et déboulai dans un vaste hangar.

D'énormes avions aux pare-brise opaques se dressaient devant moi. J'hésitai un instant, me sentant tout petit sous le regard de ces grosses bêtes.

Secoue-toi ! m'ordonnai-je. J'avais toujours les Bibliothécaires sur les talons. Heureusement, cet entrepôt paraissait désert. Je claquai la porte, plaquai mes mains sur la serrure et lâchai une décharge de Talent de façon à coincer le pêne. Je sautai par-dessus une rambarde et me réceptionnai sur un petit escalier poussiéreux que je descendis quatre à quatre.

Mes options étaient limitées. Je pouvais tenter de gagner les pistes de décollage et essayer de m'enfuir par là, mais vu le niveau de sécurité imposé dans les aéroports ces temps-ci, j'avais toutes les chances de me faire arrêter. D'un autre côté, me planquer quelque part ne semblait pas sans danger non plus.

Ce dilemme résumait assez bien mon existence, en fait. Quoi que je fasse, je finissais toujours dans un pétrin pire que celui duquel je venais de me sortir. En d'autres termes, dès que j'avais un souci, le remède était pire que le mal, comme on dit au Chutland.

(Notons à ce propos que les Chutlandais manquent un peu d'imagination pour ce qui est de leurs dictons. Moi, par exemple, je dis : « Tomber dans une fosse bourrée de requins armés de

tronçonneuses et bardés de chatons tueurs est pire que le mal. » Mais bon, c'est vrai que j'ai un peu de mal à convaincre les foules d'adopter mon expression. Marrant, ça...)

Des poings rageurs se mirent à tambouriner sur le dernier obstacle qui me séparait de mes poursuivants. Il fallait se décider. J'optai pour le cache-cache.

Je courus jusqu'à une petite porte qui s'ouvrait dans le mur du hangar. Un rectangle de lumière l'encadrait et j'en conclus qu'elle donnait sur l'extérieur. Je pris soin de laisser de bonnes traces de pas bien visibles dans la poussière. Et hop ! une fausse piste, une ! Ensuite, je bondis sur une pile de caisses et rebroussai chemin avant de redescendre sur le plancher des vaches.

La porte tremblait maintenant sous l'assaut des excités à nœud pap'. Elle ne tiendrait pas beaucoup plus longtemps. Je me faufilai en vitesse derrière une roue de 747 et enlevai mes Verres Messagers. Je fouillai dans ma veste. J'avais cousu dans la doublure une série de pochettes de protection, que j'avais fourrées d'un tissu spécial provenant des Royaumes Libres.

J'en extirpai une paire de lunettes teintées de vert et les plantai sur mon nez.

La porte explosa.

Je n'y prêtai aucune attention. Je me concentrai sur le sol devant moi. Un bref coup de vent souffla de mon visage vers le tarmac poussiéreux, effaçant une partie de mes empreintes. Vive les Verres Boutevent ! Un cadeau offert par mon grand-père une semaine après notre infiltration de la Bibliothèque.

Le temps que l'ennemi pénètre dans l'entrepôt, seules les traces que je voulais qu'il remarque étaient encore visibles. Je me tapis contre la roue, le souffle court et le cœur battant, tandis qu'une troupe de soldats et de policiers dévalaient l'escalier.

C'est alors que je me souvins de mon Verre Boutefeu.

Je risquai un œil par-dessus le pneu du 747. Les Bibliothécaires étaient tombés dans le panneau et suivaient ma fausse piste. Cela dit, ils n'avançaient pas aussi vite que je l'aurais souhaité et certains regardaient autour d'eux d'un air méfiant.

Je me jetai fissa hors de vue. J'hésitai à sortir mon Verre Boutefeu (il ne m'en restait qu'un), mais me décidai finalement.

Le petit disque était totalement incolore, à part en son centre, qui était marqué d'un point rouge. Une fois activé, il produisait un

rayon d'énergie ultra-chaud, un peu comme un laser. Et ce rayon, rien ne m'empêchait de le diriger sur les Bibliothécaires. Après tout, ils avaient bien essayé de me tuer plusieurs fois. Ils le méritaient.

Je demeurai un instant immobile... puis rangeai mon Boutefeu dans son pochon et chaussai de nouveau mes Verres Messagers. Si vous avez lu le premier volume de cette autobiographie, vous saurez que ma définition de l'héroïsme est assez spéciale. Pour moi, décocher un faisceau d'énergie pure dans le dos d'une bande de combattants (surtout quand ladite bande comprenait d'innocents agents de sécurité), ça n'avait rien d'héroïque.

Les beaux sentiments de ce genre m'ont souvent fourré dans des situations pas possibles. Vous n'avez sûrement pas oublié comment tout ça va se terminer. Je vous l'ai annoncé dans le tome 1. Je vais finir ligoté sur un autel d'encyclopédies périmées, entouré de Bibliothécaires appartenant à la secte de l'Ordre du Verre Brisé, leurs poignards appuyés sur ma gorge, prêts à répandre mon sang d'Oculateur à des fins démoniaques.

Bon. C'est l'héroïsme qui m'a conduit là. Pourtant, et vous goûterez l'ironie de la chose, c'est lui aussi qui m'a sauvé la vie ce jour-là dans ce hangar d'aéroport. Car voyez-vous, si je n'avais pas enfilé mes Verres Messagers à ce moment précis, j'aurais manqué la suite des événements.

Alcatraz ? retentit soudain une voix dans ma tête.

Je faillis crier. Ça m'arrive quand je suis surpris.

Euh... Alcatraz ? Allô ? Y a quelqu'un ?

Le son était mauvais ; beaucoup de friture. Mais j'étais sûr d'une chose : ce n'était pas mon grand-père. Par contre, aucun doute : l'appel provenait bien des Verres Messagers.

Oh zut ! Mmh. Je n'ai jamais su me servir de ces machins.

On aurait dit que mon interlocuteur parlait dans une radio avec une mauvaise réception. J'ignorais totalement qui cherchait à me contacter, mais à ce moment-là, j'étais prêt à tenter ma chance avec n'importe qui.

— Je suis là ! murmurai-je en activant mes Verres.

Un visage flou se matérialisa tant bien que mal devant moi, suspendu en l'air comme un hologramme brouillé. Il appartenait à une fille, jeune, à la peau foncée et aux cheveux noirs.

Allô ? Y a quelqu'un ? demanda-t-elle encore. *Tu peux parler plus fort ?*

— Pas vraiment, sifflai-je en surveillant les Bibliothécaires du coin de l'œil.

La plupart étaient sortis sur les pistes, mais un petit groupe avait apparemment reçu l'ordre de fouiller l'entrepôt. Il s'agissait surtout d'agents de sécurité.

Euh... d'accord. Qui est à l'appareil ?

— À ton avis ? répliquai-je, énervé. C'est Alcatraz, bien sûr. Et toi, qui es-tu ?

Oh, je... le son et l'image craquelèrent une seconde. Envoyée te chercher. Désolée ! Où es-tu ?

— Dans un hangar, répondis-je.

Je vis la tête d'un des gardes pivoter vers moi. Il dégaina un pistolet et le pointa droit dans ma direction. Il m'avait entendu.

— Mille millions de tessons ! grognai-je en plongeant derrière mon pneu.

Vraiment, ce n'est pas bien de jurer comme ça, commenta la fille.

— Merci, raillai-je le moins fort possible. Qui es-tu et comment vas-tu me tirer d'affaire ?

Silence. Un horrible, abominable, long, pénible, frustrant, mortel, stressant, incroyablement bavard silence.

Je... sais pas trop, reprit-elle enfin. Je... oh, une minute ! Bastille dit que tu dois sortir de ton hangar. Une fois à l'extérieur, fais-nous signe. Il y a trop de brouillard en bas, on ne voit vraiment pas grand-chose.

En bas ? songai-je. Mais si Bastille était dans les parages, c'était probablement bon signe. D'accord, elle risquait de me passer un savon pour avoir réussi à me mettre dans un tel pétrin, cependant elle avait aussi pour habitude d'être particulièrement efficace dans sa partie. Et avec un peu de chance, sa partie comprenait le sauvetage des jeunes Oculateurs en détresse.

— Hé ! s'exclama une voix.

Je me retournai et me retrouvai nez à nez avec un agent de sécurité.

— J'ai quelqu'un ! annonça-t-il à ses collègues.

C'est le moment de casser une ou deux bricoles, décidai-je. Je respirai un grand coup, puis balançai une décharge de Talent Brise-Tout sur la roue de l'avion.

D'un bond, je me mis à couvert un peu plus loin, dans une pluie d'éclous. Le garde leva son arme, mais ne tira pas.

— Abattez-le ! ordonna un gars en costard noir qui semblait être à la tête du contingent de Bibliothécaires.

— Je ne vais pas descendre un gamin ! s'offusqua l'autre. Ils sont où vos terroristes ?

Brave type ! Je piquai un sprint vers l'avant de l'entrepôt. À cet instant, la roue se détacha complètement de l'avion et le nez de l'appareil s'écrasa au sol. Des cris de stupeur fusèrent et les agents de sécurité se mirent à l'abri.

Le Bibliothécaire en noir arracha un pistolet à l'un d'entre eux et le pointa sur moi. Je souris.

Naturellement, l'arme se désintégra dès que mon assaillant appuya sur la gâchette. Mon Talent me protège et bien sûr, plus un objet est constitué de parties mobiles, plus il est facile à casser. Je donnai un grand coup d'épaule dans la porte du hangar, tout en relâchant une décharge de pouvoir. Je provoquai une nouvelle averse de boulons et autres vis. Les gardes sortirent le nez de derrière leurs containers.

Au lieu de la porte, ce fut tout le mur qui s'effondra vers l'extérieur dans un fracas épouvantable. Une brume rampante commença à m'envelopper. Sous le choc, je ne bougeai pas. Pourtant, c'était exactement le résultat que j'avais espéré.

J'avais l'impression que mon don gagnait sans cesse en puissance. Jusque-là, je n'avais abîmé que de petits objets, des plats, des pots. Les destructions plus impressionnantes (comme le trottoir de mes sept ans) étaient extrêmement rares. Tout ça c'était de la rigolade, comparé à mes récents exploits. Une fois de plus, je me demandai jusqu'où je pouvais repousser les limites de mon Talent.

Et jusqu'où mon Talent pouvait m'emmener s'il le décidait.

Néanmoins, ce n'était ni le lieu ni le moment pour ces fascinantes considérations philosophiques. Les Bibliothécaires postés à l'extérieur avaient remarqué le boucan que je venais de provoquer. Ils se tenaient tels des « i » noirs dans le brouillard de midi, leurs petits yeux méchants rivés sur moi. La plupart de l'escouade s'était déployée sur les côtés du hangar, si bien que je n'avais qu'une option : foncer droit devant.

Je m'élançai sur le tarmac humide, courant comme si ma vie en dépendait. (D'ailleurs...) Mes poursuivants se mirent à pousser des hurlements de sauvages et à pointer des armes à feu dans ma

direction. Quels naïfs, franchement ! À leur décharge, cela dit, peu de Bibliothécaires ont été confrontés à des Smedry aussi puissants que moi ; ils n'ont pas l'habitude. Face à d'autres spécimens de la famille, ils auraient peut-être réussi à tirer quelques balles avant que tout ne se dérègle. Les pistolets et les fusils ne sont pas complètement inutiles dans les Royaumes Libres. Ils sont juste beaucoup moins efficaces.

La fusillade (ou plutôt la non-fusillade) me fit gagner une poignée de secondes à peine. Deux Bibliothécaires me coupaient le chemin.

— Soyez prêts ! braillai-je dans mes Verres Messagers avant de les enlever en vitesse et de les remplacer par mes Boutevent.

Je me concentrai de toutes mes forces. La bourrasque qui se leva de mes yeux envoya les deux hommes au tapis. Je n'avais plus qu'à sauter par-dessus.

Leurs collègues reprirent la chasse à grands cris, tandis que je m'engageai sur une piste de décollage. Haletant, je fouillai dans ma poche et en extirpai mon Verre Boutefeu. Je me retournai et l'activai d'un même mouvement.

Le disque se mit à rougeoyer. Mes poursuivants stoppèrent net. Ils avaient reconnu le Verre. Le bras tendu, je le pointai vers le ciel et bientôt un trait rouge vif perça le brouillard.

J'espère que ça leur suffira comme signal, songeai-je. Les Bibliothécaires s'étaient regroupés. Verre ultra-dangereux ou pas, ils étaient visiblement décidés à passer à l'attaque. Je préparai de nouveau mes Boutevent, dans l'espoir de repousser leurs assauts jusqu'à l'arrivée de Bastille.

Mais ledit assaut ne vint pas. Je ne bougeai pas, la main toujours en l'air, le rayon écarlate fusant vers les cieux. *Qu'est-ce qu'ils attendent ?*

Les Bibliothécaires s'écartèrent soudain pour laisser passer une silhouette à peine distincte dans la purée de poix. Je ne voyais pas des masses, mais clairement, quelque chose clochait. Le nouveau venu dépassait les autres d'une bonne tête et il avait un bras beaucoup, beaucoup plus long que l'autre. Sa tête était difforme. Peut-être même pas humaine. Moyennement sympathique.

Je frissonnai et reculai machinalement d'un pas. La créature leva un bras émacié, comme pour me mettre en joue.

Pas de souci, me dis-je. *Les armes à feu ne peuvent rien contre moi.*

Il y eut une détonation et mon Verre Boutefeu explosa entre mes

doigts. Je baissai abruptement la main en hurlant.

Tirer sur mon Verre plutôt que sur moi. Celui-là est plus malin que les autres.

Le malin en question reprit sa marche et quelque part, j'étais curieux de voir ce qui lui donnait cette allure d'éléphant man. Mais partout ailleurs, j'étais totalement terrifié. Il se mit à courir vers moi et ça me suffit. J'eus le bon réflexe (ça m'arrive parfois) et pris mes jambes à mon cou.

Tout de suite, j'eus l'impression d'être entraîné vers l'arrière. Le vent sifflait bizarrement à mes oreilles et chaque foulée me demandait des efforts surhumains. Je me mis à transpirer. Bientôt, même marcher était devenu difficile.

Quelque chose n'allait pas. Pas du tout. Tandis que je continuais à lutter contre cette force étrange, je commençai à sentir la présence de la créature derrière moi, cet être tordu et vil qui se rapprochait.

Je pouvais à peine bouger. Chaque. Mouvement. Était. Une. Épreuve.

Tout près de moi, une échelle de corde atterrit sur le tarmac. Je me jetai en avant avec un cri et saisis un barreau de justesse. En haut, mes sauveurs durent sentir la tension sur la corde et en déduire que j'étais en position, car l'échelle remonta brusquement, m'arrachant du même coup à l'aimant qui me retenait. La pression diminua et je regardai vers le bas.

Mon agresseur se tenait à quelques mètres à peine de l'endroit d'où je venais de décoller. Il ne me quitta pas des yeux jusqu'à ce que la brume me dérobe à sa vue.

Enfin, je m'autorisai un soupir de soulagement. Quelques instants plus tard, je quittai la zone de nuages.

Je levai les yeux et découvris la chose la plus hallucinante qu'il m'ait été donné de voir de toute ma vie.

Chapitre 2

Ceci est le deuxième volume de cette série. Ceux d'entre vous qui ont lu le tome 1 peuvent sauter cette introduction et passer à la suite. Les autres, ne bougez pas.

Permettez-moi de vous féliciter d'avoir trouvé ce livre. Je suis ravi que vous lisiez un ouvrage sérieux de politique mondiale plutôt que de perdre votre temps avec un bouquin idiot de Fantasy consacré à un personnage imaginaire comme Napoléon.

Cependant, je dois admettre que je trouve très ennuyeux que vous ayez choisi de commencer par le tome 2. C'est une méchante habitude. Pire que de porter des chaussettes dépareillées. En fait, sur l'échelle des mauvaises habitudes, je placerais celle-ci entre manger la bouche ouverte et faire coin-coin quand vos potes essayent d'apprendre leurs leçons. (Vous devriez tenter le coup une fois, c'est vraiment marrant.) C'est à cause de gens comme vous que nous autres auteurs devons encombrer nos deuxièmes volumes de tout un tas d'explications. En gros, nous devons réinventer la roue. Ou en tout cas, renouveler notre brevet.

À ce stade, vous êtes censés savoir qui je suis, comment fonctionnent les Verres oculatoires et ce que sont les Talents des Smedry. Forts de ces connaissances, vous pourriez aisément comprendre les événements qui m'ont conduit à me balancer à X pieds du sol agrippé à une échelle de corde et à lever les yeux vers quelque chose d'hallucinant que je n'ai pas encore eu le temps de décrire.

Et pourquoi ne pas le décrire là, maintenant ? Poser cette simple question est la preuve éclatante que vous n'avez pas lu le tome 1. Laissez-moi vous en faire brièvement la démonstration.

Vous souvenez-vous du premier chapitre de cet ouvrage ? (Je l'espère bien, c'était il y a quelques pages à peine.) Que vous y avais-je promis ? Je vous avais promis de ne plus interrompre mon récit dans le feu de l'action, de ne plus avoir recours à des accroches à suspense et autres techniques de narration frustrantes. Et qu'est-ce que je viens de faire à la fin de ce même chapitre 1 ? J'ai interrompu mon récit dans le feu de l'action, évidemment.

Mon but était de vous enseigner quelque chose : que je suis

totallement fiable et que je n'oserai jamais vous mentir. Du moins, pas plus de, disons, une demi-douzaine de fois par chapitre.

Or donc, je me balançai au bout de mon échelle de corde, le vent fouettant ma veste et le cœur battant toujours la chamade. Juste au-dessus de moi flottait un gigantesque dragon de verre.

Vous avez peut-être vu des dragons dans des films ou des illustrations. Moi, oui. Mais dès le premier coup d'œil, je sus que les images que m'avaient servies le cinéma et la littérature n'étaient que de vagues approximations : bêtes plus ou moins menaçantes, au ventre rebondi et aux ailes étriquées.

Le reptile qui nous intéresse n'avait rien à voir. Il était incroyablement fin et harmonieux, serpentin et pourtant puissant. Trois paires d'ailes réparties sur la longueur de son corps battaient à l'unisson. J'aperçus aussi six pattes repliées sous son mince abdomen et une interminable queue translucide qui fouettait l'air derrière lui.

Il tourna sa tête triangulaire vers moi dans un éclat de verre étincelant. Anguleuse, elle avait des allures de pointe de flèche. Et plusieurs personnes se tenaient dans la sphère de son œil.

Ce truc n'est pas une bestiole, réalisai-je, les poings désespérément serrés sur mon échelon. C'est un véhicule, et il est entièrement en verre !

— Alcatraz ! lança une voix au-dessus de moi.

Avec le hurlement du vent, je l'entendis à peine. Je levai les yeux et remarquai que l'échelle menait à une ouverture pratiquée dans l'estomac du dragon. Un visage familier apparut dans le trou. Bastille, treize ans comme moi, me toisait, ses cheveux argentés formant une couronne mouvante autour de sa tête. La dernière fois que je l'avais vue, elle se préparait à se mettre au vert avec deux de mes cousins. Papi Smedry avait estimé plus prudent de nous séparer : les Bibliothécaires auraient plus de mal à nous traquer.

Elle dit quelque chose, mais le vent emporta ses paroles.

— Quoi ? beuglai-je.

— J'ai dit, hurla-t-elle à son tour, tu montes ou est-ce que tu as l'intention de rester là comme un imbécile pour le reste du voyage ?

C'était du Bastille tout craché, ça. N'empêche, elle n'avait pas entièrement tort. Je commençai à grimper les derniers échelons (et croyez-moi, c'était beaucoup plus difficile et beaucoup plus stressant que vous ne pouvez l'imaginer).

Je me forçai à avancer. Ç'aurait été vraiment stupide de me faire secourir *in extremis* tout ça pour lâcher prise et m'écraser mollement au sol. Quand je fus assez près, Bastille me tendit une main et me hissa à l'intérieur. Elle abaissa ensuite une manette transparente et l'échelle se rétracta.

J'observai la scène avec curiosité. À ce stade de ma vie, je n'avais guère eu l'occasion de voir la technologie silimatique en action et pour moi, c'était encore de la « magie ». L'échelle remontait sans un bruit : ni cliquètement d'engrenage, ni bourdonnement de moteur. Elle s'enroulait simplement autour d'une roue pivotante.

Un panneau de verre coulissa et referma l'ouverture par laquelle j'avais pris pied à bord du dragon. Les parois transparentes étincelaient au soleil de midi. La vue était hallucinante. Nous avions dépassé le banc de brouillard et le paysage s'offrait à moi dans toutes les directions. J'avais presque l'impression de flotter dans le ciel, seul, dans la sublime sérénité de...

— Fini de bayer aux corneilles ? aboya Bastille, les bras croisés.

Je lui décochai un regard mauvais.

— Pardon, répliquai-je, je suis au milieu d'un instant féerique, là.

Elle pouffa.

— Et tu vas faire quoi ? Pondre un poème ? Allez, viens.

Sur quoi, elle s'engagea dans un couloir menant visiblement à la tête du dragon. Je m'autorisai un sourire narquois. Lors de notre dernière rencontre, ni elle ni moi ne savions si nous nous reverrions un jour ou si l'un de nous serait mort avant.

Mais, venant de Bastille, c'était plutôt sympa comme accueil. Elle ne m'avait rien balancé à la figure, n'avait pas essayé de me frapper et ne m'avait même pas insulté. Ça me faisait chaud au cœur.

J'accélérai pour la rattraper.

— Où est passée ta tenue de businesswoman ? demandai-je.

Elle marqua une pause. Au lieu de son tailleur pantalon hyper stylé, elle portait un costume vaguement militaire beaucoup moins seyant. Noir, orné de boutons argentés, il ressemblait à l'accoutrement des officiers lors des cérémonies officielles. Il y avait même ces petits machins en métal cousus à l'épaule et dont l'orthographe m'échappe.

— On n'est plus au Chutland, Smedry. Enfin, on n'y sera bientôt plus. Plus la peine de se déguiser.

— Je pensais que ces fripes te plaisaient.

Elle haussa les épaules.

— Mon rôle réclame que je m'habille ainsi maintenant. En plus, j'aime les vestes en tissu de verre et cet uniforme en a une.

J'ignore toujours comment ces gens réussissent à produire des vêtements en verre. Apparemment, ça coûte la peau du dos, mais ça vaut le coup. Ce genre d'armure résiste à de sérieuses bastonnades et protège son porteur presque aussi bien qu'une cotte de mailles complète. C'était grâce à ça que Bastille avait survécu à une attaque qui aurait dû l'achever pendant notre infiltration de la Bibliothèque quelques mois plus tôt.

— D'accord, lâchai-je. Et ce dragon volant ? Je suppose que c'est une espèce de vaisseau et pas vraiment une créature vivante ?

Bastille me décocha un de ses regards excédés. Je n'arrête pas de lui dire qu'elle devrait les breveter. Elle pourrait se prendre en photo et vendre les clichés aux gens désireux d'effrayer les enfants, de faire tourner le lait ou de pousser les terroristes à la reddition.

Les propositions de ce genre ne l'amuse pas trop.

— Évidemment que ce n'est pas vivant ! éclata-t-elle. L'Animation relève de l'Oculation Noire, tu devrais pourtant le savoir !

— OK, mais pourquoi une forme de dragon ?

— Et pourquoi pas ? Monsieur préférerait que nous construisions nos vaisseaux en forme de... longs machins tubuleux comme vos avions ? Je ne comprends pas comment ces engins parviennent à rester dans l'air. Leurs ailes ne battent même pas !

— Elles n'ont pas besoin de battre, contrai-je. Les avions sont équipés de moteurs à réaction !

— Ah oui ? Alors à quoi leur servent leurs ailes ?

Je marquai une pause.

— C'est une histoire de portance et de physique, ce genre de trucs.

Bastille pouffa de nouveau.

— La physique ! Encore une arnaque des Bibliothécaires.

— La physique n'a rien d'une arnaque, Bastille. C'est parfaitement logique.

— La logique des Bibliothécaires.

— Ça repose sur des faits.

— Tiens ? rétorqua-t-elle. Si ce sont des faits, pourquoi sont-ils si compliqués ? Les explications des phénomènes naturels ne devraient-elles pas être toutes simples ? À quoi bon ce fatras de maths et de complexités inutiles ?

Elle se détourna en secouant la tête avant de reprendre :

— Tout ça, c'est juste pour embrouiller les gens. Si les Chutlandais pensent que la science est trop difficile à comprendre, ils auront peur de poser des questions.

Elle m'observa, cherchant à deviner si j'allais poursuivre la discussion. Je n'étais pas fou. S'il y avait une chose que j'avais apprise au contact de Bastille, c'était quand tenir ma langue. Même si je ne tenais pas mon cerveau.

Elle est drôlement au courant de ce que les Bibliothécaires enseignent dans leurs écoles, songai-je. Elle est très bien renseignée sur le Chutland.

Bastille était une véritable énigme. Plus jeune, elle avait voulu devenir Oculateur, ce qui expliquait ses impressionnantes connaissances en matière de Verres. Mais je ne saisisais toujours pas pourquoi elle avait si désespérément voulu rejoindre les rangs des Oculateurs. Tout un chacun (enfin, tout un chacun en dehors du Chutland) savait parfaitement que les pouvoirs oculatoires étaient héréditaires. On ne peut pas « devenir » Oculateur comme on peut « devenir » notaire, comptable ou plante verte.

Quoi qu'il en soit, je commençai à avoir de plus en plus de mal à m'accommoder à la vue panoramique que m'offrait le dragon. Surtout la vue vers le plancher des vaches. Lequel était pour l'heure passablement lointain. Le mouvement de l'appareil n'aidait pas non plus. Maintenant que j'étais dedans, je remarquai que le corps était constitué d'une série de plaques de verres arrangées de façon que l'engin pouvait bouger et se tortiller au besoin. À chaque battement d'ailes, le vaisseau ondulait autour de moi.

Nous atteignîmes enfin la tête, que je supposai faire office de cockpit. Une porte transparente s'ouvrit devant nous. Je m'avançai jusqu'à un tapis bordeaux qui masquait le paysage sous mes pieds (ouf !). Deux personnes m'attendaient.

Aucune n'était mon grand-père. *Où est-il, bon sang ?* Curieusement, Bastille se posta près de la porte et se mit au garde-à-vous, le regard fixe et sans expression.

L'une des deux inconnues me salua :

— Lord Smedry.

Elle portait une armure en acier, du genre qu'on voit dans les musées. Sauf que cette armure-là semblait beaucoup plus pratique et remarquablement flexible. Chaque pièce était mieux intégrée dans l'ensemble et le métal paraissait plus fin.

Les bras tendus le long du corps, la femme inclina la tête. Elle avait coincé son casque sous son coude et ses cheveux brillaient d'un profond éclat argent. Son visage était familier. Je regardai Bastille, puis reposai les yeux sur elle.

— Vous êtes la mère de Bastille ?

— C'est exact, Lord Smedry, admit-elle sur un ton aussi glacé que sa cotte de mailles. Je suis...

— Oh, Alcatraz ! la coupa l'autre inconnue.

C'était une fille en tunique rose et pantalon marron, installée dans un fauteuil face au tableau de bord. Longs cheveux noirs un rien ondulés, teint mat et légères rondeurs : c'était elle que j'avais vue dans les Verres Messagers.

— Je suis si contente que tu t'en sois sorti ! s'exclama-t-elle. J'ai bien cru qu'on t'avait perdu ! Et puis Bastille a vu le rayon rouge et on s'est dit que c'était toi qui avais dû l'envoyer. On avait donc raison !

— Et tu es... ?

— Australie Smedry ! annonça-t-elle en bondissant de sa chaise pour m'embrasser. Ta cousine, andouille ! La sœur de Sing !

— Gak ! m'étranglai-je sous l'étreinte puissante de la fille.

La mère de Bastille observait la scène en silence, les mains croisées dans le dos tel un soldat au repos.

Enfin, Australie me relâcha. Elle avait dans les seize ans et arborait une paire de Verres bleus.

— Tu es un Oculateur ! réalisai-je.

— Bien sûr ! Comment crois-tu que j'aie réussi à te contacter ? J'ai un peu de mal avec ces Verres. Euh... en fait, j'ai du mal avec la plupart des Verres. Mais bon, c'est génial de te rencontrer après tout ce que j'ai entendu dire à ton sujet ! Enfin, pas tant que ça. Bon, d'accord, j'ai juste reçu deux lettres de Sing. Mais il ne tarissait pas d'éloges ! C'est vrai que tu as le Talent Brise-Tout ?

Je haussai les épaules.

— Apparemment. Et toi, quel est ton Talent ?

Australie sourit.

— Je peux me réveiller le matin avec une tête de déterrée !

— Ah... euh, d'enfer ! commentai-je.

Je ne savais pas trop comment réagir quand un Smedry me révélait la nature de son don. Je n'arrivais jamais à décider si la personne en question était enchantée ou déçue par son pouvoir.

Australie, elle, semblait se ravir d'à peu près tout. Elle acquiesça d'un air guilleret.

— Je sais, c'est sympa comme Talent. Rien de grandiose bien sûr, mais je me débrouille.

Elle regarda autour d'elle.

— Où est passé Kaz ? Lui aussi voulait te voir.

— Encore un cousin ?

— Non, c'est ton oncle, corrigea Australie. Le frère de ton père. Il était ici... Il a dû s'égarer, comme d'habitude.

Je subodorai la présence d'un autre Talent.

— Son don, c'est de se perdre ? questionnai-je.

Ma cousine se fendit d'un nouveau sourire.

— Tu as entendu parler de lui !

Je secouai la tête.

— Non, juste une intuition... avouai-je.

— Il finira par se montrer, me rassura Australie. Enfin, bref, je suis si contente de te rencontrer !

Ne sachant pas quoi répondre, je me tus.

— Lady Smedry, intervint la mère de Bastille. Sauf votre respect, ne devriez-vous pas être en train de piloter le *Dragonaute* ?

— Gak ! couina la jeune fille en sautant dans son fauteuil.

Elle plaqua une main sur un panneau illuminé au milieu du tableau de bord en verre. Je m'approchai et admirai la vue depuis l'œil du dragon. Nous continuions à prendre de l'altitude et n'allions pas tarder à entrer dans les nuages.

— Bon, lançai-je à Bastille. Où est Papi ?

Celle-ci, l'œil fixe et le dos raide, garda le silence.

— Bastille ?

— Vous ne devriez pas vous adresser à elle, Lord Smedry, répondit sa mère. Elle n'est à bord qu'en tant qu'écuyer et n'est pas digne de votre attention.

— N'importe quoi ! Nous sommes amis !

La mère de Bastille s'abstint de tout commentaire, mais je crus déceler un soupçon de désapprobation dans son regard. Elle se redressa sur-le-champ, comme si elle avait remarqué que je l'étudiais de près.

— L'écuyer Bastille a été déchu de ses fonctions. C'est à moi que vous poserez vos questions, Lord Smedry, car je suis désormais votre Chevalier de Crystallia.

Super.

Le moment me semble bien choisi pour vous révéler que la mère de Bastille (Drauline de son petit nom) n'était pas aussi coincée et barbante qu'on aurait pu le croire au premier abord. Je tiens de source sûre qu'un jour, il y a une dizaine d'années, on l'a entendue rire. Certains, cependant, prétendent qu'il s'agissait d'un éternuement mal contrôlé. On murmure aussi qu'il lui arrive de cligner des yeux, mais seulement pendant ses pauses déjeuner.

— L'écuyer Bastille n'a pas su accomplir sa mission d'une manière digne d'un Chevalier de Crystallia, reprit Drauline. Elle a agi sans rigueur (une honte pour nos pairs), mettant en danger non pas un, mais *les deux* Oculateurs placés sous sa protection. Elle s'est fait capturer. Elle a laissé un membre du Conclave des Rois se faire prendre et torturer par un Oculateur Noir. Et en plus de tout cela, elle a perdu l'épée crystalliotte à laquelle elle était liée.

Je jetai un œil vers Bastille qui n'avait pas bougé d'un pouce. Je sentis la moutarde me monter au nez.

— Rien de tout ça n'était sa faute, contrai-je en me retournant vers Drauline. Ces punitions sont injustifiées. Et c'est moi qui ai cassé son arme !

— Nous ne punissons pas une « faute », mais un échec. Les dirigeants crystalliotes ont pris leur décision ; je suis simplement chargée de l'appliquer. Il ne peut y avoir d'appel. Comme vous le savez, Lord Smedry, Crystallia ne relève de la juridiction d'aucun royaume et d'aucune famille royale.

En fait, j'ignorais ce point de détail. J'ignorais un tas de trucs à propos de Crystallia d'une manière plus générale. Je m'étais à peine

habitué à ce qu'on m'appelle « Lord Smedry ». J'avais cru comprendre que la plupart des habitants des Royaumes Libres nourrissaient un grand respect pour tous ceux qui portaient mon nom et j'imaginai que mon titre était dans leur esprit un terme affectueux.

Naturellement, j'étais loin du compte. Surprise, surprise...

Je glissai un nouveau regard du côté de Bastille au fond du cockpit. Toujours raide comme un piquet, les mâchoires crispées, elle était maintenant rouge comme une tomate. *Je dois parler à mon grand-père*, songai-je. *Il pourra m'aider à régler ce problème.*

Je me posai sur un siège à côté d'Australie.

— Bon, où est Papi Smedry ?

Ma cousine afficha une moue gênée.

— On n'en est pas très sûrs, avoua-t-elle. Il nous a envoyé des instructions ce matin par Verres Transpositeurs. Tu veux voir le message ?

— S'il te plaît.

Australie fouilla un instant dans sa tunique, poche après poche. Elle finit par en extraire un bout de papier froissé qu'elle me tendit.

Australie,

Je ne suis pas certain d'être présent au rendez-vous à l'aéroport. Il s'est passé quelque chose qui demande toute mon attention. Merci de récupérer mon petit-fils, à l'heure et à l'endroit prévus, et de l'emmener à Nalhalla. Je vous rejoindrai dès que possible.

Leavenworth Smedry.

Nous venions d'entrer dans la couche nuageuse. Le dragon semblait accélérer l'allure à présent.

— Alors on va à Nalhalla ? demandai-je à la mère de Bastille.

— Si tel est votre ordre, répondit-elle.

À son ton, on devinait qu'il n'y avait pas vraiment d'autre choix possible.

— Bon, ben allons-y, acceptai-je.

J'étais un rien déçu sans trop savoir pourquoi.

— Vous devriez gagner vos quartiers, Lord Smedry, suggéra Drauline. Vous pourrez vous y reposer. Il nous faudra plusieurs

heures avant d'arriver à destination.

— Très bien, dis-je en me levant.

— Je vous montre le chemin, proposa le chevalier.

— Inutile, déclinai-je. C'est un boulot de simple écuyer.

— À vos ordres.

Je quittai le cockpit, Bastille sur les talons. J'attendis que la porte se referme. De l'autre côté du panneau de verre, je vis Drauline se retourner vers le tableau de bord, les mains toujours dans le dos.

— C'est quoi cette affaire ? soufflai-je à Bastille.

— Elle vient de te raconter toute l'histoire, maugréa-t-elle. Allez, Smedry. En route.

— Oh, on ne me la fait pas à moi ! lançai-je en fonçant à sa suite. Tu perds une épée et tu dégringoles au rang d'écuyer ? C'est n'importe quoi !

Bastille passa du rouge à l'écarlate.

— Ma mère compte parmi les Chevaliers de Crystallia les plus courageux et les plus respectés. Elle agit toujours au mieux des intérêts de l'Ordre et jamais à la légère.

— Ça ne répond pas à ma question.

Bastille baissa les yeux.

— Écoute, quand j'ai perdu mon épée, je t'ai dit que j'allais avoir des ennuis. Bon, voilà, j'ai des ennuis. Je vais me débrouiller. Je n'ai pas besoin de ta pitié.

— Ce n'est pas de la pitié ! C'est de l'agacement. Bastille, qu'est-ce que tu me caches ?

Pour toute réponse, elle se contenta de marmonner un truc inaudible à propos des Smedry. Elle repartit dans le couloir vitré en direction (supposai-je) de ma cabine.

Je lui emboîtai le pas, mais en chemin, je me rendis compte que j'aimais de moins en moins la tournure qu'avaient prise les événements. Papi Smedry avait dû découvrir quelque chose, sans quoi il n'aurait jamais manqué notre rendez-vous. Je détestais cette sensation d'être tenu à l'écart.

Si on y réfléchit trois secondes, c'est débile comme réaction. J'étais *constamment* tenu à l'écart *de tout un tas de choses*. À cet instant-là, des milliers de personnes faisaient des milliers de trucs

importants dans des milliers d'endroits dans le monde (que ce soit passer la bague au doigt de leur dulcinée ou sauter par la fenêtre) et personne ne m'avait demandé mon avis. Personne ne m'avait prévenu. En vérité, même les gens les plus influents de la planète restent en dehors de la plupart des événements qui s'y passent.

N'empêche, ça m'énervait. Je réalisai soudain que j'avais toujours mes Verres Messagers. Leur portée était limitée, mais si ça se trouve mon grand-père n'était pas trop loin.

J'activai les Verres. Papi ? Papi, tu es là ?

Rien. Soupîr. D'accord, ça avait peu de chances de marcher, mais c'est toujours décevant de...

Une image à peine visible apparut devant moi.

Alcatraz ? dit une voix lointaine.

Papi ? Oui, c'est moi !

Par les fariboles du grand Farland ! Comment as-tu réussi à me contacter sur une telle distance ?

La transmission était si mauvaise que j'avais du mal à capter tous les mots. Et pourtant, la voix me parlait directement dans le cerveau.

Papi, repris-je, où es-tu ?

La réponse se perdit dans la friture. Je fermai les yeux, me concentrai davantage.

Grand-père !

Alcatraz ! Je crois que j'ai localisé ton père. Il est venu ici. J'en suis sûr !

Où, Papi ?

J'entendais de moins en moins.

La Bibliothèque...

Papi ! Quelle Bibliothèque ?

La Bibliothèque... d'Alexandrie...

Et puis plus rien. Je fis une nouvelle tentative, mais la connexion ne se rétablit pas. Je poussai encore un soupîr et rouvris les yeux.

— Ça va, Smedry ? interrogea Bastille.

— La Bibliothèque d'Alexandrie, coupai-je. C'est où ?

Elle me dévisagea d'un drôle d'air.

— Euh... à Alexandrie ?

Merci.

— Et c'est où, Alexandrie ?

— En Égypte.

— La vraie Égypte ? *Mon Égypte ?*

La Crystalliotte haussa les épaules.

— Ouais, je crois. Pourquoi ?

Je me retournai en direction du cockpit.

— Non ! gronda Bastille, les bras croisés. Je sais à quoi tu penses. On ne va pas à Alexandrie.

— Pourquoi ?

— C'est extrêmement dangereux. Même les Bibliothécaires ont peur d'y aller. Il faut être vraiment cinglé pour vouloir visiter cette bibli.

— Ça doit être ça alors, répondis-je. Parce que Papi Smedry y est en ce moment.

— Comment le sais-tu ?

Je tapotai mes Verres du bout du doigt.

— Impossible. La distance est trop grande...

— Je viens de lui parler, Bastille. Il est là-bas.

Et il pense que mon père y est aussi !

Je sentis mon estomac se nouer. Depuis tout petit, j'avais vécu dans l'illusion que mes parents étaient morts. Maintenant, je commençais à croire qu'ils étaient peut-être tous les deux vivants. Ma mère, c'était sûr : elle était Bibliothécaire et travaillait pour l'ennemi. Mon père... je n'étais pas certain de vouloir savoir...

Non, c'est pas vrai. Je mourais d'envie de savoir et, si possible, de le rencontrer. J'étais juste un tout petit peu terrifié en même temps.

Je regardai de nouveau Bastille.

— Il est là-bas ? demanda-t-elle. Tu es catégorique ?

J'acquiesçai.

— Mille millions de tessons ! murmura-t-elle. La dernière fois qu'on s'est lancés dans un truc de ce genre, tu as failli te faire descendre, ton grand-père est passé sur la table de torture et j'ai

perdu mon épée. Est-ce qu'on veut vraiment recommencer ce cirque ?

— Mais si Papi avait des ennuis ?

— Il a *toujours* des ennuis, rétorqua la Crystalliotte.

Silence. Puis, ensemble, nous fîmes volte-face et sprintâmes vers le cockpit.

Chapitre 3

J'aimerais m'attarder sur un point. Je n'ai pas été très juste envers vous. Vous auriez dû vous y attendre, vu que je suis un incorrigible menteur.

Dans le premier tome de cette série, je me suis laissé aller à des généralisations à la hache concernant les Bibliothécaires. Certaines (beaucoup) ne sont pas tout à fait exactes.

Il existe plusieurs espèces de bibliothécaires. D'un côté, il y a ceux dont j'ai parlé dans le précédent volume : les Bibliothécaires avec un grand B, aussi appelés Bibliothécaires de Biblioden ou Bibliothécaires du Scribe. L'essentiel de ce que j'ai dit sur ce groupe est, hélas, de l'ordre des faits avérés.

Toutefois, je n'ai pas pris la peine de vous expliquer qu'ils ne représentaient pas à eux seuls l'ensemble de la race des bibliothécaires. Aussi, vous en avez sans doute déduit que tous les bibliothécaires étaient d'infâmes fanatiques dont le but est de devenir les maîtres du monde, de réduire l'humanité en esclavage et de sacrifier des gens sur leurs autels.

Cette vision est totalement fausse. Tous les bibliothécaires ne sont pas d'infâmes fanatiques. Certains sont des morts-vivants revanchards qui veulent dévorer votre âme.

Bien. Je suis content qu'on ait clarifié la chose.

— Vous voulez faire *quoi* ? s'étrangla la mère de Bastille.

— Aller à la Bibliothèque d'Alexandrie, répétais-je.

— Hors de question, monseigneur. Impossible.

— Mais il le faut, insistais-je.

Australie se tourna vers moi, une main toujours posée sur le panneau de verre qui lui permettait apparemment de piloter le *Dragonaute*.

— Pourquoi Alexandrie, Alcatraz ? Ce n'est pas un endroit très agréable.

— Papi Smedry y est, répondis-je. Ce qui signifie que nous devons nous y rendre aussi.

— Il ne nous a pas prévenus qu'il partait pour l'Égypte... reprit ma cousine en relisant le message reçu le matin.

— La Bibliothèque d'Alexandrie est l'un des endroits les plus dangereux du Chutland, Lord Smedry, intervint Drauline. La plupart des Bibliothécaires se contentent de tuer ou d'emprisonner leurs ennemis. Ceux d'Alexandrie, en revanche, leur volent leur âme. Je ne peux, en toute bonne conscience, vous encourager à courir un tel risque.

Elle n'avait pas changé de position, les bras toujours dans le dos, la queue-de-cheval fonctionnelle immobile, le regard fixe examinant l'extérieur de la cabine.

Je tiens à souligner que ce que je fis ensuite est parfaitement logique. Sérieux. Il existe une loi universelle, inconnue du grand public chutlandais, mais très familière aux scientifiques des Royaumes Libres. Il s'agit de la Loi de l'Événement Inévitable.

En clair, selon ce principe, certaines choses ne peuvent pas ne pas avoir lieu. Imaginez un tableau de contrôle avec un gros bouton rouge accompagné de la mention : « NE PAS APPUYER » ; inévitablement, quelqu'un finira par appuyer sur ledit bouton. Imaginez une carabine accrochée au mur au-dessus de la cheminée d'Anton Tchekhov ; inévitablement, ça finira en fusillade (avec Nietzsche dans les blessés, probablement).

Imaginez maintenant une bonne femme coincée qui s'évertue à vous commander tout en vous appelant « monseigneur » ; inévitablement, vous allez essayer de la faire tourner en bourrique.

— Sautillez sur un pied, ordonnai-je à Drauline.

— Pardon ? éructa celle-ci, le rouge aux joues.

— C'est un ordre !

Elle obéit. Elle avait l'air un rien furax, mais elle obéit.

— Arrêtez.

Elle ne se le fit pas répéter.

— Auriez-vous l'obligeance, Lord Smedry, de m'expliquer la signification... ?

— Oh, coupai-je, je vérifiais simplement que vous exécutiez mes ordres.

— Naturellement, rétorqua Drauline. En tant que fils aîné d'Attica Smedry, vous êtes l'héritier de la lignée directe des Smedry. Vous avez préséance sur votre oncle et votre cousine ; vous êtes donc maître de ce vaisseau.

— Merveilleux ! m'exclamai-je. Ça veut dire que je peux décider de notre destination, pas vrai ?

La mère de Bastille garda le silence un instant.

— Certes, reprit-elle enfin, c'est techniquement exact, monseigneur. Toutefois, ma mission est de vous conduire sain et sauf à Nalhalla. Me demander de vous emmener dans un endroit aussi dangereux qu'Alexandrie serait imprudent et...

— Ouais, c'est fascinant, interrompis-je. Australie, en route, je veux arriver en Égypte le plus vite possible.

La Crystalliotte pinça les lèvres. Elle était carrément pivoine. Australie, quant à elle, se contenta de hausser les épaules et de poser une main sur un autre panneau de verre.

— Euh... commença-t-elle. À la Bibliothèque d'Alexandrie.

Je sentis un léger frémissement parcourir le dragon géant. Il changea de direction sans cesser d'onduler, ses six ailes battant à l'unisson.

— C'est tout ? questionnai-je.

Ma cousine opina.

— On en a pour quelques heures de vol, ajouta-t-elle. On va passer par le pôle Nord avant de redescendre vers le Proche-Orient. C'est plus court que de continuer vers Nalhalla et de faire tout le tour.

— Ah... euh... bien.

Je commençai à stresser maintenant que j'avais obtenu ce que je voulais. Il n'y avait pas si longtemps, je ne souhaitais qu'une chose : me mettre à l'abri. Et voilà que je fonçais vers l'endroit que mes amis me décrivaient comme le plus dangereux de la planète.

Mais qu'est-ce que je fabriquais ? Qu'est-ce qui me prenait de donner des ordres et de jouer au chef ? Embarrassé, je quittai de nouveau le cockpit. Bastille m'emboîta le pas.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça, avouai-je.

— Ton grand-père est peut-être en danger, me rappela la Crystalliotte.

— Oui, mais qu'est-ce qu'on y peut ?

— On l'a bien aidé pendant la dernière infiltration. On l'a sauvé des griffes de Blackburn.

Je marchai en silence. C'était vrai, on avait libéré Papi Smedry... pourtant... quelque chose me soufflait qu'il s'en serait tiré tout seul. Le vieux bonhomme était plus que centenaire et, d'après mes infos, il s'était sorti de tas de situations bien plus délicates que celle-là.

C'était lui qui avait défié Blackburn en duel d'Oculateurs. Moi j'étais resté planté là, impuissant. D'accord, j'avais réussi à casser le Verre Boutefeu et à berner l'Oculateur Noir à la fin, mais j'avais agi sans réfléchir. Mes victoires ressemblaient plus à des coups de bol qu'à autre chose. Et j'allais, une fois de plus, me jeter dans la gueule du loup ?

Quoi qu'il en soit, c'était trop tard. Le *Dragonaute* avait changé de cap et nous filions vers l'Égypte. *On va juste jeter un œil aux alentours de la bibli*, songeai-je. *Si ça a l'air trop dangereux, rien ne nous oblige à y entrer.*

Je m'apprêtais à annoncer cette décision à Bastille, quand une voix retentit soudain derrière nous.

— Bastille ! On ne vole plus vers l'ouest ! C'est quoi cette histoire ?

Je me retournai, surpris. Un petit homme de pas plus d'un mètre vingt se tenait dans le couloir. Il ne s'y trouvait pas une seconde plus tôt et je n'arrivais pas à comprendre d'où il avait déboulé.

Ses vêtements avaient un côté aventurier : une veste en cuir, une tunique rentrée dans un solide pantalon, des bottes. Une épaisse chevelure noire et frisée encadrait son large visage.

— Un farfadet ! m'écriai-je.

L'inconnu s'arrêta, troublé.

— Farfadet ? On ne me l'avait jamais faite celle-là.

— Vous êtes de quelle espèce ? insistai-je. Elfe ? Leprechaun ?

Il arquait un sourcil.

— Noisettes, Bastille. Qui est ce clown ?

— Kaz, voici votre neveu, Alcatraz.

Le type (mon oncle !) me dévisagea.

— Ah... je vois. Il a l'air un peu plus niais que je ne l'imaginai.

Je rougis.

— Alors vous n'êtes pas un farfadet ?

Il secoua la tête.

— Un Hobbit ? Comme dans le *Seigneur des Anneaux*...

Il secoua la tête.

— Vous êtes... un nain ?

Il me truida du regard.

— Tu as bien conscience que le mot « nain » est une insulte, n'est-ce pas ? Je croyais que la plupart des Chutlandais savaient ça. C'est ainsi qu'on nous appelait quand on nous exhibait comme des monstres dans les foires.

Je marquai une pause.

— Comment dois-je vous appeler alors ?

— Je préfère Kaz. Mon vrai nom est Kazan, mais ces fichus Bibliothécaires ont fini par baptiser une de leur prison comme ça.

— En Russie, confirma Bastille.

— Bref, soupira Kaz. Si tu tiens *absolument* à évoquer ma taille, « petite personne » me convient parfaitement. Et puis inutile de me vouvoyer, je suis ton oncle. Bon. Est-ce que oui ou non quelqu'un va m'expliquer pourquoi nous avons changé de cap ?

J'avais encore trop honte de moi pour répondre. Je n'avais pas eu l'intention de l'offenser. (Heureusement, je me suis drôlement amélioré là-dessus ces dernières années. Je suis désormais assez doué pour insulter les gens exprès et ce dans un tas de langues auxquelles vous autres Chutlandais ne comprenez goutte. Et toc, espèces de dagblad.)

Bastille me tira d'embarras.

— Nous avons appris que votre père se trouve à la Bibliothèque d'Alexandrie, dit-elle. Nous pensons qu'il est peut-être en danger.

— Donc nous allons en Égypte ?

La Crystalliotte acquiesça, à la grande joie de Kaz.

— Fantastique ! Enfin une bonne nouvelle !

— Une seconde, intervins-je. C'est une bonne nouvelle, ça ?

— Bien sûr ! Il y a des lustres que je rêve d'explorer l'endroit. Je n'ai jamais réussi à bidouiller un prétexte valable pour le faire. Je

file me préparer !

Sur quoi, il s'éloigna en direction du cockpit.

— Kaz ? appela Bastille.

Il s'arrêta et se retourna vers nous.

— Votre cabine est de l'autre côté.

— Noix de coco ! jura-t-il avant de rebrousser chemin.

— Ah oui, réalisai-je. Son Talent. Il se perd tout le temps.

La Crystalliotte opina.

— Le pire, ajouta-t-elle, c'est que c'est souvent lui notre guide.

— Et comment ça marche ?

— Bizarrement.

Nous repartîmes.

— J'ai l'impression qu'il ne m'aime pas beaucoup, soupirai-je.

— Tu as tendance à faire cet effet aux gens quand ils te rencontrent pour la première fois. Moi, par exemple, je ne t'aimais pas beaucoup au début.

Elle me regarda.

— Pas sûr que ça ait changé, d'ailleurs, ajouta-t-elle.

— Tu es trop gentille.

Tout en avançant dans le corps serpentin du dragon, je remarquai une vive lueur entre les deux ailes au-dessus de nous. Le verre étincelait comme si de nombreuses pièces se mouvaient délicatement à cet endroit. Au cœur de cette zone pulsait une masse rouge sombre, comme les dernières braises d'un feu. À intervalles réguliers, la lumière disparaissait derrière des vitres opaques, avant de refaire surface, plus brillante que jamais.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en pointant le phénomène du doigt.

— Le moteur.

Aucun son ne s'en dégageait : pas un ronronnement, pas un sifflement de piston, pas un rugissement de flamme. Même pas de vapeur.

— Comment ça fonctionne ?

Bastille haussa les épaules.

— Je ne suis pas ingénieur en silimatique.

— Tu n'es pas Oculateur non plus, contrai-je, et pourtant tu en connais un rayon sur les Verres.

— Parce que j'ai étudié l'Oculation. La silimatique ne m'a jamais passionnée. Allez. Tu veux voir ta cabine ou pas ?

La réponse était oui. J'étais claqué. Je la laissai passer devant. En fait, j'ai découvert depuis que les moteurs silimatiques ne sont pas si complexes que ça. Ils sont même carrément plus simples à comprendre que leurs équivalents chutlandais.

Ils reposent sur un type de sable particulier, le sablumineux, qui dégage un rayonnement rougeâtre quand on le chauffe. Cette lueur à son tour provoque le mouvement de certains types de verre ; selon leur nature, ils montent ou descendent. Du coup, il suffit de contrôler l'ordre d'apparition des panneaux devant la source de lumière silimatique et hop ! voilà votre moteur.

J'imagine que vous autres Chutlandais trouvez cette technique ridicule. Vous vous demandez : « Si le sable est un matériau si précieux, pourquoi en trouve-t-on partout ? » Vous êtes, évidemment, victimes d'une abominable conspiration, comme d'hab'. (Vous n'en avez pas marre ?)

Les Bibliothécaires dépensent beaucoup d'argent et d'énergie pour s'assurer du dédain des Chutlandais pour le sable. Ils ont ainsi noyé leurs territoires de sablenul, l'un des rares sables à rester inopérant même quand on le fond. Croyez-moi, plus quelque chose semble commun, plus les gens l'ignoreront, passant ainsi à côté de la poule aux œufs d'or.

Je vous ai déjà parlé du potentiel économique des peluches qui nous tapissent le nombril ?

Nous atteignîmes enfin mes quartiers. Le corps du dragon faisait dans les six mètres de large, bien assez pour que la série de pièces qui s'alignaient sur toute sa longueur soient raisonnablement confortables. Cependant, tous les murs étaient absolument transparents.

— Pas hyper intime, hein ? commentai-je.

Bastille leva les yeux au ciel. Elle posa une main sur une des parois vitrées.

— Noir, dit-elle.

Le mur s'opacifia sur-le-champ.

— Nous avons mis le *Dragonaute* en mode translucide pour faciliter notre camouflage, expliqua la Crystalliotte.

— Je vois. Alors, c'est de la technologie, pas de la magie ?

— Bien sûr, c'est à la portée de tout le monde. Pas seulement des Oculateurs.

— Mais c'est Australie qui est aux commandes, arguai-je.

— Ça n'a rien à voir avec son don d'Oculateur. Ta cousine est pilote. Écoute, je dois y retourner. Ma mère va râler et dire que je traîne.

Je la regardai. Quelque chose avait vraiment l'air de l'ennuyer.

— Je suis désolé d'avoir cassé ton épée, m'excusai-je.

Elle haussa les épaules.

— Je ne la méritais pas de toute façon.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Ce n'est pas un secret, rétorqua Bastille avec amertume. Même ma mère estimait que je n'aurais jamais dû être adoubée chevalier. Elle pensait que je n'étais pas prête.

— Elle rigole pas, c'est sûr.

— Elle me hait.

J'étais scotché.

— Bastille ! Tu te trompes. Elle ne peut pas te haïr, c'est ta mère !

— Elle a honte de moi, reprit la Crystalliotte. Depuis toujours. Mais... oh et puis pourquoi je te raconte ça à toi ? Va te coucher, Smedry. Et laisse les gens compétents s'occuper des questions importantes.

Sur ce, elle s'éloigna à grandes enjambées en direction du cockpit. J'ouvris la porte de ma cabine en soupirant. Il n'y avait pas de lit, juste un matelas roulé dans un coin. La pièce, comme le reste du dragon, ondulait à chaque battement d'ailes.

Le mouvement m'avait un peu donné la nausée au début, mais je commençais à m'habituer. Je m'assis par terre et observai le ciel par le mur extérieur, toujours transparent (Bastille n'avait opacifié que la paroi donnant sur le couloir).

Un tapis de nuages s'étendait à perte de vue, blanc et grumeleux, tel un paysage extraterrestre. Ou comme une purée de patates pas bien écrasées. Le soleil couchant était une resplendissante noix de

beurre qui fondait lentement à l'horizon.

Vous aurez compris à ma subtile métaphore que mon estomac commençait à crier famine.

Mais j'étais en sécurité. Et libre, enfin. J'avais quitté le Chutland et étais en route vers le pays qui m'avait vu naître. D'accord, nous allions faire un détour par l'Égypte pour récupérer mon grand-père, mais j'avais le sentiment d'avancer et c'était un soulagement.

J'étais en route. En route vers mon père. En route vers la réponse à l'épineuse question : « Qui suis-je vraiment ? »

Je finirais par réaliser que ladite réponse n'avait rien de plaisant. Mais pour l'instant, j'étais bien. Et, malgré le verre à mes pieds, malgré la vue plongeante sur des milliers de mètres de vide, malgré ma faim et notre destination, j'étais détendu. Je me laissai gagner par le sommeil. Je me roulai en boule sur mon matelas et m'endormis pour de bon.

Je me réveillai au moment où un missile explosa à trois pas de ma tête.

Chapitre 4

Vous croyez que vous avez pigé, hein ? Mon petit dilemme logique. Ma défaillance argumentaire. Mon nœud au cerveau. Mon... euh... embouteillage de lucidité.

Mouais, bon, on laisse tomber la dernière métaphore.

Or donc, il y a (comme vous l'avez sans doute remarqué) un problème dans mon raisonnement. Je prétends être un menteur. Carrément, sans ruse ni détour.

Cependant, après avoir clamé ma menterie haut et fort, je me lance dans le récit de ma vie. Par conséquent, comment pouvez-vous, chers lecteurs, apporter foi à ce que vous lisez ? Si c'est un menteur qui raconte, l'histoire n'est-elle pas nécessairement un tissu de mensonges ? Et d'ailleurs, êtes-vous bien certains que je sois un menteur ? Si je mens comme je respire, alors je mens forcément quand je dis que je suis un menteur.

Vous voyez maintenant pourquoi j'ai parlé de nœud au cerveau, pas vrai ? Une petite clarification s'impose. Ma vie, pour l'essentiel, est une vaste blague : les actes héroïques qu'on m'attribue, la gloire que j'ai connue. Tout ça, c'est du vent. Voilà pour les mensonges.

Par contre, ce que je vous dévoile ici est la plus absolue vérité. Dans ce cas précis, je ne parviendrai à vous prouver que je suis un menteur qu'en vous exposant les faits véritables. Cela dit, j'ajouterai quelques mensonges à l'occasion (je vous préviendrai) afin de vous démontrer que oui, au fond, je suis bien un menteur.

Vous me suivez ?

Avec une violente secousse, le *Dragonaute* se contorsionna pour éviter l'explosion. Je fus projeté loin de mon matelas et allai m'écraser contre un des murs transparents d'où je pus observer le spectacle : notre vaisseau n'avait pas l'air d'avoir souffert, mais à en juger par la proximité de la volute de fumée provoquée par la détonation, ce n'était vraiment pas passé loin.

Je me frottai le front et revins peu à peu à moi. En étouffant un juron, je rampai jusqu'à la porte, juste au moment où le dragon

faisait une nouvelle embardée, vers la droite cette fois. Je valsai de nouveau. Un missile venait de louper l'appareil d'un cheveu. Le projectile continua sa course, une traînée de feu à sa suite, puis explosa au loin.

Comme je me redressais, je vis un engin passer à toute vitesse devant le *Dragonaute*. Pas un missile ; un objet volant non identifié équipé de moteurs hurlants. En fait, ça ressemblait dangereusement à un avion de chasse. Un F-15, pour être précis.

— Mille millions de tesson ! maugréai-je, en sortant mes Verres d'Oculateur de ma poche.

Je les enfilai, puis fonçai vers le cockpit. J'arrivai, essoufflé, juste quand Bastille hurlait :

— À gauche ! Vire à gauche !

Australie, le front en sueur, fit pivoter le vaisseau, l'éloignant de la trajectoire du F-15 qui s'approchait de nouveau. Le *Dragonaute* évita une troisième fusée et la manœuvre faillit m'envoyer bouler une fois de plus.

Kaz était debout sur un fauteuil, les mains posées sur le tableau de bord.

— Ah ! Enfin un peu d'animation ! s'exclama-t-il, les yeux rivés sur les nuages. Ça fait des lustres qu'on ne m'a pas attaqué au missile !

Bastille lui décocha un regard mauvais, tandis que je traversais le cockpit en courant, réussissant à agripper un siège avant la secousse suivante.

L'avion de chasse tira de nouveau.

Je me concentrai. J'essayai d'enclencher le mode « à distance » de mon Talent et de le diriger contre le F-15. Après tout, ça marchait bien avec les armes à feu. Rien.

Australie dévia le dragon *in extremis*. Je lâchai le dos de la chaise et m'encastrai dans le mur. C'est le problème quand on construit tout en verre : ça glisse !

Bastille, elle, était toujours debout. Mais c'était surtout grâce à ses Verres de Combat, qui augmentent les capacités physiques de celui ou celle qui les porte. Kaz n'avait pas de lunettes ; il ne semblait pas en avoir besoin : son sens de l'équilibre paraissait excellent.

Moi, je me frottais la tempe.

— Ce n'est pas possible ! m'écriai-je. Ce jet contient tellement de

pièces mobiles, mon Talent devrait pouvoir le réduire en miettes en deux coups de cuiller à pot !

Bastille secoua la tête.

— Missiles de verre, Alcatraz.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil, renchérit Australie. Cet avion n'est pas un produit de la technologie chutlandaise. Enfin, pas complètement. Certaines parties de la carlingue ont l'air d'être en métal, d'autres en verre. C'est une espèce de fusion.

Bastille m'aida à me relever.

— Rah, noix de cajou ! jura Kaz, le doigt pointé devant lui.

Je m'appuyai contre le siège, les yeux plissés vers l'horizon. Le F-15 tournait et revenait vers nous. Il était plus précis, plus manœuvrable qu'un jet normal. Et son cockpit brillait.

Pas tout le cockpit, juste la section en verre. Je plissai le front. Mes compagnons étaient aussi perplexes que moi.

Du pare-brise de l'avion fusa un rayon d'énergie blanche, dirigé droit sur nous. Il toucha l'une des ailes du dragon dans une explosion de glace et de neige. L'aile gela instantanément puis, comme son mécanisme tentait de la forcer à continuer son mouvement, elle éclata en mille morceaux.

— Un Verre Boutefroid ! hurla Bastille comme le *Dragonaute* tanguait violemment.

— Pas *un* Verre, corrigea Australie. C'est le verre du cockpit qui a tiré.

— Fantastique ! commenta Kaz.

Nous allons tous mourir, songei-je.

Ce n'était pas la première fois que j'éprouvais ce froid glacial et terrifiant, cette sensation d'horrible catastrophe que causait chez moi la pensée de mon proche trépas. J'en avais fait l'expérience dans la Bibliothèque où Blackburn m'avait soumis à son Verre Tourmenteur (et ce serait pire encore sur l'autel du sacrifice) ; voilà que ça recommençait à bord du *Dragonaute*, tandis que le F-15 virait une énième fois pour nous faire face.

Je ne m'y suis jamais habitué. C'est un peu comme si votre mortalité vous prenait pour un punching-ball.

Et ladite mortalité a un sacré crochet du droit.

— Il faut faire quelque chose ! beuglai-je, tandis que le dragon

piquait dangereusement.

Australie avait fermé les yeux. (J'appris par la suite qu'elle compensait mentalement la perte de l'aile et nous maintenait en l'air.) Devant, le cockpit de notre assaillant se mit de nouveau à briller.

— On *fait* quelque chose, Smedry ! rétorqua Bastille.

— Ah bon ? Quoi ?

— On gagne du temps !

— Hein ?

Un coup sourd résonna au-dessus de nos têtes. Je levai les yeux, tendu. À travers le plafond translucide, je vis Drauline campée sur le toit du *Dragonaute*. Une grande cape flottait majestueusement derrière elle. Elle portait son armure en acier et une épée de Crystallia.

J'en avais déjà vu une, lors de notre infiltration de la Bibliothèque. Bastille l'avait dégainée pour combattre des monstres Animés. Je m'étais dit que j'avais dû me tromper, que la lame n'était pas aussi ridiculement énorme que dans mon souvenir, qu'elle m'avait simplement *semblé* grande par rapport à Bastille.

Erreur. L'épée était officiellement gigantesque : au moins un mètre cinquante de la pointe à la garde. Cent cinquante centimètres de cristal étincelant, celui-là même d'où les Crystalliotés et Crystallia tirent leur nom.

(Les chevaliers ne sont pas des gens très originaux. Cristal, Crystallia, Crystallioté. Une fois, j'eus la chance d'être autorisé à visiter Crystallia. Pour rire, j'annonçai au déjeuner que j'avais hâte de manger des « patates patatiotes récoltées dans les champs de Patatallia ». Personne ne trouva ça drôle. J'aurais peut-être dû essayer avec des carottes.)

Drauline traversa le crâne de notre dragon volant, ses grosses bottes blindées cliquetant contre le verre. Incroyable mais vrai, ni le vent ni les mouvements soudains de l'appareil ne semblaient menacer son équilibre.

Le F-15 pointa un nouveau jet de lumière sur une des ailes. La mère de Bastille bondit, cape fouettant l'air autour d'elle. Elle atterrit directement sur l'aile et leva son épée. Le rayon verglacé heurta la lame, puis disparut dans un nuage de fumée. Drauline ne broncha même pas sous l'impact. Elle se tenait droite, puissante, le visage masqué par son épaisse visière.

Un silence s'installa dans le cockpit. Je n'arrivais pas à croire à l'exploit de Drauline. Et pourtant, le Verre Boutefroid entra de nouveau en action et, de nouveau, la mère de Bastille parvint à intercepter le rai et à le détruire.

— Elle est... debout... sur le toit du *Dragonaute*, balbutiai-je sans la quitter des yeux.

— Oui, dit Bastille.

— Notre vitesse de croisière est de plusieurs centaines de kilomètres à l'heure, poursuivis-je.

— Grosso modo.

— Elle pare des rayons laser tirés par un avion de chasse.

— Correct.

— Rien qu'avec une épée.

— C'est un Chevalier de Crystallia, coupa Bastille sans me regarder. C'est son boulot.

J'observai sans un mot Drauline qui courait à une vitesse hallucinante sur le dos du dragon. Elle bloqua un autre rayon de glace qui fusait cette fois sur l'arrière.

Kaz secoua la tête.

— Oh, ces Crystalliotés ! râla-t-il mais en souriant. Pas moyen de s'amuser avec eux.

Aujourd'hui encore, j'ignore si Kaz a réellement des tendances kamikazes (ha ha) ou s'il fait semblant. Quoi qu'il en soit, il est cinglé. Mais en même temps, c'est un Smedry, ce qui est quasiment un synonyme de « fou, inconscient, dément ».

Je me tournai vers Bastille. Elle contemplait les acrobaties de sa mère avec un mélange de nostalgie et de honte.

Elle aussi est censée être capable de ce genre de choses, compris-je. Voilà pourquoi ses pairs lui ont retiré son grade. Ils estiment qu'elle n'est pas à la hauteur.

— Oh-oh, problème ! annonça Australie.

Elle avait ouvert les yeux, mais elle avait l'air épuisée. Le jet se préparait à une nouvelle attaque. Une double attaque : rayon Boutefroid *et* missile.

— Accrochez-vous ! brailla Bastille, joignant le geste à la parole.

Je m'emparai d'un dossier de chaise. Pour ce que ça changea...

Australie vira et je valsai encore un coup dans le décor. En haut, Drauline réussit à bloquer l'assaut glacé, mais j'avais l'impression que ce n'était pas passé loin.

La fusée explosa tout près du dragon.

On ne peut pas continuer comme ça, pensai-je. Australie est à bout de forces et Drauline va finir par fatiguer aussi. On est dans le pétrin.

Je me relevai en me massant le bras. J'avais encore l'image de l'explosion incrustée dans la rétine. Comme le F-15 faisait un nouveau passage sous le *Dragonaute*, je sentis mon estomac se nouer, exactement comme sur la piste d'atterrissage. La sourde appréhension qui me gagnait ressemblait à ce que j'éprouvais quand un Oculateur utilisait un de ses Verres. Mais c'était différent. Plus sombre.

La créature de l'aéroport était aux commandes de ce jet. Elle avait réussi à me priver de mon Verre Boutefeu avec un pistolet et maintenant, elle me tirait dessus avec un avion contre lequel mon Talent était impuissant. Cette chose semblait être passée maîtresse dans l'art de combiner les technologies chutlandaises et celle des Royaumes Libres.

Le résultat était très, très dangereux.

— On a des armes à bord ? demandai-je.

Bastille haussa les épaules.

— J'ai un poignard, annonça-t-elle.

— Rien d'autre ?

— On t'a toi, cousin, intervint Australie. Tu es un Oculateur et tu fais partie de la lignée pure des Smedry. Tu vaux toutes les armes.

Super. Je regardai Drauline se poster sur le nez du dragon.

— Pourquoi elle ne tombe pas ?

— Verre Grappin, expliqua Bastille. Ça adhère à d'autres types de verre. Elle en a deux plaques insérées dans ses bottes.

— On en a d'autres ?

Bastille marqua un temps. Puis, sans discuter, elle se précipita vers un coffre transparent à l'autre bout du cockpit. Quelques secondes plus tard, elle me tendait une paire de gros godillots.

— Tiens, celles-ci ont le même effet.

J'allais répondre que ces monstruosité étaient bien trop grandes

pour mes petits pieds, quand le vaisseau tangua, évitant une fusée. J'avais perdu le compte, mais il me semblait que le jet transportait vraiment beaucoup de missiles. Je glissai contre un mur et, puisque j'étais par terre, j'en profitai pour enfiler les chaussures transparentes par-dessus les miennes.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? s'étrangla Bastille. Tu n'as pas l'intention de monter toi aussi ?

Je serrai fort les lacets. Mon cœur battait à trois cents à l'heure.

— C'est quoi ce plan, Alcatraz ? Ma mère est un Chevalier de Crystallia. En quoi t'imagines-tu pouvoir lui être utile ?

Je ne dis rien et je vis la Crystalliotte rougir devant la dureté de ses paroles. Pourtant, ce n'était pas son style. Et en plus, elle avait raison.

Qu'est-ce qui me prenait ?

Kaz s'approcha.

— Bastille, ça sent mauvais.

— Ah, vous avez fini par le remarquer ? rétorqua-t-elle.

— Ne monte pas sur tes grands chevaux. J'aime bien les voyages mouvementés, mais je ne suis pas plus fan des arrêts subits que tout Smedry qui se respecte. Il nous faut une solution de repli.

Bastille réfléchit.

— Combien de personnes pouvez-vous transporter avec votre Talent ? s'enquit-elle.

— Ici en altitude ? Sans point de chute sûr ? Franchement, je n'en sais rien. Pas toute l'équipe à mon avis.

— Prenez Alcatraz, ordonna la Crystalliotte. Partez. Maintenant.

Mon estomac fit un salto arrière.

— Non ! m'écriai-je en me levant.

Mes semelles furent immédiatement comme aspirées par le sol de verre. Je voulus avancer et, miracle, mon pied se détacha du plancher avant de s'y replanter fermement quand je baissai de nouveau la jambe.

Cool, songeai-je en essayant de ne pas penser à ce que je m'apprêtais à faire.

— Oh, noix de pécan, gamin ! jura mon oncle. Tu n'es peut-être pas le plus malin du lot, mais ça me défriserait de te voir passer

l'arme à gauche. Je dois bien ça à ton père. Viens avec moi. On va se perdre et puis on ira à Nalhalla.

— En abandonnant les autres à leur sort ?

— T'inquiète pas pour nous, intervint Bastille d'un ton qui se voulait confiant.

Et voyez-vous, j'hésitai. Ça n'a rien de très héroïque, d'accord, mais quelque part je mourais d'envie de me joindre à Kaz. Mes mains dégouлинаient de sueur, mon cœur battait la chamade. Le *Dragonaute* tangua encore, évitant un nouveau missile, et je notai l'apparition d'une méchante fêlure sur le côté droit du cockpit.

Je pouvais fuir. Me sauver. Personne ne me le reprocherait. C'était très tentant.

Je résistai. N' imaginez pas que j'aie agi par bravoure. Non, au fond, je suis bel et bien un lâche. Je vous le prouverai une autre fois. Pour l'instant, croyez-moi quand je vous dis que le courage n'avait rien à voir avec ma décision de rester. L'orgueil, par contre, si.

J'étais l'Oculateur du groupe. Australie estimait que j'étais l'arme principale à bord. Je voulais voir de quoi j'étais capable.

— Je monte, annonçai-je. Comment j'accède au toit ?

— Une trappe dans le plafond de la pièce où tu as embarqué, répondit enfin la Crystallite. Je vais te montrer.

Kaz la saisit par le bras.

— Bastille, tu ne le retiens pas ?

Elle haussa les épaules.

— S'il veut se faire tuer, ce n'est pas mon problème. Ça me fera un abruti de moins à sauver...

Je souris faiblement. Je connaissais suffisamment Bastille pour percevoir l'anxiété dans sa voix. Elle s'inquiétait pour moi. À moins qu'elle ne soit juste furieuse après votre serviteur. Avec elle, c'est souvent difficile à dire.

Elle s'engouffra dans le couloir et je la suivis. Je m'habituai vite au rythme un peu étrange imposé par mes bottes transparentes. Dès que je posais le pied par terre, j'étais stable, ce que j'appréciais follement vu que le dragon continuait ses embardées hasardeuses. Je me déplaçais plus lentement qu'à l'accoutumée, mais ça valait le coup.

Je rattrapai Bastille au moment où elle arrivait dans la soute. Elle actionna un levier et une porte s'ouvrit dans le toit.

— Pourquoi me laisses-tu faire sans intervenir ? demandai-je. D'habitude, tu râles quand j'essaye de me faire tuer.

— Ouais, ben, ce coup-ci, si tu y passes, ce n'est pas moi qui porterai le chapeau. Le chevalier chargé de ta protection, c'est ma mère.

J'arquai un sourcil.

— En plus, ajouta-t-elle, tu arriveras peut-être à quelque chose. Qui sait ? Tu as déjà été chanceux.

Je souris. Ce vote de confiance (tout relatif qu'il était) me redonna courage.

— Comment je monte ?

— Tes pieds collent au mur, andouille !

— Ah... oui.

J'inspirai un grand coup, puis plaquai une semelle sur la paroi de verre. C'était plus facile que je ne me l'étais imaginé. Les ingénieurs silimatiques disent que le Verre Grappin permet de maintenir tout le corps en place, pas juste les pieds. Quoi qu'il en soit, escalader le mur ne présenta aucune difficulté ; c'était juste un peu déboussolant. Je débouchai rapidement sur le toit du *Dragonaute*.

Parlons de l'air, voulez-vous ? C'est drôlement chouette, l'air. Grâce à lui, nous pouvons produire des tas de bruits avec notre bouche, sentir les effluves de notre voisin et sans lui, personne ne pourrait rêver d'être hôtesse ou steward. Ah oui, j'oubliais, il nous permet aussi de respirer et rend possible la vie sur notre planète. Vraiment super, ce truc.

Mais en fait, l'air, on n'y pense pas vraiment à moins de ne pas en avoir assez ou d'en avoir trop. Ce second cas de figure est particulièrement douloureux quand vous vous prenez en plein visage cinq cents kilomètres à l'heure de vent.

La rafale me repoussa violemment. Je ne parvins à rester debout que grâce à mes bottes magiques (pardon, silimatiques). Et encore, j'étais penché en arrière, tel un danseur défiant la gravité dans un clip tendance. J'aurais trouvé ça plutôt cool si je n'avais pas été absolument, totalement, complètement terrifié.

Bastille dut se rendre compte de la précarité de ma situation, car elle fonça vers le cockpit. J'ignore comment elle réussit à

convaincre Australie de ralentir le vaisseau. Toujours est-il que le vent tomba suffisamment pour que je puisse me redresser et me traîner jusqu'à Drauline.

J'avancaï entre les énormes ailes battantes, le long du corps mouvant du dragon. Malgré tout, mes pas étaient assurés. J'évoluai sous la lune et les étoiles, au-dessus d'un tapis de nuages luisant. J'atteignis le nez de l'appareil au moment où la mère de Bastille bloquait un nouveau rayon Boutefroid. Elle se retourna brusquement vers moi.

— *Lord Smedry* ? glapit-elle d'une voix étouffée autant par son casque que par le hurlement du vent. Par les Premiers Sables, que faites-vous ici ?

— Je suis venu vous donner un coup de main ! hurlai-je.

Elle avait l'air totalement abasourdie. Le F-15 décrivit un virage dans la nuit, se préparant à une nouvelle attaque.

— Retournez à l'intérieur ! ordonna-t-elle.

— Je suis un Oculateur, insistai-je en indiquant mes lunettes. Je peux stopper le Verre Boutefroid.

Je ne mentais pas. Les Verres d'Oculateur sont capables de contrer un assaut ennemi, quand on sait s'en servir. J'avais vu mon grand-père le faire lors de son duel contre Blackburn. Je n'avais jamais tenté la chose personnellement, mais ça ne devait pas être difficile, si ?

Je me trompais lourdement, bien sûr. Ça arrive même aux meilleurs.

Drauline se précipita vers la poupe en jurant. Elle para un rai glacé, mais le dragon tangua quand même. J'en eus presque la nausée et je pris enfin conscience de l'altitude vertigineuse à laquelle je me trouvais. Je me laissai tomber sur la carlingue, les bras serrés autour de mon pauvre estomac, pendant que le monde se remettait en place. Quand ledit monde se fut calmé, le chevalier était planté devant moi.

— Redescendez dans le *Dragonaute* ! commanda-t-elle. Vous ne m'êtes d'aucun secours ici !

— Je...

— Imbécile ! coupa-t-elle. Vous allez tous nous faire tuer.

Je ne dis rien. J'étais assez choqué qu'on me traite de cette façon, mais c'était probablement tout ce que je méritais. Je me relevai et

me traînai vers la trappe, gêné.

Sur ma droite, le jet tira un missile, accompagné d'un rayon Boutefroid.

Et le *Dragonaute* ne bougea pas.

Dans le cockpit, Australie était avachie sur le tableau de bord, tandis que Bastille tentait de la réveiller à grands renforts de gifles (elle est particulièrement douée quand il est question de claques) et que Kaz essayait désespérément de reprendre le contrôle de l'appareil.

Le dragon fit un écart... du mauvais côté. Drauline poussa un cri et trébucha. Son épée coupa dans le rayon froid, mais de justesse. La glace partit en fumée ; la fusée, elle, continuait sa route. Elle fonçait droit sur nous.

Sur moi.

J'ai déjà évoqué la délicate trêve entre mon Talent et moi. Ni lui ni moi ne sommes jamais vraiment les maîtres à bord. Généralement, je peux casser ce que je veux si je le veux vraiment, mais rarement de la façon que je voudrais. Et mon Talent s'attaque souvent à des choses que je ne souhaite pas abîmer.

Je compense ce manque de contrôle par un excès de puissance. J'observai le missile, le reflet du clair de lune sur son fuselage de verre, la traînée de fumée qu'il laissait derrière lui.

Je fixai mon image dans la mortelle fusée translucide. Puis je levai la main et relâchai mon Talent.

Le missile éclata, répandant une nuée de verre dans le ciel de minuit. Ces débris explosèrent et ne furent bientôt plus qu'une bourrasque de poussière qui m'enveloppa, mais sans me toucher, avant de se disperser dans l'air.

La fumée dégagée par la fusée ne s'était pas dissipée. Elle entra en contact avec mes doigts tendus. La traînée se mit à trembler. Avec un cri sauvage, je déchargeai une nouvelle vague de pouvoir. Celle-ci remonta le filet de fumée comme l'eau court dans un tuyau. Le jet approchait maintenant, suivant l'itinéraire exact que venait d'emprunter le missile, crevant l'écran de fumée avec un hurlement strident.

Le flot d'énergie percuta l'avion de chasse. Il y eut une seconde de silence.

Après quoi, le F-15... tomba en morceaux. Il n'explosa pas, pas comme dans les films d'action. Les différentes parties qui le

composaient se détachèrent simplement les unes des autres. Les vis se dévissèrent, les panneaux métalliques se délogèrent, des carreaux de verre se séparèrent du cockpit et des ailes. En l'espace de quelques secondes, l'appareil ressemblait à une boîte de Meccano qu'un bébé géant aurait balancée dans l'air.

Emporté par son élan, feu l'avion survola le *Dragonaute* avant de sombrer vers les nuages. Alors qu'il allait disparaître, j'aperçus un visage furieux au milieu des ruines de l'engin. C'était le pilote, qui se contorsionnait dans son épave. Un instant, nos regards se rencontrèrent (c'était assez surréaliste) et je lus dans ses yeux une haine qui me fit froid dans le dos.

Il n'était pas entièrement humain. Une moitié de sa face était normale, mais l'autre ressemblait à un amalgame de boulons, d'écrous et autres ressorts rappelant les débris d'engin qui zébraient désormais le ciel. L'un de ses yeux était en verre. Un verre noir de chez noir.

La nuit l'engloutit.

Je fus soudain pris de faiblesse. La mère de Bastille s'agenouilla auprès de moi, une main sur la carlingue. Elle me regarda avec attention, mais sa visière m'empêchait de voir son expression.

C'est alors que je remarquai les fêlures qui émaillaient la surface du dragon. Les craquelures dessinaient une spirale dont j'étais le centre, comme si mes pieds avaient frappé le verre avec une force gigantesque. Affolé, je réalisai que ces marques s'étendaient sur tout le corps du vaisseau.

Mon Talent (imprévisible comme toujours) avait encore fait des siennes. Avec une lenteur terrifiante, le *Dragonaute* commença à piquer du nez. Il perdit une nouvelle aile, puis tangua.

J'avais sauvé l'appareil. Mais je l'avais aussi détruit.

Nous plongeâmes dans l'abîme.

Chapitre 5

Bien. Plusieurs options s'offrent à vous si jamais vous vous retrouvez vautrés sur la carlingue d'un dragon de verre qui file en chute libre vers l'océan et une mort certaine. Vous lancer dans un long débat sur la philosophie classique n'en fait pas partie.

Laissez les professionnels (moi, par exemple) s'en charger.

J'aimerais que vous pensiez à un vaisseau. Pas un vaisseau en forme de dragon comme celui qui se désintégrait rapidement sous mes pieds tandis que je tombais vers un trépas inévitable. Soyez attentifs. Clairement, j'ai survécu au crash, puisque ce livre est écrit à la première personne.

J'aimerais que vous pensiez à un vaisseau de base. Un bateau normal, en bois, qui vogue sur l'eau. Un bateau appartenant à un certain Thésée, un roi grec immortalisé par l'écrivain Plutarque.

Plutarque était un historien grec, célèbre pour être né avec trois siècles de retard, pour sa fascination pour les morts et pour ses ouvrages interminables. (Il produisit en son temps plus de cinquante biographies et deux cents traités. L'Honorable Conseil des Auteurs de Fantasy qui Pondent des Bouquins Beaucoup Trop Longs, le HCdAdFqPdBBTL, envisage de le nommer membre honoraire.)

Plutarque a inventé la métaphore du bateau de Thésée. Voyez-vous, à la mort du grand roi, ses sujets voulaient garder un souvenir de lui. Ils décidèrent de préserver son vaisseau, afin que les générations suivantes puissent en profiter.

Le bateau vieillit et ses planches commencèrent à pourrir. Alors, on les remplaça. Plus tard, d'autres éléments souffrirent du passage du temps, et on les remit aussi à neuf.

Et ainsi de suite pendant des années. Vint le jour où rien ne restait plus de l'original. Plutarque posa alors une question sur laquelle une foule de philosophes s'interrogent encore. S'agit-il toujours du bateau de Thésée ? Les gens continuent de l'appeler comme ça. Tout le monde sait que c'est bien lui. Mais il y a un problème. Pas un bout de bois ne provient de l'embarcation sur laquelle le roi légendaire a navigué.

Donc, est-ce le même bateau ?

Je ne crois pas. Celui de Thésée n'est plus. Il est perdu, moi, enterré. Ce qu'il en reste n'est qu'une copie, rien de plus. La nouvelle version ressemble peut-être à l'ancienne, mais il ne faut pas se fier aux apparences.

Bon. Qu'est-ce que ça a à voir avec mon histoire ? Tout. Je suis ce bateau. Pas de panique, je finirai par vous expliquer un jour de quoi il retourne.

Le *Dragonaute* sombra dans les nuages. Les nuées blanches me happèrent dans leur maelström furieux. Et soudain, nous sortîmes à l'air libre et j'aperçus une énorme masse noire sous moi.

L'océan. Je fus de nouveau saisi de ce terrible pressentiment : *Nous allons tous mourir*. Et cette fois, c'était ma faute.

Fichue mortalité.

Le vaisseau tangua et mon estomac se retourna. Les ailes restantes continuaient de battre. Leurs mouvements renvoyaient la lueur des étoiles qui filtraient par les nuages en motifs étranges. Je me retournai pour observer le cockpit où Kaz se concentrait, une main sur le tableau de bord. Le front en sueur, il parvenait tout juste à empêcher l'appareil de partir en piqué.

Il y eut un craquement. Je baissai les yeux. Je me tenais exactement à cheval sur la faille qu'avait produite mon Talent. Oh-oh...

Le verre sous mes pieds céda brusquement. Par chance, à cet instant précis, le *Dragonaute* fit une nouvelle embardée qui me renvoya directement à l'intérieur. Je percutai le sol de la soute et, comme le dragon se contorsionnait encore, j'eus la présence d'esprit de plaquer une botte en Verre Grappin sur le mur le plus proche.

Kaz se débrouillait comme un chef. Les quatre ailes fonctionnaient en surrégime et l'engin avait ralenti sa course descendante. Nous étions passés de la Dégringolade de la Mort à la Spirale Maîtrisée de la Mort.

Je me remis debout et, grâce à mes chaussures silimatiques, je regagnai le cockpit. En chemin, je rangeai soigneusement mes lunettes dans leur étui, remerciant le ciel de ne pas les avoir perdues dans ce chaos.

Bastille était agenouillée aux côtés d'Australie, qui semblait complètement groggy et saignait de la tête. J'appris plus tard qu'elle avait valsé dans le décor quand le *Dragonaute* avait amorcé sa chute.

Je savais exactement ce qu'elle ressentait.

Bastille installa ma cousine dans une espèce de harnais.

— Bon sang de bonsoir ! maugréa mon oncle. Vous les grands ! Quel besoin vous avez de voler aussi haut ?

Je devinai droit devant un bout de terre et je sentis l'espoir renaître. Brusquement, la partie arrière du dragon se détacha, emportant deux ailes avec elle. Nous nous mîmes à tourner sur nous-mêmes à une vitesse hallucinante. Derrière moi, un mur explosa sous la pression.

Australie hurla. Kaz jura. Je me cassai la figure, le dos par terre, les genoux pliés, les chaussures toujours fermement rivées au plancher.

Oh, et Bastille fut aspirée par le trou béant.

Bon. Je me tue à vous répéter que je ne suis pas un héros. Cela dit, il m'arrive parfois d'avoir l'esprit vif. Je vis la Crystalliotte passer devant moi en trombe. Je sus immédiatement que je ne parviendrais pas à l'attraper au vol.

Mais si je ne pouvais pas l'attraper, je pouvais toujours lui mettre mon pied aux fesses.

Je tendis la jambe. Si vous aviez assisté à la scène, vous auriez cru que j'essayais de pousser Bastille par-dessus bord. Ma botte en Verre Grappin entra en contact avec sa veste (qui, vous vous en souvenez, était en tissu de verre).

La Crystalliotte fusa hors du *Dragonaute* et s'arrêta net. Elle pivota, surprise, puis, réagissant du tac au tac, s'agrippa à ma cheville. Ce qui, naturellement, faillit me faire dégringoler avec elle. Heureusement, mon autre croquenot était solidement arrimé à l'intérieur du vaisseau.

J'avais une fille littéralement à mes pieds, mais, croyez-moi, la situation n'avait rien d'agréable. Je hurlai de douleur.

Kaz parvint à virer ce qui restait du dragon vers la plage. Nous nous écrasâmes dans le sable, brisant encore un peu de verre au passage, et bientôt tout ne fut plus qu'une mêlée confuse de corps et de débris.

Je revins à moi quelques minutes plus tard. J'étais allongé dans le cockpit. Le plafond avait disparu. Dans une percée entre les nuages, j'aperçus des étoiles.

— Euh... s'éleva une voix, tout le monde va bien ?

Je me retournai, me débarrassant du même coup de quelques tessons. (Coup de bol, le cockpit était une version silimatique du verre Securit. Les tessons étaient étonnamment émoussés, et je n'avais récolté aucune coupure.)

Australie (c'est elle qui avait parlé) était assise, une main sur son front ensanglanté. Elle regardait autour d'elle d'un air absent. La misérable épave du *Dragonaute* ressemblait à la carcasse d'un animal fabuleux mort depuis longtemps. Les yeux avaient éclaté. Moi, je me trouvais à l'intérieur du crâne. Une aile, plantée dans la grève un peu plus loin, pointait tristement vers le ciel.

À côté de moi, Bastille grogna. Sa veste, émaillée de tout un réseau de craquelures, avait apparemment absorbé une partie du choc de l'atterrissage. Mes pauvres jambes, en revanche, n'avaient bénéficié d'aucun amorti de ce genre et elles me lançaient terriblement après avoir été tiraillées dans tous les sens.

Un peu plus loin, la plage cédait la place à une rangée d'arbres, d'où provenait une sorte de bruissement. Soudain, Kaz émergea d'entre les troncs, sans un bobo en vue.

— Ah ! s'exclama-t-il en s'approchant. Voilà qui était intéressant. Des morts ? Levez la main si vous avez rendu l'âme.

— Et si on est plus mort que vif ? demanda Bastille en s'extirpant de sa veste.

— Dans ce cas, levez un doigt, répliqua mon oncle.

Je ne vous dirai pas lequel elle tendit.

— Une seconde, intervins-je en me redressant tant bien que mal. Tu as été éjecté dans la forêt et tu reviens sans une égratignure ?

— Mais non ! Je n'ai pas été catapulté si loin ! s'esclaffa Kaz. Je me suis perdu plus ou moins au moment du crash et je viens à peine de retrouver le chemin de la plage. Désolé d'avoir loupé l'impact, mais ça n'avait pas l'air si marrant que ça.

Les Talents Smedry. Je secouai la tête. J'inspectai mes poches pour vérifier que mes Verres n'avaient pas souffert. Le rembourrage avait bien fait son boulot. Tous avaient survécu. Mais je réalisai soudain qu'il manquait...

— Bastille, ta mère !

À cet instant, un panneau de verre se mit à bouger, avant d'être bruyamment repoussé dans le sable. Drauline se redressa avec un

faible geignement. Elle n'avait pas lâché son épée de cristal. Son premier geste fut de glisser la lame dans une espèce de fourreau qu'elle portait dans le dos. Puis elle enleva son casque, libérant une cascade de cheveux argentés trempés de sueur. Elle contempla le désastre en silence.

J'étais un peu surpris de la voir en si bonne forme. Bien sûr, j'aurais dû réaliser que son armure était un produit de la technologie silimatique. Dans le genre amortisseur, c'était sûrement encore mieux que la veste de Bastille.

— Où sommes-nous ? interrogea celle-ci.

En T-shirt noir et pantalon militaire, la jeune Crystalliotte se frayait un passage dans le champ de ruines.

C'était une bonne question. La forêt avait un faux air de jungle. Les vagues léchaient doucement la plage étoilée, avalant des bouts de verre au passage avant de les recracher au large.

— En Égypte, je suppose, répondit Australie.

Elle s'était mis un pansement sur le front, mais à part ça, elle semblait aller bien.

— Enfin, on se dirigeait vers Alexandrie, continua-t-elle, et on y était presque quand on s'est écrasés.

— Non, coupa Drauline en approchant. Quand vous avez perdu connaissance, Lord Kazan s'est vu dans l'obligation de prendre les commandes de l'appareil. Ce qui signifie...

— Qu'il faut compter avec mon Talent, conclut mon oncle. En un mot, on est paumés.

— Pas tant que ça, observa Bastille. Ce n'est pas la Cime du Monde là-bas ?

Elle indiqua un point vers l'océan. Une espèce de tour se découpait vaguement au-dessus de la mer. Étant donné la distance, ce truc devait être monumental.

J'appris par la suite que « monumental » était un faible mot. D'après les habitants des Royaumes Libres, la Cime marque exactement le centre du monde. Il s'agit d'une gigantesque aiguille de verre qui s'étend des couches supérieures de l'atmosphère jusqu'au noyau de la planète, qui est, lui aussi, fait de verre (of course).

— Tu as raison, admit Drauline. Dans ce cas, nous sommes sans doute quelque part dans le Désert du Kalmari. Très loin du

Chutland.

— Pas de souci, déclara Kaz.

— Vous pensez pouvoir nous conduire à Nalhalla, monseigneur ?

— Probablement.

— Et la Bibliothèque d’Alexandrie ? demandai-je.

— Vous n’avez pas renoncé ? s’exclama la mère de Bastille.

— Ben non.

— Je ne crois pas que...

— Drauline, interrompis-je, ne m’obligez pas à vous faire sauter à cloche-pied.

Elle se tut.

— Je suis d’accord avec Alcatraz, annonça mon oncle tout en explorant les débris. Si mon père est à Alexandrie, on peut être sûrs qu’il a ou va bientôt avoir des ennuis. Et s’il est dans le pétrin, ça veut dire que je loupe une bonne partie de rigolade. Bien, voyons ce qu’on peut récupérer là-dedans...

Je le regardai fouiller dans les décombres. Drauline se joignit à lui, tandis que Bastille s’approchait de moi.

— Merci, dit-elle. Merci de m’avoir sauvée là-haut...

— Pas de problème. Si tu as besoin d’un autre coup de pied aux fesses, fais-moi signe.

Elle pouffa discrètement.

— Tu es un véritable ami.

Je souris. Nous nous étions plantés en beauté et pourtant, aucun de nous n’était sérieusement blessé. Maintenant que j’y pense, ça vous énerve peut-être. Ç’aurait été une meilleure histoire si quelqu’un était mort dans le crash. Un bon petit décès, tôt dans le récit, renforce la tension : les lecteurs savent désormais que ce bouquin, c’est du sérieux.

Toutefois, permettez-moi de vous rappeler que ceci n’est pas une fiction, mais la chronique de faits réels. Je n’y peux rien si mes amis, ces vilains égoïstes, préférèrent survivre à la catastrophe plutôt que de casser leur pipe afin de rendre la lecture de ces Mémoires plus palpitante.

Je leur en ai longuement parlé. Ne vous inquiétez pas, Bastille meurt avant la fin de ce tome.

Oh, pardon, vous ne vouliez pas le savoir ? Désolé. Vous n'aurez qu'à oublier ce que je viens d'écrire. Il existe plusieurs méthodes pour y parvenir. Il paraît que vous fracasser le crâne avec un objet contondant est très efficace. Essayez avec un roman de Fantasy de Brandon Sanderson. Ce sont de vrais pavés et c'est bien leur seule utilité.

Bastille (ignorant totalement qu'elle était condamnée) s'approcha de la tête du dragon, à moitié ensevelie dans le sable. Les yeux percés de la magnifique créature fixaient la jungle, sa gueule béait légèrement et ses dents étaient toutes fendues.

— Triste fin, commenta-t-elle. Quel gâchis, tout ce verre supérieur.

— Est-ce qu'on peut... le réparer ?

Elle haussa les épaules.

— Le moteur silimatique est fichu et sans lui, le reste du verre n'a aucun pouvoir. Je suppose qu'avec un moteur intact, le *Dragonaute* pourrait fonctionner de nouveau. Mais vu comme il est craquelé, autant le fondre et recommencer à zéro.

Australie et Drauline nous rejoignirent. Elles portaient chacune un sac rempli de nourriture et de matériel divers. Kaz poussa un hurlement de joie et dénicha un petit chapeau melon qu'il s'empressa de mettre sur sa tête. Il enfila également un veston, qu'il recouvrit d'un blouson taillé, comme son pantalon, dans un matériau épais et solide. Au final, on aurait dit un croisement entre Indiana Jones et Hercule Poirot. Curieux.

— Prêts ? s'enquit-il.

— Presque, répondis-je en enlevant mes godillots en Verre Grappin. Il y a moyen de les éteindre ?

J'examinai les semelles. Elles étaient pleines de tessons et, c'était à prévoir, de sable.

— Pour la plupart des gens c'est impossible, m'informa la mère de Bastille en s'asseyant sur un bout d'épave pour se déchausser à son tour.

Elle sortit de sa besace des pièces de verre qui avaient exactement la forme de ses bottes et les posa sur ses semelles.

— On place des plaques comme celle-ci sur le Verre Grappin, et c'est tout, poursuivit-elle. Ainsi, les bottes adhèrent à ces semelles et à rien d'autre. Néanmoins, vous êtes un Oculateur.

— Quel rapport ?

— Les Oculateurs ne sont pas comme tout le monde, intervint Australie.

Je remarquai alors que son pansement était rose bonbon. Où avait-elle pêché un truc pareil ?

— En effet, monseigneur, reprit Drauline. Vous pouvez utiliser des Verres, mais vous avez également quelque pouvoir sur le verre silimatique, ce que nous nommons « technologie ».

— Comme le moteur du *Dragonaute*, par exemple ?

Le chevalier acquiesça.

— Essayez de désactiver vos bottes.

— Comment ?

— De la même façon que vous désactivez vos lunettes oculatoires.

Je m'exécutai. À mon grand étonnement, sable et tessons tombèrent des énormes godasses désormais inertes.

— Ces chaussures ont reçu une charge silimatique, ajouta ma cousine. Un peu comme vos piles chutlandaises. Elles finiront par s'épuiser. D'ici là, un Oculateur peut les mettre en marche et les éteindre.

— L'un des grands mystères de notre époque, conclut Drauline, chaussures de nouveau aux pieds.

À l'entendre, on comprenait qu'elle se fichait pas mal de savoir comment fonctionnait la « technologie », du moment que ça marchait.

Moi, la question m'intéressait. On m'avait expliqué plusieurs fois la différence entre magie et technique et ça ne me semblait pas sorcier. La première regroupait un ensemble d'objets et de phénomènes sur lesquels seul un petit nombre de personnes avait de l'influence. La seconde, la silimatique, était universelle. Australie avait piloté le dragon ; mais Kaz aussi en avait été capable ; il s'agissait donc de technologie.

Et voilà que maintenant on sous-entendait qu'il y avait un lien entre la silimatique et les dons oculatoires. Quoi qu'il en soit, cette conversation me rappela autre chose. J'ignorais si nous étions loin d'Alexandrie ou pas, mais le moment me semblait bien choisi pour tenter de contacter mon grand-père.

J'enfilai mes Verres Messagers et me concentrai. Rien. Je les

gardai malgré tout sur le nez, au cas où, puis fourrai mes croquenots dans un sac que je hissai sur mon dos. Bastille s'approcha et saisit le sac. Je fronçai les sourcils.

— Désolée, murmura-t-elle. Ordres de ma mère.

— Vous n'avez pas à porter quoi que ce soit, Lord Smedry, renchérit Drauline. L'écuyer va s'en charger.

— Je peux m'occuper de mes affaires, quand même ! m'offusquai-je.

— Ah oui ? Et si l'on nous attaque, ne devriez-vous pas avoir les mains libres ? Si vous vous encombrez d'un paquet, serez-vous assez agile, serez-vous prêt à vous servir de vos Verres ?

Le chevalier se détourna.

— L'écuyer Bastille est tout à fait qualifiée pour transporter le matériel, ajouta-t-elle par-dessus son épaule. Laissez-la accomplir cette simple tâche. Elle se sentira utile.

Bastille rougit. J'allais protester, mais la jeune Crystalliotte me jeta un regard qui m'en dissuada.

Génial.

Nous nous tournâmes vers Kaz. Nous étions parés.

— Alors en avant ! s'écria le petit homme en s'élançant vers la forêt.

Chapitre 6

Les adultes ne sont pas des imbéciles.

Souvent, dans les livres tels que celui-ci, on a l'impression contraire. Dans ces histoires, les adultes a) se font capturer, b) disparaissent justement quand il y a du grabuge ou c) refusent d'aider le héros.

(Je ne sais pas ce que les écrivains ont contre les adultes, mais ils ont l'air de les détester presque autant que les mères et les chiens. Pourquoi, si ce n'était pas le cas, les dépeindre comme des idiots finis ? « Regardez, le Grand Maître du Mal attaque le château ! Au fait, c'est l'heure de ma pause. Bon, eh bien, les enfants, amusez-vous bien et n'oubliez pas de sauver le monde tout seuls, hein ! »)

Dans la vraie vie, les adultes sont impliqués dans tout, qu'on le veuille ou non. Ils ne se carapotent pas quand le Grand Maître du Mal déboule. Ils essayent peut-être de le traîner en justice, mais ce n'est pas la même chose. Voici une nouvelle preuve que la plupart des bouquins relèvent de la Fantasy, tandis que celui que vous tenez entre vos mains ne s'occupe que de la vérité. Et ça, ça n'a pas de prix.

En effet, je vais vous démontrer dans ces pages que les adultes ne sont pas abrutis.

En revanche, ils sont poilus.

Les adultes sont comme des enfants velus qui aiment faire leurs commandants. Et quoi que d'autres ouvrages prétendent, ils s'avèrent parfois utiles. Par exemple, ils peuvent attraper des objets sur les étagères du haut. (Cela dit, selon Kaz, ces étagères ne devraient pas exister. Raison numéro 63.) (Je vous expliquerai ça plus tard.)

Il m'arrive souvent de regretter que les deux groupes (enfants et adultes) ne s'entendent pas mieux. Il faudrait une sorte de pacte. Le problème, le plus gros problème, c'est que les adultes ont une stratégie de recrutement affreusement efficace.

Si vous leur en laissez le temps, tous les gosses viendront grossir leurs rangs.

Nous pénétrâmes dans la jungle.

— Surtout n'oubliez pas, avertit mon oncle. Il est vital de ne pas se perdre de vue les uns les autres. Autrement, impossible de savoir où on aura largué quelqu'un si l'un de nous vient à être séparé de l'équipe.

Sur quoi, il sortit une machette de son sac et se mit à se tailler un chemin dans les broussailles. Je me retournai brièvement vers la plage pour adresser un adieu silencieux au dragon translucide que la marée engloutissait peu à peu. Une aile pointait toujours vers le ciel, comme en signe de défi.

— Je n'avais jamais rien vu de si majestueux, murmurai-je. Repose en paix.

D'accord, c'était un rien mélo, mais il méritait bien ça. Ensuite, je me dépêchai de rattraper notre petite troupe, qui avançait en file indienne, Drauline fermant la marche.

La forêt était dense et la canopée, loin là-haut, maintenait une obscurité quasi absolue. La mère de Bastille extirpa une lanterne antédiluvienne de sa besace. Elle la tapota une fois du bout du doigt et elle s'alluma instantanément, sans allumette. Même avec cette loupote, traverser la jungle épaisse au milieu de la nuit avait de quoi ficher la frousse.

J'avais besoin de me calmer les nerfs. J'accélérai pour rejoindre Bastille. Elle n'avait pas envie de parler. Je continuai à remonter le cortège jusqu'à ce que je me retrouve derrière Kaz. Je me disais qu'on était mal partis tous les deux et j'espérais pouvoir raccommoder ça.

Ceux d'entre vous qui se souviennent des événements relatés dans le tome 1 réaliseront à quel point j'avais changé. Tout au long de mon existence, mes familles d'accueil m'avaient abandonné, les unes après les autres. En même temps, c'était dur de leur en vouloir, vu que j'avais passé mon enfance à leur casser la baraque (assez littéralement). J'avais causé tellement de dégâts qu'en comparaison, le proverbial éléphant dans le non moins proverbial magasin de porcelaine était un enfant de chœur. (Perso, je me demande comment ledit éléphant passerait la porte de la boutique, mais bon.)

Bref. J'avais pris l'habitude de repousser les gens dès la première rencontre : de les abandonner avant qu'ils ne m'abandonnent. Admettre tout ça n'avait pas été évident, mais je commençais déjà à changer.

Kaz était mon oncle. Le frère de mon père. Pour un type qui avait cru depuis la naissance qu'il était orphelin et sans famille, l'opinion de Kaz comptait beaucoup. Il était hors de question qu'il me prenne pour un imbécile. Je voulais désespérément lui montrer de quoi j'étais capable.

Il me jeta un regard sans cesser de tailler dans la végétation. (Il avait tendance à débroussailler juste assez haut pour son mètre vingt, laissant un tas de branches fouetter le visage du reste du groupe.)

— Quoi ? demanda-t-il.

— J'aimerais m'excuser, répondis-je. Pour cette histoire de nain.

Il haussa les épaules.

— C'est juste que... repris-je. Ben, je pensais qu'avec toute leur magie et compagnie, les Royaumes Libres auraient éradiqué le nanisme.

— Ils n'ont pas éradiqué la stupidité non plus, rétorqua-t-il. Je crois qu'on ne peut rien pour toi.

Je rougis.

— Je... je...

Mon oncle ricana, décapitant dans le même temps quelques plantes.

— Écoute, ce n'est pas grave. J'ai l'habitude. Je voudrais juste que tu comprennes que je n'ai pas *besoin* qu'on me guérisse.

— Mais... commençai-je.

Dur dur de s'exprimer sans offenser.

— Être petit comme toi, ce n'est pas une maladie génétique ?

— Oui, c'est génétique. Mais suis-je malade simplement parce que je suis différent ? Après tout, tu es un Oculateur ; ça aussi c'est génétique. Tu as envie d'être « guéri », toi ?

— C'est pas pareil, contrai-je.

— Ah bon ?

Je réfléchis.

— J'en sais rien, admis-je enfin. Mais... tu n'en as pas marre d'être petit ?

— Tu n'en as pas marre d'être grand ?

— Je...

Je n'avais rien à répondre à ça. En plus, je n'étais pas si grand que ça, un mètre cinquante maxi. N'empêche, je le dépassais d'une bonne tête.

— Personnellement, continua mon oncle, je trouve que vous autres les grands ne savez pas ce que vous manquez. Franchement, le monde irait bien mieux si vous perdiez quelques dizaines de centimètres.

J'arquai un sourcil.

— Tu n'as pas l'air convaincu, remarqua Kaz en souriant. Attends que je te parle de la Liste.

— La Liste ?

Derrière moi, Australie poussa un soupir.

— Ne l'encourage pas, Alcatraz.

— *Chchch* ! gronda mon oncle en toisant ma cousine.

Celle-ci laissa échapper un faible « *iiip* ».

— La Liste, poursuivit Kaz, compulsée depuis des années par des méthodes scientifiques, est un ensemble de faits prouvant que les petites personnes s'en tirent mieux que les grandes.

Il me regarda.

— Tu me suis ?

— Pas trop.

— Lenteur de la réflexion, déclara-t-il. Un trouble courant chez les grands. Raison numéro 47 : la tête des grands culmine dans une atmosphère raréfiée par rapport à celle des petits, par conséquent, les grands disposent de moins d'oxygène et leur cerveau fonctionne moins bien.

Sur ces mots, il donna un dernier coup de hachette et déboucha dans une clairière. Je me retournai vers Australie.

— On ne sait pas s'il est vraiment sérieux, chuchota-t-elle. En tout cas, il a vraiment inventé sa Liste.

Bastille me gratifia d'une œillade incendiaire pour m'être arrêté si longtemps. Je me précipitai à la suite de Kaz. À ma grande stupeur, la jungle ne continuait pas au-delà de la clairière. À sa place se dressait...

— Paris ? C'est la tour Eiffel, là-bas !

— Ah, c'est donc ça ? dit mon oncle en notant quelque chose sur un carnet. Parfait ! Nous avons réintégré le Chutland. Nous ne sommes pas aussi perdus que je le craignais.

— Oui, mais... Nous ne sommes plus sur le même continent ! Quand avons-nous traversé l'océan ?

— On est paumés, gamin, rétorqua Kaz, comme si ça expliquait tout. T'inquiète pas, je vais nous conduire à bon port. Les petites personnes connaissent toujours le chemin. Raison numéro 28 : les petits sont de plus fins limiers parce qu'ils ont le nez plus près du sol.

J'hallucinai. Ça ne pouvait être que ça.

— Il n'y a pas de jungle près de Paris, argumentai-je.

— Il se perd comme tu n'imagines pas, intervint Bastille.

— Je crois que c'est le Talent le plus bizarre que j'aie jamais vu, conclus-je. Et ce n'est pas rien de le dire.

La Crystalliotte haussa les épaules.

— Le tien n'a pas cassé un poulet, une fois ? demanda-t-elle.

— Certes.

Kaz nous guida de nouveau vers les arbres, nous frayant un demi-chemin.

— Ton don peut t'emmener n'importe où ? interrogeai-je.

— Pourquoi j'étais à bord du *Dragonaute* à ton avis ? En cas de pépin, je devais vous faire sortir du Chutland, toi et ton grand-père.

— Tu aurais pu venir nous chercher tout seul, remarquai-je. Pas besoin d'envoyer le dragon.

Il pouffa.

— Je ne trouve que si je sais ce que je cherche, Al. Il me faut une destination. Australie était là parce qu'il fallait quelqu'un capable d'utiliser les Verres Messagers pour qu'on puisse te contacter. On s'était dit aussi qu'avoir un Chevalier de Crystallia pour assurer notre protection n'était pas une mauvaise idée. Et puis, mon Talent est parfois... imprévisible.

— Ils le sont tous, non ? glissai-je.

Mon oncle gloussa.

— Ce n'est pas faux. Je te souhaite de ne jamais croiser ta cousine au saut du lit... Bref, plutôt que de risquer les aléas de mon Talent

(je me suis déjà perdu pendant des semaines !), on a décidé de prendre le *Dragonaute*.

— Une seconde, interrompis-je. Si ça se trouve, on va marcher comme ça pendant des semaines ?

— Possible, convint mon oncle.

Il écarta des branchages et passa la tête par l'ouverture. Je l'imitai. Un désert s'étendait devant nous. Kaz se frotta le menton, pensif.

— Noix de pécan ! jura-t-il. On dévie.

Il lâcha les frondaisons et nous repartîmes.

Des semaines. Mon grand-père était peut-être en danger. Correction : connaissant Papi Smedry, il était sans aucun doute en danger. Et je ne pouvais pas l'aider parce que j'étais coincé dans cette fichue forêt, que je passais dans ces fichues clairières, par où j'apercevais...

— Le stade des Dodgers ? m'exclamai-je. Pour le coup, je suis *sûr* qu'il n'y a pas de jungle à Los Angeles !

— On doit être après le poulailler, maugréa Kaz en changeant encore de cap.

Il faisait plus clair ; l'aube ne tarderait pas. Comme nous repartions, Drauline vint se poster à côté de moi.

— Lord Smedry, commença-t-elle. Puis-je vous entretenir un moment ?

J'acquiesçai lentement. Cette histoire de « lord », je ne m'y habituais pas. Qu'est-ce qu'ils voulaient de moi à la fin ? Que je boive du thé en levant le petit doigt et que je décapite les gens ? (En tout cas, j'espérais de tout mon cœur ne pas avoir à faire les deux en même temps.)

Ça voulait dire quoi être « lord » ? Je suppose qu'aucun de mes lecteurs n'a eu cet honneur. À moins que vous n'apparteniez à la famille royale britannique, ce dont je doute. (Mais bon, des fois que, laissez-moi vous dire « Salut vot' majesté ! Bienvenue dans mon bouquin débile ! Vous n'auriez pas un petit lingot pour me dépanner ? »)

Je soupçonnais que les attentes des citoyens des Royaumes Libres étaient déraisonnables. Je n'étais pas le genre de type qui n'a pas confiance en lui, mais je n'avais presque jamais eu l'occasion d'être en position de chef. Plus on me considérait comme tel, plus je me

rongeais les sangs. Et si j'échouais dans mes missions ?

— Monseigneur, reprit Drauline. Je vous présente mes plates excuses. Je n'aurais pas dû vous parler ainsi pendant que nous combattions sur le toit du *Dragonaute*.

— Pas de problème, la rassurai-je. Nous étions dans une situation délicate.

— Non, mon comportement était impardonnable.

— Sérieux, insistai-je. N'importe qui se serait énervé...

— Monseigneur, coupa-t-elle d'un ton sévère. Un Chevalier de Crystallia n'est pas « n'importe qui ». On attend mieux de nous. Pas seulement dans nos actes, mais dans notre conduite également. Nous respectons et servons tout un chacun, pas uniquement les gens de votre condition. Nous devons toujours nous efforcer de donner le meilleur de nous-mêmes. Il en va de la réputation de notre ordre.

Bastille marchait juste derrière nous. J'avais l'étrange impression que ce prêche s'adressait plus à elle qu'à moi. Je trouvais la ruse déloyale.

— Je vous en prie, reprit Drauline. Je n'aurai l'esprit tranquille que quand vous m'aurez châtiée.

— Euh... d'accord.

(Comment gronder un Chevalier de Crystallia qui a au moins vingt ans de plus que vous ? « Vilain chevalier » ? « Tu es privé de tournoi » ?)

— Considérez-vous comme punie, esquivai-je.

— Merci.

— Aha ! s'écria Kaz.

La troupe stoppa. Le soleil commençait à percer la canopée. Devant, mon oncle examinait une énième trouée. Il se retourna le temps de nous décocher un sourire, puis, d'un vif coup de machette, dégagea les buissons.

— Je savais que j'y arriverais ! déclara-t-il, le bras tendu vers notre destination.

Pour la première fois de ma vie, je posai les yeux sur la Grande Bibliothèque d'Alexandrie, un lieu tellement empreint de tradition et de mythologie qu'on en parlait même dans les écoles chutlandaises. L'un des endroits les plus dangereux de la planète.

C'était une hutte en bois.

Chapitre 7

Je suis un poisson.

Non, sérieux, je suis un poisson. J'ai des écailles, des nageoires, une queue. Je nage de-ci, de-là. Je fais des trucs de poisson. Ceci n'est ni une métaphore ni une blague. Il s'agit d'un fait pur et dur. Je suis un poisson.

J'y reviendrai plus tard.

— Tout ça pour ça ?! m'étranglai-je à la vue de la cabane.

Elle trônait au milieu d'une plaine sableuse parsemée de broussailles. Le toit semblait au bord de l'effondrement.

Je me tournai vers Bastille, qui se contenta de hausser les épaules.

— C'est la première fois que je viens, avoua-t-elle.

— Pas moi, intervint sa mère. Oui, ceci est bien la Bibliothèque d'Alexandrie.

En deux foulées, elle avait quitté la jungle. Je la suivis, imité par Bastille et Australie. Je jetai un ultime coup d'œil du côté de la forêt.

Celle-ci, évidemment, s'était volatilisée. Je m'arrêtai, une question sur le bout de la langue... puis me ravisai. Il s'était passé tellement de trucs bizarres ces derniers mois que la disparition d'une jungle n'avait rien de très déroutant, par comparaison.

Je trottais vers Kaz.

— Tu es certain que c'est ici ? demandai-je. Je m'attendais à quelque chose d'un peu moins... cabane, quoi.

— Tu aurais préféré une yourte ? répliqua-t-il en s'approchant de la porte.

Il passa la tête à l'intérieur. Je l'imitai.

J'aperçus le début d'un vaste escalier qui s'enfonçait dans les profondeurs de la terre. Ce trou noir dans le plancher ne me semblait pas naturel. On aurait dit que l'architecte avait découpé un

morceau de sol et arraché le tissu du vivant avec.

— La Bibliothèque est en sous-sol ? m'étonnai-je.

— Bien sûr. Tu croyais quoi ? Nous sommes au Chutland. La Bibliothèque d'Alexandrie doit faire profil bas.

Drauline nous rejoignit. Elle intima à sa fille l'ordre de reconnaître le périmètre et s'éloigna à son tour, tous sens en alerte à l'affût du danger.

— Les Conservateurs d'Alexandrie n'ont rien à voir avec les Bibliothécaires que tu as rencontrés jusqu'ici, Al, reprit mon oncle.

— Comment ça ?

— Eh bien, d'abord, ce sont des spectres, annonça-t-il. Mais c'est mal de juger les gens sur leur race.

J'arquai un sourcil.

— Je disais juste ça comme ça... Bref, les Conservateurs appartiennent à un ordre plus ancien que les Bibliothécaires de Biblioden. En fait, ils sont plus vieux que la plupart des choses qu'on trouve sur cette planète. La Bibliothèque d'Alexandrie date du temps de la Grèce antique. Comme son nom l'indique, la ville a été fondée par Alexandre le Grand.

— Une seconde, interrompis-je. Il a vraiment existé ?

— Ben oui, confirma ma cousine qui venait de nous rejoindre. Quelle question !

— Je ne sais pas, maugréai-je. Je croyais que tout ce qu'on nous apprenait à l'école n'était que des mensonges imaginés par les Bibliothécaires.

— Pas tout, corrigea Kaz. Leur enseignement ne commence à dévier de la réalité qu'à partir de 1500, grosso modo. L'époque de Biblioden.

Il marqua une pause et se gratta le visage.

— Mais j'imagine qu'ils mentent aussi à propos de cet endroit, reprit-il. Ils vous racontent qu'il a été détruit, non ?

— Par les Romains, acquiesçai-je.

— Affabulations, trancha mon oncle. L'emplacement originel était devenu trop petit, alors les Conservateurs ont déménagé ici. Je suppose qu'ils cherchaient un site où ils pourraient creuser autant qu'ils le voulaient. Ça n'est pas facile de trouver assez d'espace en ville pour entreposer chaque livre écrit.

— Chaque livre ?

— Bien entendu, c'est le but. Ils possèdent tout le savoir jamais couché sur du papier.

Enfin, je commençais à y voir clair.

— Voilà pourquoi mon père est venu ici ! m'exclamai-je. Et pourquoi Papi Smedry l'y a suivi ! Vous ne comprenez pas ? Mon père est désormais capable de déchiffrer les textes rédigés en Langue Oubliée grâce aux Verres Traducteurs qu'il a obtenus en fondant les Sables de Rashid.

— Et alors ?

— Et alors, il est venu ici, déclarai-je en indiquant les escaliers qui descendaient dans les ténèbres. Il est venu en quête de savoir. De livres en Langue Oubliée. Pour les étudier et découvrir ce que leurs auteurs, les Incarnas, savaient.

Australie et Kaz échangèrent un regard.

— Ce n'est pas très probable, Alcatraz, dit enfin ma cousine.

— Pourquoi ?

— Les Conservateurs accumulent les connaissances, expliqua mon oncle. Mais ils ne sont pas très prêteurs. Ils te laissent lire leurs bouquins, mais ils en réclament un prix terrible...

Un frisson me parcourut.

— Lequel ?

— Ton âme, répondit Australie. Tu as le droit de lire un livre, mais ensuite tu dois devenir Conservateur et servir la Bibliothèque pour l'éternité.

Super, songeai-je.

Mon oncle avait l'air troublé.

— Quoi ?

— Je connais bien ton père, Al. On a grandi ensemble. Nous sommes frères.

— Et ?

— C'est un Smedry pur jus. Comme ton grand-père. Dans la famille, on réfléchit rarement aux conséquences de ses actes. Des actes du genre se jeter dans la gueule du loup, infiltrer des biblis ou...

— Ou emprunter un bouquin en échange de votre âme ?

Kaz baissa les yeux.

— Je ne crois pas qu'il serait assez fou pour... Oui, il obtiendrait l'information qu'il cherche, mais il ne pourrait jamais l'utiliser ni la partager. Non, même Attica n'a pas une telle soif de connaissance.

Ce commentaire appelait une question. *Si ce n'était pas pour un livre, qu'est-ce qu'il fabriquait ici ?*

Bastille et sa mère revinrent sur ces entrefaites. Un instant. Vous avez sans doute remarqué un détail important. Entrez « Drauline » dans votre moteur de recherche préféré. Vous ne glanerez pas des masses de résultats et le peu que vous trouverez n'aura aucun rapport avec des prisons ; ce seront sûrement des fautes de frappe. (Cela dit, les deux sont liés : ce sont deux fléaux avec lesquels on m'associe beaucoup trop souvent.) Pour faire court, il n'y a pas de bague du nom de Drauline, alors que la Bastille a bel et bien existé.

(Vous noterez le subtil effet d'annonce. Et arrêtez de vous plaindre que je ne vous donne jamais d'indices.)

— RAS, annonça Drauline. Pas de gardes.

— Il n'y en a jamais, dit Kaz. C'est au moins ma sixième visite (enfin, je me perds régulièrement dans le coin). Je ne suis jamais entré, mais je sais que les Conservateurs ne font pas surveiller la zone. Pas la peine... si un petit malin tente de voler un bouquin, il perd son âme illico, même s'il n'est pas au courant de la règle.

Je tressaillis.

— Établissons un campement, suggéra le chevalier en observant le soleil qui se levait gentiment. Aucun de nous n'a vraiment dormi la nuit dernière et mieux vaut ne pas pénétrer dans la Bibliothèque avant d'être au meilleur de notre forme.

— Bonne idée, admit mon oncle en bâillant. Et puis, on ne sait pas encore si on a besoin d'entrer là-dedans. Al, tu prétends que mon père est passé par ici. Il est descendu ?

— Je n'en suis pas sûr, avouai-je.

— Réessaye les Verres Messagers, proposa Australie avec un hochement de tête.

(Ce geste d'encouragement semblait être un de ses tics favoris.)

Je n'avais pas enlevé mes lunettes. Une nouvelle fois, je tentai de contacter mon grand-père. Je n'obtins qu'un bourdonnement sourd ; l'image était totalement floue. Je communiquai mes résultats à mes compagnons.

— À votre avis, demandai-je, ça signifie quoi ?

Australie haussa les épaules. Pour un Oculateur, elle n'y connaissait pas grand-chose. En même temps, moi aussi j'étais un Oculateur et j'en savais encore moins qu'elle...

— Ne me regarde pas comme ça, prévint mon oncle. Je ne fais pas partie des heureux élus, et c'est une chance.

Je me tournai vers Bastille.

— Inutile de l'interroger, intervint Drauline. Bastille est un Écuyer de Crystallia, pas un Oculateur.

Bastille et moi échangeâmes une œillade.

— Je lui ordonne de parler, proclamai-je.

— Ça veut dire qu'il y a des parasites, expliqua-t-elle. Les Verres Messagers sont assez capricieux et certains types de verre peuvent les bloquer. Je parierais que la Bibliothèque est équipée de ce genre de verre, pour éviter que quelqu'un ne se mette à transmettre le contenu d'un livre par Verres Messagers à un complice posté à l'extérieur. Avant que les Conservateurs ne s'emparent de son âme, évidemment.

— Merci Bastille. Tu sais, ça t'arrive d'être utile finalement.

Elle sourit, avant de capter le regard désapprobateur de sa mère. Elle se raidit immédiatement.

— Bon, alors ce campement ? interrogea Kaz.

Je réalisai soudain que tout le monde attendait ma décision.

— Hein ? Euh... oui, allons-y.

Drauline hocha la tête. Elle s'approcha d'un buisson, une espèce de fougère, et se mit à en couper de pleines brassées qu'elle assembla ensuite en une sorte de toiture. La température commençait à monter. Je suppose que ça n'avait rien de surprenant : nous étions quand même en Égypte.

J'allai aider Australie à sortir les vivres emballés dans nos sacs à dos. Mon estomac hurlait famine. Je n'avais rien avalé depuis mes chips moisies à l'aéroport.

— Alors comme ça, lâchai-je, tu es un Oculateur ?

Elle rougit.

— Je ne suis pas très douée. Je me plante toujours avec les Verres...

— Pareil, gloussai-je.

Elle n'en apparut que plus gênée.

— Quoi ?

Elle sourit de son air guilleret.

— Rien. Enfin... C'est juste que... tu es un Oculateur né, Alcatraz. J'ai déjà essayé d'utiliser les Verres Messagers. Des douzaines de fois. Et tu as vu le piètre résultat de tout ce travail quand j'ai voulu te contacter hier.

— Tu t'en es bien tirée, contrai-je. Tu m'as sauvé la vie.

— Moui... admit-elle, les yeux baissés.

— Tu n'as pas de Verres d'Oculateur ? m'enquis-je.

Je venais à peine de remarquer qu'elle ne portait pas de lunettes. Moi, j'avais rangé mes Verres Messagers et enfilé mes Verres d'Oculateur.

Australie vira au pivoine. Elle fouilla dans ses poches, puis en extirpa une paire à la monture bien plus stylée que la mienne.

— J'ai... j'ai l'air moche avec, dit-elle en la chaussant.

— Ils sont mortels ! m'écriai-je. Écoute, Papi Smedry m'a prévenu que je ne m'habituerai jamais à mes Verres si je ne les portais pas souvent. Tu as peut-être besoin de davantage d'entraînement.

— Ça fait dix ans que je m'entraîne.

— Et pendant ces dix ans, combien de temps as-tu passé avec tes lunettes sur le nez ?

Elle réfléchit.

— Pas beaucoup, avoua-t-elle. Mais bon, puisque tu es là, le problème est résolu !

Elle sourit de nouveau. N'empêche, je voyais bien qu'elle cachait quelque chose sous ses apparences enjouées.

— Pas sûr, rétorquai-je. Moi, je suis ravi qu'il y ait un deuxième Oculateur dans l'équipe. Surtout si on doit descendre dans cette bibli...

— Pourquoi ? demanda-t-elle. Tu es bien plus fort que moi avec les Verres.

— Et si on est séparés ? Tu serais la seule à pouvoir me retrouver avec les Verres Messagers. Deux Oculateurs valent mieux qu'un, crois-en mon expérience.

— Sauf que... les Verres Messagers ne vont pas fonctionner en bas, raisonna-t-elle. C'est ce qu'on vient de découvrir.

Elle suit, elle, au moins, songeai-je avec embarras. Puis j'eus une autre idée. Je sortis de ma veste une paire de lunettes jaunes.

— Tiens, essaye.

Ma cousine hésita, avant de s'exécuter finalement. Elle cligna des yeux.

— Hé ! Je vois des traces de pas !

— Ce sont des Verres Traqueurs, expliquai-je. Papi Smedry me les a prêtés. Avec ça, si tu te perds, tu peux revenir sur tes pas jusqu'à l'entrée, ou tu peux me rejoindre en suivant mes empreintes.

Australie sourit béatement.

— Je n'en avais jamais porté avant ! C'est si facile d'utilisation, c'est incroyable !

Je me gardai de préciser que ces Verres étaient, d'après mon grand-père, parmi les moins compliqués.

— Génial, la félicitai-je. Peut-être que tu n'avais jamais essayé un type de Verres qui te convenait... Maintenant que tu en as qui te vont, autant t'en servir. Je te les laisse pour le moment.

— Merci !

Elle me serra dans ses bras sans prévenir, se leva d'un bond et gambada jusqu'aux autres sacs. Je la suivis des yeux, un sourire aux lèvres.

— Tu assures, Smedry.

Je me retournai. Bastille se tenait non loin derrière moi. Elle avait coupé plusieurs longues branches et les traînait vers sa mère.

— Comment ?

— Tu assures, répéta-t-elle. Avec les gens.

Je haussai les épaules.

— C'est rien.

— Non, insista la Crystalliotte. Tu l'as aidée à se sentir mieux. Elle avait quelque chose sur le cœur depuis ton arrivée, mais maintenant elle a l'air d'avoir retrouvé sa bonne humeur. Tu as comme qui dirait un don, Smedry ; tu es fait pour être chef.

C'était parfaitement logique, quand on y pense. J'avais passé toute mon enfance à examiner comment me débarrasser de mon

prochain. J'avais acquis une technique et une précision remarquables ; je savais exactement quel levier actionner, quel objet casser, pour qu'on me déteste. Et voilà que j'utilisais ces connaissances dans le but opposé : remonter le moral de mes congénères.

J'aurais dû me rendre compte du pétrin dans lequel j'étais en train de me fourrer. Il n'y a rien de pire que des gens qui comptent sur vous. Parce que plus leurs espoirs sont grands, plus ils seront déçus le jour où vous ne serez pas à la hauteur. Suivez mon conseil. Si on vous propose d'être le chef, refusez. Être chef, c'est comme tomber d'une falaise. C'est marrant au début.

Et après, ça l'est moins. Beaucoup moins.

Bastille hala les branches jusqu'à Drauline qui avait entrepris de construire un apprentis. Puis elle revint s'asseoir à côté de moi et s'empara d'une de nos gourdes. Elle but comme un trou et pourtant le niveau d'eau n'avait pas l'air de baisser.

Cool, constatai-je.

— J'aimerais te poser une question, Bastille.

— Quoi ? fit-elle en s'essuyant le front.

— L'avion de chasse hier soir... Il nous a attaqués au Verre Boutefroid. Je croyais que seuls les Oculateurs pouvaient activer ce genre de choses.

Elle haussa les épaules.

— Bastille, insistai-je.

— Tu as entendu ma mère, murmura-t-elle. Je ne suis pas censée discuter de ça.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis pas un Oculateur.

— Et moi je ne suis pas un pigeon, remarquai-je. Mais je peux parler de plumes si ça m'amuse.

Elle me truida du regard.

— Ta métaphore est minable, Smedry.

— Les métaphores minables sont ma spécialité.

Les plumes. Beaucoup moins confortables que les écailles. Heureusement que je suis un poisson et pas un oiseau. (Vous n'aviez pas oublié, hein ?)

— Écoute, repris-je. Tu sais peut-être quelque chose d'important. Je... je crois que le truc qui pilotait le jet est toujours vivant.

— Il est tombé du ciel !

— Nous aussi.

— Mais lui n'avait pas de dragon pour planer gentiment jusqu'à terre.

— Exact. Ce qu'il avait, par contre, c'est un visage à moitié composé de vis et de ressorts.

Bastille se figea, la gourde à la main.

— Ha ! triomphai-je. Tu sais quelque chose !

— Face de métal, dit-elle. Un masque ?

Je secouai la tête.

— Non, il était fait comme ça, assurai-je. Je l'ai vu à l'aéroport, sur la piste de décollage. Quand j'ai essayé de m'enfuir, j'ai senti... qu'on me tirait en arrière. J'avais du mal à bouger.

— Des Verres Boutevide... murmura-t-elle d'un air songeur. Le contraire de tes Verres Boutevent.

Je tapotai le pan de mon blouson contenant mes lunettes. Je les avais presque oubliées, celles-là. Maintenant que mon dernier Verre Boutefeu était en miettes, c'était ma seule paire vraiment offensive. Autrement, il me restait mes Verres d'Oculateur, mes Messagers et, bien sûr, mes Verres Traducteurs.

— Résumons-nous, proposai-je. Qu'est-ce qui a une caboche métallique, sait manœuvrer un avion de chasse et peut manier des Verres oculatoires ? On dirait une devinette.

— Une devinette facile, répondit Bastille tout bas. Alcatraz, surtout ne va pas dire à ma mère que tu tiens ça de moi, mais je crois qu'on a de sérieux ennuis.

— Quoi de neuf ?

— Là, c'est pire. Tu te souviens de l'Oculateur qu'on a combattu dans la Bibliothèque ?

— Blackburn ? Évidemment.

— Il appartenait à une secte connue sous le nom d'Oculateurs Noirs, expliqua-t-elle. Il en existe d'autres, quatre si je ne m'abuse. Et elles ne s'entendent pas très bien. Chacune veut contrôler l'ensemble des Bibliothécaires.

— Et le type qui me poursuit... ?

— Il fait partie des Ossements du Scribe, le plus petit des ordres. Les autres les évitent autant que possible, parce que les membres de cette secte ont des habitudes un peu... étranges.

— Du genre ?

— Du genre arracher des parties de leur anatomie et les remplacer par des morceaux de matériaux Animés.

Groupes. Je fixai Bastille, les yeux écarquillés. C'est une attitude commune chez les poissons. Après tout, nous n'avons pas de paupières.

— Ils font quoi ?!

— Tu as bien compris, chuchota la Crystalliotte. Ils sont mi-Animés. Cinquante pour cent humains, cinquante pour cent monstres. Des tordus.

Je frissonnai. Nous avions eu affaire à des Animés trois mois plus tôt, lors de notre infiltration. Ils étaient entièrement constitués de boulettes de papier. Ça ne vous semble peut-être pas très dangereux, dit comme ça, mais croyez-moi, ils étaient mortels. C'était en les combattant que Bastille avait perdu son épée.

L'Animation (amener des objets inanimés à la vie en utilisant des pouvoirs oculatoires) est une pratique maléfique. Pour y parvenir, l'Oculateur doit renoncer à un peu de son humanité.

— Les Ossements du Scribe travaillent généralement comme mercenaires, poursuivit Bastille. Ce qui signifie qu'un autre Bibliothécaire a engagé ton admirateur.

Ma mère, songeai-je immédiatement. *C'est elle qui l'a embauché*. Je tâchais de ne pas trop penser à elle, vu que ça avait tendance à me rendre malade et que ça ne sert à rien d'être malade si ça ne vous permet pas de louper quelques cours.

— Il s'est servi de Verres, repris-je. Ce type est un Oculateur ?

— Peu probable.

— Je ne...

— Il existe un moyen de fabriquer des Verres que le commun des mortels peut utiliser, coupa-t-elle d'une voix à peine audible.

— Ah bon ? Alors pourquoi on n'en a pas plus des comme ça, franchement ?

Bastille regarda furtivement derrière elle.

— Andouille ! siffla-t-elle. Parce que pour les confectionner, il faut sacrifier un Oculateur. Il faut son sang.

— Ah.

— L'arsenal de Face de Métal était sûrement constitué de ce genre de Verres, conclut Bastille. Il avait dû les incruster d'une façon ou d'une autre dans son cockpit afin de pouvoir nous tirer dessus. Oui, c'est bien un truc d'Ossements du Scribe. Ils aiment mélanger les pouvoirs oculatoires et la technologie chutlandaise.

Ces histoires de sang nécessaire à la fabrication des Verres devraient vous rappeler quelque chose. Enfin, vous comprenez comment j'ai pris le chemin de cet autel, direction le sacrifice. Ce que Bastille avait oublié de préciser, c'est que la puissance du Verre découlait directement de celle de l'Oculateur occis. Plus le gars (ou la fille) était fort, plus le Verre était efficace.

Et, vous l'aurez noté, j'étais très fort.

Bastille partit couper du bois. Je ne bougeai pas. Je me faisais peut-être des idées, mais j'éprouvais une étrange sensation. C'était lointain et assez vague, pourtant cette impression de ténèbres mouvantes ressemblait à ce que j'avais ressenti sur la piste de décollage et pendant l'attaque du F-15.

N'importe quoi, me raisonnai-je en réprimant un nouveau frisson. On a couvert des centaines de kilomètres en un rien de temps grâce au Talent de Kaz. À supposer que cet Ossement du Scribe ait survécu, il lui faudrait des jours pour arriver jusqu'ici.

Enfin, c'est ce que je me disais.

Un peu plus tard, j'étais allongé sous une canopée de fougères. J'avais enlevé mes baskets noires et avais enroulé mon blouson par-dessus afin de me bidouiller un oreiller. Mes compagnons somnolaient autour de moi. Je ne parvenais pas à en faire autant. Je n'arrêtais pas de ressasser ce que je venais d'apprendre.

Forcément, il devait y avoir un lien. Le fonctionnement des Verres. Le fait que le sang d'un Oculateur permettait de forger des Verres universels. La connexion entre énergie silimatique et énergie oculatoire.

Un lien. Lequel ? C'était trop en demander à ma petite cervelle de poisson. Du coup, je finis par m'endormir.

Ce qui n'a rien d'évident quand on n'a pas de paupières.

Chapitre 8

Bon d'accord, je ne suis pas un poisson. Je l'avoue. Comment ? Vous aviez deviné ? Bravo. Qu'est-ce qui vous a mis la puce à l'oreille ? Le fait que j'écrive des bouquins ? que je n'aie pas de nageoires ? Ou est-ce parce que je suis un vil et méprisable menteur ?

Toujours est-il que cet exercice avait un but précis, un but autre que celui que je poursuis d'habitude. (C'est-à-dire de vous énerver.) Je voulais vous prouver quelque chose. Au chapitre précédent, je vous ai dit que j'étais un poisson ; je vous ai aussi parlé de mes baskets noires. Vous vous souvenez ?

Bien. C'était un mensonge. Je ne portais pas de baskets noires. Je n'ai jamais de ma vie possédé une paire de godasses noires. Ce jour-là, à Alexandrie, j'avais des pompes blanches aux pieds. Je vous en ai touché un mot au chapitre 1.

Pourquoi est-ce important ? Abordons un instant le passionnant sujet du subterfuge.

Au chapitre 7, je vous ai balancé un gros mensonge et vous ai forcés à y consacrer toute votre attention, si bien que le petit mensonge vous a échappé. J'ai annoncé que j'étais un poisson. Je l'ai répété. Puis j'ai mentionné en passant mes chaussures, et vous ne les avez même pas remarquées.

C'est un stratagème très courant. Certains conduisent des voitures de sport pour que personne ne pense à regarder du côté de leur minuscule maison. D'autres ont des tenues aux couleurs pétantes pour dissimuler leur personnalité (hélas) terne. D'autres encore parlent très haut alors qu'ils n'ont rien à dire.

Voilà ce qui m'est arrivé. Où que j'aille dans les Royaumes Libres, les gens me félicitent, chantent mes louanges ou demandent ma bénédiction. Tous regardent le poisson. Ils sont tellement concentrés sur le général (que j'ai soi-disant sauvé le monde de l'emprise des Bibliothécaires) qu'ils ignorent les détails, les faits. Ils ne me voient pas tel que je suis, ni ce que mon héroïsme (ha, ha) a pu coûter.

Et donc, c'est pour cette raison que j'écris mes Mémoires. Je veux vous apprendre à laisser tomber le poisson et à vous occuper des

pompes. Poisson, chaussures. Rappelez-vous-en.

— Alcatraz ! me réveilla une voix.

J'ouvris les yeux avec difficulté et m'assis.

J'avais fait un rêve. À propos d'un loup. Un loup en métal qui me poursuivait, à fond les manettes, et qui s'approchait.

Il arrive, songeai-je. Le traqueur. L'Ossement du Scribe. Il n'est pas mort.

— Alcatraz !

Je me tournai en direction du son et me retrouvai face à... mon grand-père !

— Papi Smedry ! m'exclamai-je en me levant.

Pas de doute, c'était lui. La moustache blanche broussailleuse, les touffes de cheveux ponctuant l'arrière du crâne, tout y était.

— Papi ! m'écriai-je encore avant de m'élancer vers lui. D'où tu sors ?

Le vieil homme se troubla. Il regarda derrière lui, puis de nouveau vers moi.

— Quoi ?

Je ralentis. Pourquoi portait-il des Verres Traqueurs au lieu de ses Verres d'Oculateur ? D'ailleurs, qu'est-ce que c'était que cette tenue ? Une tunique rose et un pantalon marron ?

— Alcatraz ? demanda-t-il. De quoi tu parles ?

Sa voix était efféminée. Féminine, même. Elle ressemblait à celle de...

— Australie ? éructai-je, scotché.

— Oups ! glapit-il/elle, les yeux écarquillés.

Le sosie se précipita vers les sacs à dos, en extirpa un miroir et s'assit en gémissant :

— Mille millions de tessons !

J'entendis du mouvement sous la tente. Kaz se réveillait à son tour. Il se mit à ricaner.

— Quoi ?

— Mon Talent, expliqua Australie d'un ton morose. Je t'avais

prévenu. Parfois j'ai vraiment une sale tête le matin.

— Ce n'est pas très gentil pour mon grand-père, plaisantai-je.

Ma cousine (qui avait toujours les traits du vieillard) rougit.

— Désolée. Je ne voulais pas dire qu'il a une sale tête. Simplement, euh, ça ne me va pas.

Je levai une main en l'air.

— Je comprends.

— C'est pire si je m'endors en pensant à quelqu'un, poursuivait-elle. Je me faisais du souci pour lui et je suppose que le Talent s'est enclenché tout seul. Les effets ne devraient pas tarder à disparaître.

Je souris. Australie afficha une mine penaude. J'éclatai de rire. J'avais déjà croisé des Talents très étranges ces trois derniers mois, mais c'était la première fois que je rencontrais un membre de la famille Smedry affublé d'un don encore plus embarrassant que le mien.

Permettez-moi de profiter de cette occasion pour observer que ce n'est pas beau de se moquer des maux d'autrui. C'est une très vilaine habitude. Presque aussi condamnable que commencer une trilogie par le tome 2.

Toutefois, quand il s'agit de votre cousine qui va se coucher et se réveille avec une moustache de grand-père, c'est différent. Vous avez le droit de rigoler. C'est l'un des rares cas couverts par la Loi des Trucs Tellement Marrants que Personne ne Peut Vous en Vouloir de Vous Bidonner.

(Cette loi s'applique aussi aux situations suivantes : 1) se faire mordre par un pingouin géant ; 2) dégringoler d'une sculpture monumentale en forme de nez et taillée dans le gruyère ; 3) porter un nom de prison. J'ai commencé une pétition pour exclure le petit 3.)

Kaz se joignit à moi et bientôt Australie pouffait avec nous. On est comme ça, nous les Smedry. Si vous ne pouvez pas vous moquer de votre Talent, vous finissez grognon comme c'est pas permis.

— Tu voulais me parler de quoi, au fait ? demandai-je enfin à ma cousine.

— Hein ? répondit-il en tripatouillant sa moustache.

— Tu m'as réveillé.

Elle se calma d'un coup.

— Oh ! C'est vrai ! Euh... je crois que j'ai trouvé quelque chose d'intéressant !

Elle se mit debout et courut jusqu'à la hutte. Pardon, la Bibliothèque.

— Tu vois ! s'exclama-t-elle, un doigt pointé vers le sol.

— De la boue ?

— Mais non ! Les empreintes !

Il n'y avait aucune trace de pas dans la gadoue, mais... évidemment, Australie avait chaussé les Verres Traqueurs. Je tapotai doucement la monture de ses lunettes.

— Ah, oui ! balbutia-t-elle.

Elle enleva ses Verres et me les passa.

En toute franchise, vous ne devriez pas juger ma cousine trop durement. Elle n'est pas idiote. Juste un rien distraite. Ou plutôt, un rien la distrait. Par exemple, voyons, sa respiration.

J'enfilai les lunettes. La terre était marquée d'une série d'empreintes brûlant d'éclatantes flammes blanches. Je les reconnus sur-le-champ. Elles appartenaient à mon grand-père, Leavenworth Smedry. Australie, elle, laissait des traces roses, qui formaient des micro nuages au-dessus du sol. Celles de Kaz étaient bleues ; je les apercevais encore, mêlées aux miennes (blanchâtres), devant l'entrée de la cabane que nous avions explorée la veille. Je notai aussi les allées et venues de Bastille comme inscrites à l'encre rouge. Quant à Drauline, que je connaissais mal et qui n'était pas de ma famille, ses quelques empreintes grises disparaissaient à vue d'œil.

— Alors ! s'excita Australie en hochant vivement la tête.

Sur quoi, sa moustache commença à se détacher.

— Aucun de nous n'a de telles empreintes, poursuivit-elle. Les tiennes sont celles qui s'en rapprochent le plus, mais elles sont quand même différentes.

Kaz nous rejoignit.

— Ce sont celles de ton père, lui annonçai-je.

— Où vont-elles ? demanda-t-il.

Je remontai la piste, mon oncle et ma cousine sur les talons. Nous fîmes le tour de la cahute ; Papi avait inspecté l'endroit, exactement comme nous, avant d'y pénétrer. Je jetai un œil à l'intérieur. Le vieil homme s'était dirigé vers un coin de la hutte, puis vers l'escalier,

qu'il avait, enfin, descendu.

— Il est entré, déclarai-je.

— Donc ils sont tous les deux là-dedans, soupira Kaz.

— J'imagine, acquiesçai-je. Mais je suppose qu'il y a longtemps que mon père est passé par ici. Ses traces se sont effacées. On aurait dû utiliser les Verres Traqueurs plus tôt ! Ah, quel abruti !

Mon oncle haussa les épaules.

— On a trouvé les empreintes, c'est ce qui compte.

— J'ai fait quelque chose de bien, pas vrai ? s'enquit Australie.

Je l'observai. Ses cheveux noirs repoussaient, chassant la toison blanche de mon grand-père. Son visage était un mélange troublant, mais au moins ce n'était plus Papi Smedry tout craché. Jusque-là, j'avais trouvé l'affaire marrante. Là, ça me donnait presque la chair de poule.

— Euh, oui, balbutiai-je. Beau boulot. Je vais retrouver le vieux bonhomme en un rien de temps. Ça nous fera déjà un Smedry sur deux.

Elle opina. Entre le début et la fin de ma tirade, elle s'était encore transformée. On la reconnaissait bien à présent. Sauf qu'elle avait l'air triste.

Quoi ? pensai-je. Elle vient de se rendre très utile. Sans elle, on n'aurait pas...

Australie avait fait sa découverte grâce aux Verres Traqueurs. Et voilà que je les lui reprenais des mains et que je m'embarquais à la poursuite de mon aïeul. J'enlevai mes lunettes.

— Tiens, dis-je en les lui tendant. Tu devrais les garder.

— Vraiment ?

Elle s'était déjà ragaillardie.

— Vraiment. Tu peux nous conduire à Papi Smedry aussi bien que moi.

Elle se fendit d'un sourire béat.

— Oh, merci, merci !

Elle enfila les Verres, puis sortit de la cabane en trombe, histoire de vérifier (je suppose) l'itinéraire de mon grand-père.

Kaz me toisa.

— Je t'ai peut-être mal jugé, gamin.

Je haussai les épaules.

— Ça n'a pas été drôle pour elle d'être un Oculateur. Je n'allais pas lui retirer les seuls Verres qu'elle ait réussi à utiliser.

Mon oncle sourit.

— Tu as bon cœur, Al. Un vrai Smedry. Bien sûr, rien de comparable avec celui d'une petite personne, mais on s'y attendait.

Je haussai un sourcil.

— Raison numéro 127. Le corps des petites personnes est plus petit, mais leur cœur est de la même taille que celui des grands. Donc la proportion cœur-chair est plus importante chez nous. Par conséquent, nous manifestons plus de compassion que vous autres.

Il m'adressa un clin d'œil, puis gambada vers la sortie.

Je secouai la tête. N'importe quoi. Je m'apprêtais à le suivre, mais me ravisai. Je me dirigeai vers le coin où les pas de mon grand-père s'étaient arrêtés et examinai le sol de plus près.

Là, sous une couche de feuilles, je trouvai un trou peu profond, creusé dans la terre. Et dans ce trou se cachait une pochette en velours. Je l'ouvris. Elle contenait une paire de Verres ainsi qu'une note. Ma surprise était totale. Je lus :

Alcatraz !

Je suis arrivé trop tard pour empêcher ton père de descendre dans la Bibliothèque. Je crains le pire ! Il a toujours été très curieux, et il se peut qu'il soit assez fou pour échanger son âme contre des renseignements. Je n'ai que quelques jours de retard sur lui. J'espère pouvoir lui mettre la main dessus avant qu'il ne commette l'irréparable. Hélas, la Bibliothèque d'Alexandrie est un terrible labyrinthe de corridors et d'allées.

Désolé d'avoir manqué notre rendez-vous à l'aéroport. Ceci me semblait plus important. De plus, j'ai l'impression que tu sauras te débrouiller tout seul.

Si tu lis ce message, c'est que tu ne t'es pas rendu à Nalhalla comme prévu. Ha ! Je l'aurais parié ! Tu es un Smedry ! Je te confie une paire de Verres Clairvoyants. Ils te seront sûrement utiles. Il te suffit de les pointer vers un objet pour en connaître l'âge.

Si tu nous rejoins en bas, tâche de ne rien casser, ou du moins, rien de trop précieux. Les Conservateurs se montrent parfois fort déplaisants. Sans doute parce qu'ils sont morts. Ne les laisse pas t'embobiner :

n'emprunte aucun de leurs livres, sous aucun prétexte !

Je t'embrasse,

Papi Smedry

PS : si mon zinzin de fils est avec toi (mon autre fils, Kazan), mets-lui un taquet de ma part.

Je repliai le billet et enfilai les lunettes. J'observai l'intérieur de la hutte. Chaque fois que je me concentrais sur quelque chose de précis, les Verres l'enveloppaient d'une espèce de halo blafard, un peu comme quand le soleil se reflète sur une surface pâle. Sauf que la lueur variait selon l'objet. La plupart des planches de la cabane étaient ternes, tandis que l'étui de velours brillait de mille feux.

L'âge, songeai-je. Ils m'indiquent l'âge des choses. Plus c'est vieux, comme les planches, moins ça brille. Plus c'est récent, plus la lumière est intense.

Je fronçai les sourcils. Pourquoi ne m'avait-il pas donné une nouvelle paire de Boutefeu ? D'accord, j'avais ruiné l'ancienne, mais les trucs de ce genre arrivaient souvent autour de moi.

La vérité, c'est que Papi Smedry n'était pas un grand fan des Verres offensifs. Pour lui, l'information était une arme autrement plus efficace.

À mon humble avis, tirer des rayons laser ultra-chauds d'un simple clignement d'œil était bien plus utile que de deviner la date anniversaire d'un grille-pain. Mais bon, je n'allais pas cracher sur un cadeau.

Je quittai le cabanon et rejoignis les autres, qui discutaient de la découverte d'Australie. Ils se tournèrent vers moi, en attente.

En attente de mes consignes.

Pourquoi moi ? m'énervai-je intérieurement. *Je ne sais pas ce que je fais. Je ne veux même pas être le chef.*

— Lord Smedry, appela Drauline. Vaut-il mieux patienter ici jusqu'au retour de votre grand-père ou bien partir à sa recherche ?

Je contemplai la pochette. La ficelle s'était complètement défaite. Raa, fichu Talent !

— Aucune idée, avouai-je.

Mes compagnons se regardèrent. Ce n'était visiblement pas la réponse qu'ils avaient escomptée.

Clairement, Papi Smedry voulait que nous pénétrions dans la Bibliothèque et que je prenne la tête des opérations. Mais si je donnais l'ordre de descendre et que les choses tournent mal ? Si quelqu'un venait à se blesser ? à se faire capturer ? Ce serait ma faute, non ?

Mais en même temps... et si mon père et son père avaient vraiment besoin d'aide ?

Voilà le problème quand on est chef : les choix. Et les choix, c'est jamais marrant. Si on vous donne un bonbon, vous sautez de joie. Par contre, si on vous donne deux bonbons différents et que vous n'avez droit qu'à un seul... Quel que soit celui que vous retiendrez au final, vous regretterez de ne pas avoir pris l'autre.

Et encore, j'aime les bonbons. Imaginez que l'alternative qu'on vous propose soit totalement abominable. Attendre ou emmener mes troupes droit dans la gueule du loup ? C'était un peu comme devoir choisir entre manger une tarentule ou une boîte de clous. Aucune de ces options ne me semblait très appétissante. Les deux promettaient même des brûlures d'estomac et paraissaient plutôt dures à avaler sans une tonne de ketchup.

Personnellement, je préfère de loin que quelqu'un d'autre prenne les décisions. Ainsi, on peut, en toute légitimité, râler et pleurnicher. Râler et pleurnicher sont deux activités passionnantes et amusantes, sauf que parfois (hélas), j'ai du mal à trancher pour l'une ou l'autre.

Soupir. Ma vie n'est pas toujours facile.

— Je refuse de choisir, me plainais-je. Pourquoi vous me regardez comme ça ?

— Vous êtes notre Oculateur en chef, Lord Smedry, répondit Drauline.

— Ouais, mais j'y connais rien ! Il y a à peine trois mois que...

— Mais tu es un Smedry, coupa Kaz.

— Et tu es drôlement fort avec les Verres. Tu sais en utiliser plein ! encouragea Australie.

— Je ne crois pas qu'u...

Je me tus. Quelque chose clochait. Les autres me dévisageaient. Je les ignorai, me concentrant sur mon pressentiment.

— Qu'est-ce qu'il fabrique ? murmura Australie.

Elle avait repris son apparence normale, à part que ses cheveux étaient en pétard après une nuit sous la tente.

— Sais pas, chuchota mon oncle.

— Tu crois que c'était un juron ? reprit ma cousine. Ce qu'il vient de dire ? Les Chutlandais aiment parler de postérieurs...

Il approchait.

Je le sentais. Un Oculateur sait quand un autre Oculateur se sert de Verres dans les parages. C'est dans nos gènes, comme la capacité d'activer les lunettes.

J'éprouvais cette sensation à cet instant-là. Mais dans une version sombre, maléfique. Effrayante.

Cela signifiait que quelque part, pas très loin, quelqu'un avait actionné un Verre lui-même maléfique. Un Verre créé avec le sang d'un Oculateur. Le chasseur nous avait retrouvés. Je pivotai dans la direction de la source de mon malaise. Mes compagnons sursautèrent.

Là. Il se tenait debout au sommet d'une colline assez proche. Son bras démesuré pendait sur son flanc, son visage ravagé tourné vers nous. Il y eut un silence.

Et puis il s'élança.

Drauline dégaina en étouffant un juron.

— Non ! hurlai-je en courant vers la cabane. On se replie. Dans la Bibliothèque !

Le chevalier ne discuta pas. Elle se contenta de hocher la tête avant d'indiquer au reste du groupe de passer devant. Sans s'arrêter, Kaz enfila une paire de lunettes de Combat. Immédiatement, sa vitesse décupla et, malgré ses courtes jambes, il parvint à rester à notre hauteur.

J'atteignis la hutte. Comme je faisais signe à mon oncle et ma cousine de pénétrer à l'intérieur, je remarquai que Bastille était à la traîne. Elle avait fait un détour par l'endroit où nous avions entassé nos sacs et s'en était jeté un sur le dos.

— Bastille ! braillai-je. Ce n'est pas le moment !

Drauline marchait à reculons vers la cahute, un œil sur sa fille, l'autre sur l'Ossement du Scribe. Celui-ci avait couvert la moitié de la distance qui nous séparait et il avait le poing serré sur... un éclair. Un rayon blanc-bleu de verglas. Qui fonçait droit sur moi.

Je me carapatai dans la Bibliothèque avec un glapissement pathétique. La charpente trembla sous l'impact du faisceau glacé et l'un des murs se couvrit de givre.

Bastille déboula à l'intérieur une seconde plus tard.

— Alcatraz, haleta-t-elle. Ça ne me plaît pas.

— Quoi ? Laisser ta mère toute seule dehors ?

— Non, elle se débrouillera très bien sans nous. Je n'aime pas l'idée de descendre là-dedans sans préparation, sans plan.

Quelque chose percuta le mur gelé, qui éclata sous le choc. Bastille jura, tandis que je tombai à la renverse.

À travers le trou béant, je vis le chasseur se précipiter vers moi. Drauline surgit de la porte à demi en ruine.

— En bas ! cria-t-elle en indiquant l'escalier de son épée avant de remonter la lame pour bloquer une deuxième attaque du Verre Boutefroid.

J'échangeai un regard avec Bastille.

— J'ai entendu des choses terribles sur cet endroit, Alcatraz.

— Pas le moment ! décidai-je en me remettant debout.

Mon cœur battait à trois cents à l'heure. Je serrai les dents, puis me ruai vers les marches. Bastille et sa mère me suivirent.

Le noir total. C'était comme si je venais de franchir une ouverture à travers laquelle aucune lumière ne pouvait pénétrer. Je me sentis soudain vaseux et m'étais par terre.

— Bastille ? appelai-je dans les ténèbres.

Pas de réponse.

— Kaz ! Australie ! Drauline !

Pas même le moindre écho.

Je vais prendre un bonbon et une louchée de clous, s'il vous plaît. Vous n'auriez pas un peu de ketchup ?

Chapitre 9

J'aimerais faire une petite expérience. Prenez une feuille de papier et inscrivez un 0 dessus. Sur la ligne d'en dessous, mettez un autre 0. Vous voyez, 0 est un chiffre magique, car c'est, ben, 0. On ne fait pas mieux ! Bien, maintenant, ligne suivante, un troisième 0, mais ça ne suffit pas. Ajoutez-y un 7. Pourquoi 0 ne suffit-il pas dans ce cas ? 0 n'est plus magique à présent. Jadis merveilleux, 0 n'est plus considéré que comme une nullité. Voilà, jetez votre feuille à la poubelle et tournez ce livre d'un quart de tour dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.

Examinez attentivement le paragraphe ci-dessus. (Oui, enfin, ci-contre puisque vous avez tourné le bouquin.) Bref, vous devriez distinguer un visage dans ce bloc de texte : deux 0 pour les yeux, un 7 pour le nez et une ribambelle de 0 qui forme la bouche. Ce visage vous sourit parce que vous tenez votre livre dans le mauvais sens. À ce propos, comment parvenez-vous à lire ce que j'écris, mmh ? Allez, encore un quart de tour, vous avez l'air nouille.

[image]

Ah, on y est. C'est mieux. Or donc, je crois me souvenir de vous avoir mis en garde, dans le volume précédent, contre les premières impressions, qui sont parfois trompeuses. Vous aviez peut-être l'impression que j'en avais fini sur le sujet des premières impressions. Vous vous trompiez. Dingue, non ?

Il y a tant à apprendre sur la question. Ce ne sont pas seulement les *premières* impressions qui peuvent se révéler fausses. Des tas d'autres idées auxquelles on croit dur comme fer sont, souvent, erronées. Par exemple, moi, j'ai cru pendant des années que les Bibliothécaires étaient mes amis. Certains s'imaginent que les asperges ont bon goût. D'autres n'achètent pas cet ouvrage parce qu'ils supposent qu'il n'est pas intéressant.

Faux, faux, trois fois faux. Au cours de ma longue expérience, j'ai appris ceci : mieux vaut ne pas trancher sur ce qu'on *croit* voir avant d'avoir eu le temps de l'étudier en détail. Ce qui semble n'avoir ni queue ni tête peut s'avérer génial. (Comme mes efforts artistiques au début de ce chapitre.)

N'oubliez pas cette leçon. Elle vous servira peut-être au cours de votre lecture.

Je m'obligeai à me lever dans les ténèbres insondables. Je regardai autour de moi, mais naturellement, je n'y voyais goutte. J'appelai de nouveau mes compagnons. En vain.

Je frissonnai. Il ne faisait pas simplement sombre là-dedans. Il faisait *noir*. Noir comme si j'avais été avalé par une baleine, comme si cette baleine avait été gobée par une baleine encore plus grosse, comme si Baleine numéro 2 s'était perdue dans une grotte profonde, laquelle était ensuite tombée dans un trou noir.

L'obscurité était si épaisse que je commençais à craindre d'avoir été frappé de cécité. Aussi, quel ne fut pas mon soulagement, ma joie, lorsque j'aperçus une lueur sur le côté.

— Les Premiers Sables soient loués ! m'exclamai-je. Je...

La suite me resta coincée en travers de la gorge. La faible lumière provenait de deux maigres flammes brûlant dans les orbites d'un crâne rouge sang.

Je laissai échapper un cri et voulus m'enfuir, mais je heurtai un mur rugueux. À tâtons, je le suivis... une deuxième paroi me bloquait le passage. Pris au piège, je me retournai et me retrouvai face (façon de parler) à la tête de mort qui approchait. Le feu de ses yeux éclaira bientôt le reste de la créature : son long manteau écarlate, ses fins bras de squelette. Le tout semblait vaguement transparent.

Je venais de rencontrer mon premier Conservateur de la Bibliothèque d'Alexandrie. Je finis par me souvenir que j'avais un arsenal de Verres à ma disposition et fouillai désespérément les poches de ma veste. Malheureusement, je n'arrivais pas à distinguer les différents étuis à Verres et j'étais trop paniqué pour essayer de les compter.

Je saisis une paire au hasard, priant pour qu'il s'agisse des Boutevent. Je les enfilai.

Le Conservateur s'illumina d'un halo blanchâtre. *Super*, songeai-je. *Je connais son âge. Je n'ai plus qu'à lui organiser une fête d'anniversaire...*

Il m'adressa quelques mots, mais dans une langue étrange, râpeuse, à laquelle je ne comprenais rien.

— Euh... plaît-il ? balbutiai-je, tout en cherchant d'autres Verres.

Vous pourriez répéter ?

Il parla de nouveau. Il était très proche à présent. Je chaussai une deuxième paire de lunettes, me concentraï sur le mort-vivant et activai les Verres. J'étais assez certain d'avoir trouvé la bonne poche et je m'attendais à voir une méchante bourrasque envoyer mon hôte dans le décor.

Peine perdue.

— ... visiteur de la Grande Bibliothèque d'Alexandrie, siffla-t-il. Il y a un droit d'entrée à payer.

Les Verres de Rashid, les Verres Traducteurs. Chouette. Non seulement je savais quel âge avait ce truc, mais maintenant je captais tout ce qu'il me disait de sa voix démoniaque tandis qu'il me délestait de mon âme. Note pour plus tard (en cas de survie) : avoir un mot avec Papi sur le type de Verres qu'il me donne.

— Le droit d'entrée, insista le Conservateur.

— Euh... j'ai oublié mon portefeuille à la maison... m'excusai-je sans cesser de fouiner dans mon blouson.

— L'argent ne nous intéresse pas, susurra une nouvelle voix.

Je jetai un œil sur le côté. Un deuxième squelette aux prunelles enflammées flottait vers moi. Grâce à ce supplément de lumière, je remarquai que les créatures n'avaient pas de jambes. Leurs manteaux s'arrêtaient au niveau de leurs genoux, révélant qu'elles en étaient dépourvues.

— Vous voulez quoi alors ? m'enquis-je, gorge nouée.

— Vos papiers.

— Pardon ?

— Tout ce qui porte une inscription, expliqua un troisième bonhomme. Chaque visiteur doit renoncer à ses livres, ses notes, ses écrits, de sorte que nous puissions les copier et les ajouter à notre collection.

— OK, répondis-je. Pas de souci.

Mon cœur continuait à battre la chamade, comme s'il n'arrivait pas à croire qu'une bande de zombies aux yeux incandescents n'allaient pas me tuer. Je rassemblai tout ce que j'avais, c'est-à-dire pas grand-chose : la lettre de Papi Smedry, un emballage de chewing-gum et quelques dollars américains.

Ils saisirent chaque objet, me laissant avec des mains gelées et

tremblantes. Vous saurez que les Conservateurs dégagent une aura givrée, grâce à laquelle ils n'ont jamais besoin de glaçons pour leurs boissons. Hélas, étant des esprits, ils ne peuvent pas vraiment boire de soda. C'est une des grandes ironies de l'histoire.

— Je n'ai rien d'autre, annonçai-je.

— menteur ! siffla l'un.

Voilà un commentaire qui fait mal, venant d'un mort-vivant.

— Non, me défendis-je. C'est tout !

Je sentis les doigts glacials sur ma peau et criai. Ils avaient beau jouer les squelettes transparents, ces types n'en avaient pas moins une sacrée poigne. Ils me retournèrent comme une crêpe, puis arrachèrent les étiquettes de mon T-shirt et de mon jean.

Sur quoi, ils reculèrent sagement.

— C'est ça que vous voulez ? lâchai-je, incrédule.

— Il faut abandonner tout écrit, asséna l'un des revenants. Le but de cette Bibliothèque est de collecter tout savoir sous forme écrite.

— Ben, vous n'irez pas loin en recopiant des étiquettes de vêtements, grommelai-je.

— Ne critiquez pas nos méthodes, mortel !

Je frissonnai. L'insolence n'était sans doute pas, stratégiquement parlant, la bonne attitude à adopter en présence d'un suceur d'âme au crâne flamboyant. En ce sens, les suceurs d'âme au crâne flamboyant sont comme les profs. (Je comprends votre confusion, moi aussi j'ai tendance à les confondre.)

Sur ce, les trois apparitions s'éloignèrent.

— Une minute ! appelai-je, terrifié à l'idée de me retrouver seul dans le noir. Mes amis, où sont-ils ?

Un Conservateur se retourna.

— Nous vous avons séparés les uns des autres. Chaque visiteur doit entrer seul.

Il s'approcha.

— Êtes-vous en quête de connaissances ? Nous pouvons vous les procurer. Tout ce que vous désirez. N'importe quel livre, n'importe quel volume, n'importe quel tome. Nous pouvons vous fournir tout ce qui a jamais été écrit. Il vous suffit de demander...

La tête de mort flottait autour de moi. Elle susurrant ces mots

d'une voix suave, alléchante.

— Vous saurez tout, continua le spectre. Y compris, peut-être, où trouver votre père.

Je sursautai.

— Vous le savez, vous ?

— Nous disposons de certaines informations. Demandez simplement et nous vous prêterons l'ouvrage correspondant.

— À quel prix ?

Le crâne sourit, enfin autant qu'un crâne peut le faire.

— Peu de chose.

— Mon âme ?

Le sourire s'accentua.

— Non, merci, dis-je en réprimant un frisson.

— Parfait, conclut le Conservateur en s'éloignant.

Soudain, la lumière se fit. Une série de lampes fixées aux murs venaient de s'allumer d'elles-mêmes. Il s'agissait de petits récipients remplis d'huile, comme ceux que les génies tiennent à la main dans les contes des Mille et Une Nuits. Mais le look des luminaires me laissait de marbre. Ce qui m'intéressait (et me ravissait) vraiment, c'était qu'à présent j'y voyais clair. J'étais dans une pièce poussiéreuse dont les parois de brique étaient percées de plusieurs couloirs.

Génial, songeai-je. J'ai bien choisi mon moment pour passer mes Verres Traqueurs à Australie.

Je m'engageai au hasard dans un des corridors et fus immédiatement frappé par sa longueur. Il semblait interminable. Des loupiotes pendaient d'une infinité de piliers. On aurait dit une piste d'atterrissage déserte. Non, hantée. Sur ma gauche ainsi que sur ma droite, des étagères croulant sous les rouleaux de papyrus et autres papiers s'étendaient à perte de vue.

Il y en avait des milliers, poussiéreuses, catacombesques. J'étais un rien intimidé. Même mes pas semblaient résonner trop fort dans le vaste tunnel.

J'avancai pendant un bon moment, le plus silencieusement possible, sans cesser de contempler les innombrables documents couverts de toiles d'araignée. J'avais l'impression de traverser une gigantesque crypte, sauf qu'ici ce n'étaient pas des corps humains

qui reposaient pour l'éternité, mais des manuscrits.

— C'est incroyable, murmurai-je en notant la hauteur des rayonnages (plus de six mètres !). Je me demande combien il y a de bouquins ici.

— La réponse à cette question est à votre portée, chuchota une voix.

Je fis volte-face. Un Conservateur flottait derrière moi. Depuis combien de temps me suivait-il ?

— Nous avons une liste, reprit-il en voletant plus près.

La lumière ambiante accentuait les ombres sur la tête de mort. Ce n'était pas un joli spectacle.

— Vous pourriez la consulter, si vous le souhaitez. Empruntez-la donc.

— Non, merci, refusai-je en reculant.

Il ne bougea pas, ne tenta rien. Je repartis dans le hall en jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule à intervalles réguliers.

Vous vous demandez sans doute comment les Conservateurs peuvent prétendre avoir un exemplaire de chaque livre. Je tiens de source sûre qu'ils disposent de nombreuses méthodes pour localiser des ouvrages afin de les ajouter à leurs collections. Ils ont, par exemple, un accord fragile avec les Bibliothécaires qui commandent le Chutland.

Rien qu'aux États-Unis, des milliers de titres sont publiés tous les ans. La plupart relèvent de la « littérature » (des histoires où il ne se passe rien) ou bien de la fiction débile sur des sujets affreusement ennuyeux (comme les régimes).

(Ces bouquins ont beau être nuls, ils n'en ont pas moins une utilité. Leur but est, évidemment, de faire en sorte que leurs lecteurs se sentent mal dans leur peau. Ainsi, les Bibliothécaires les contrôlent plus facilement. Le plus sûr moyen de se sentir déprimé, c'est de lire un ouvrage de « développement personnel ». En deuxième position viennent les œuvres littéraires sordides qui vous filent le bourdon et vous font désespérer de l'humanité en général.)

Bref. Les Bibliothécaires publient des centaines de milliers de volumes chaque année. Qu'advient-il de ces bouquins ? En toute logique, nous devrions être noyés sous la masse, engloutis par un tsunami textuel. Nous devrions sombrer dans un insondable océan d'histoires de filles anorexiques.

La solution à cette énigme est... la Bibliothèque d'Alexandrie. Les Bibliothécaires y expédient leurs excédents de livres contre la promesse que les Conservateurs ne se rendront pas au Chutland pour faire leur shopping eux-mêmes. Dommage. Après tout, lesdits Conservateurs (qui sont, rappelons-le, des squelettes) pourraient nous en apprendre un rayon sur les régimes.

Je continuai à déambuler dans les couloirs de la Bibliothèque. Je me sentais plutôt petit et insignifiant au milieu des énormes piliers et des tas et des tas et des tas et des tas et des tas et des tas et des tas et des tas et des tas de livres.

De temps en temps, je croisais d'autres allées qui rejoignaient celle que je suivais. Elles se ressemblaient en tout point et je réalisai bientôt que j'ignorais totalement où j'allais. Un regard en arrière me confirma (à ma grande tristesse) que le seul endroit de ce labyrinthe qui fût totalement dépourvu de poussière était le sol. Pas moyen, dans ces conditions, de retrouver mon chemin en suivant mes empreintes. Et je n'avais pas non plus de petits cailloux ni de bouts de pain à semer le long de mon itinéraire. J'envisageai un instant d'utiliser les peluches qui se forment parfois au creux de mon nombril, puis décidai que ce serait non seulement crado, mais aussi du gaspillage. (Comme dit plus haut, ces trucs valent une fortune, vous n'avez pas idée...)

De toute façon, laisser une piste derrière moi ne m'aurait pas servi à grand-chose. Certes, je ne savais pas où j'allais, mais je ne savais pas non plus d'où je venais. Je soupirai.

— Je suppose qu'il n'y a pas de plan de la Bibliothèque ? demandai-je au Conservateur qui flottait à petite distance.

— Bien sûr que si, répondit-il d'un filet de voix.

— Ah oui ? Où ?

— Je vais vous le chercher, sourit le crâne. Mais vous devrez l'emprunter.

— Super, raillai-je. Vous voulez que je vous donne mon âme pour obtenir le plan et découvrir la sortie, une sortie que je ne pourrai pas « emprunter » parce que mon âme vous appartiendrait.

— Vous ne seriez pas le premier. Explorer les rayonnages peut rendre fou. Beaucoup de visiteurs estiment que perdre leur âme n'est pas cher payé pour accéder à la solution.

Je me détournai, ce qui n'empêcha pas le Conservateur de poursuivre :

— En fait, cela vous étonnera peut-être, mais nous avons de nombreux usagers qui se rendent à la Bibliothèque en quête de la réponse à des énigmes très simples.

Il s'approcha et se mit à parler plus fort :

— Les femmes d'un certain âge ont tendance à se passionner pour une version moderne de ces énigmes, les « mots croisés ». Nous en avons reçu plusieurs déjà. Nous possédons leurs âmes à présent.

Je fronçai les sourcils, les yeux rivés sur le spectre.

— Souvent nos lecteurs préfèrent abandonner la vie que vivre dans l'ignorance. Ce n'est qu'une façon parmi d'autres d'acquérir une âme. Il existe une catégorie de mortels qui empruntent le premier ouvrage qu'ils voient, car ils savent qu'une fois qu'ils seront devenus Conservateurs, ils auront accès à l'ensemble de nos collections. Peu leur importe de ne plus quitter la Bibliothèque ni de ne jamais pouvoir partager leurs nouvelles connaissances. La possibilité d'un savoir infini les attire.

Pourquoi s'égosillait-il ainsi ? J'avais l'impression qu'il me faisait du rentre-dedans. Sa froideur me poussait vers l'avant, comme s'il voulait m'obliger à accélérer.

En un éclair, je compris. Le Conservateur était un poisson. Mais alors, qui étaient les chaussures ? (Ceci est une métaphore, naturellement. Revenez quelques pages en arrière si vous avez besoin de vous rafraîchir la mémoire.)

Je fermai les yeux pour mieux me concentrer. Enfin, j'entendis. Une voix frêle. Qui appelait au secours. Bastille ?

J'ouvris les yeux de nouveau et m'élançai dans l'une des allées transversales. Le mort-vivant jura dans une langue obscure (mes Verres Traducteurs eurent la bonté de m'éclairer sur le sens de l'insulte et j'aurai à mon tour la bonté de vous l'épargner) et m'emboîta le pas (si on peut dire, puisqu'il n'avait pas de jambes).

Bastille était suspendue au plafond entre deux piliers. Son vocabulaire était aussi riche et fleuri que celui du Conservateur. Elle était emberlificotée dans un étrange réseau de cordes enroulées autour de ses bras et de ses jambes. Ses efforts pour se dégager semblaient empirer les choses.

— Bastille ?

Elle cessa de se débattre et ses cheveux retombèrent en une cascade argentée.

— Smedry ?

— Comment tu t'es retrouvée là-haut ?

Un deuxième spectre flottait à sa hauteur. Il avait la tête en bas, mais sa toge n'avait pas l'air d'obéir aux lois de la pesanteur. Cela dit, ça se passe souvent comme ça avec les fantômes, je crois.

— C'est important ? rétorqua la Crystalliotte en gesticulant de plus belle.

— Arrête de bouger, conseillai-je. Tu resserres les nœuds.

Elle râla, mais obéit.

— Tu vas me raconter ce qui est arrivé ou quoi ? insistai-je.

— Un piège, siffla-t-elle en remuant encore. J'ai trébuché sur un fil de détente et deux secondes plus tard, voilà... Comme si ça ne suffisait pas, cet hurluberlu aux yeux de braise me rabâche qu'il peut me donner un bouquin qui m'expliquera comment me libérer. Ça ne me coûtera que mon âme !

— Où est ton poignard ? interrogeai-je.

— Dans mon sac.

J'aperçus la besace un peu plus loin par terre. Je m'approchai, attentif au moindre signe annonciateur d'un autre fil de détente. Je dénichai la dague en cristal au milieu de vivres et (ah oui, tiens !) des bottes aux semelles de Verre Grappin. Je souris.

— Je viens te chercher ! annonçai-je en enfilant les godillots.

J'activai le verre et commençai à escalader le mur.

Si vous n'avez jamais vécu cette expérience, je vous la recommande chaleureusement. Le sifflement de l'air, l'agréable sensation de vertige tandis que vous tombez en arrière et vous écrasez par terre. Le rêve. En plus, vous avez l'air un chouïa crétin, mais pour la majorité d'entre nous, ça n'a rien de nouveau.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? glapit Bastille.

— J'essaye de monter jusqu'à toi, expliquai-je en me frottant le front.

— Smedry, le Verre Grappin n'adhère qu'au verre.

Ah oui, c'est vrai, pensai-je. Vous estimerez certainement qu'il fallait être nunuche pour oublier un truc pareil, mais ce n'était pas ma faute. Je venais d'essayer une lourde chute et souffrais peut-être d'un traumatisme crânien.

— Bon, et comment je vais faire alors ?

— Lance-moi mon poignard.

J'étais sceptique. Les cordes m'avaient l'air très serrées. En revanche, je remarquai qu'elles étaient rattachées aux piliers.

— Attends, lançai-je en me dirigeant vers une des colonnes.

— Alcatraz... Qu'est-ce que tu fais ?

J'ignorai l'incertitude dans sa voix et posai ma main sur la pierre. Je fermai les yeux. J'avais détruit l'avion de chasse en touchant simplement la fumée... Pouvais-je répéter un exploit similaire ? Guider mon Talent le long du pilier, vers les liens de Bastille ?

— Alcatraz ! Je ne veux pas finir écrabouillée ! Ne...

Je relâchai un flot d'énergie Casse-Tout.

— Gak ! s'écria la Crystalliotte comme les cordes s'effiloçaient à vitesse grand V.

J'ouvris les yeux juste au moment où elle s'emparait de l'unique section de câble encore intacte et se balançait à travers la pièce pour atterrir à mes côtés, légèrement essoufflée.

La colonne ne nous était pas tombée dessus. J'enlevai ma main.

Bastille me regarda d'un drôle d'air.

— Mmh.

— Pas mal, hein ?

Elle haussa les épaules.

— Un homme, un vrai, aurait coupé mes liens avec mon couteau, déclara-t-elle. En route. On doit retrouver les autres.

Je levai les yeux au ciel, mais acceptai ce qui pour la Crystalliotte équivalait à un merci. Elle fourra les bottes et la dague dans le sac, qu'elle mit ensuite sur son dos. Nous avançâmes le long du couloir pendant un moment. Un craquement infernal nous fit pivoter brusquement.

La colonne avait finalement décidé de dégringoler dans une pluie d'éclats de pierre. L'onde de choc dévala le corridor et une vague de poussière souffla sur nous.

Bastille me gratifia d'une œillade consternée avant de pousser un soupir et de reprendre sa marche.

Chapitre 10

Vous vous demandez sans doute pourquoi je déteste tellement les romans de Fantasy. Ou peut-être pas. Peu importe, en fait, parce que je vais vous le dire quand même.

(Évidemment, vous pouvez sauter ce passage. Vous pouvez sauter tout le bouquin si vous voulez connaître la fin. Ce n'est pas une bonne idée, croyez-moi. La dernière page de ce livre risque de s'avérer fort troublante pour votre psyché.)

Or donc, parlons des romans de Fantasy. D'abord, vous devez comprendre que par les mots « romans de Fantasy », j'entends les ouvrages consacrés aux régimes, la littérature et l'histoire de la Grande Dépression. En d'autres termes, il s'agit de titres qui n'incluent ni dragons de verre, ni Conservateurs spectraux, ni lunettes magiques.

Je hais les romans de Fantasy. Enfin, ce n'est pas complètement exact. Je ne les « hais » pas vraiment. Je suis juste dégoûté de voir ce qu'ils ont fait au Chutland.

Les gens ne lisent plus de nos jours. Ou plutôt, ils ne lisent plus que des ouvrages soi-disant importants qui les dépriment. C'est inconcevable, mais les Bibliothécaires ont réussi à convaincre la plupart des Chutlandais de ne s'adonner qu'à des lectures ennuyeuses.

Tout ça, c'est à cause de la vision de Biblioden le Scribe, qui préconisait une société où tout le monde se conformait à la norme, où personne ne rêvait jamais ni ne faisait aucune expérience étrange. Ses sous-fifres ont enseigné aux foules innombrables à dénigrer les histoires sympas et marrantes et à se contenter de Fantasy. Je les appelle ainsi parce que ces titres emprisonnent les Chutlandais. Ils les enferment dans le gentil petit univers qu'ils croient être le monde réel et qui n'est qu'une fantaisie. Une fantaisie qui leur répète qu'ils n'ont pas besoin de nouveauté.

Après tout, se jeter dans l'inconnu n'est pas sans risque.

— Il nous faut un plan, décréta Bastille tandis que nous longions les allées de la Grande Bibliothèque. On ne peut pas passer notre

temps à déambuler dans ces couloirs.

— On doit trouver Papi Smedry, répondis-je. Ou mon père.

— Oui, approuva-t-elle. Et Kaz, et Australie, sans parler de ma mère, ajouta-t-elle avec un début de grimace.

Et ce n'est même pas tout, songeai-je. Mon père n'est pas venu ici pour rien. Il cherchait quelque chose. Quelque chose de capital.

Plusieurs mois auparavant, j'avais reçu un message de lui, griffonné sur l'emballage qui avait contenu les Sables de Rashid. D'après sa lettre, il semblait tendu. Enthousiaste, mais aussi inquiet.

Il avait fait une dangereuse découverte. Les Verres de Rashid (alias Verres Traducteurs) n'étaient que le début, qu'une étape qui l'avait mené vers quelque chose de plus important. Quelque chose qui l'avait effrayé.

Il avait consacré treize ans de sa vie à cette mystérieuse quête. La piste se terminait à Alexandrie. Était-ce vraiment le désespoir et la frustration qui l'avaient conduit ici ? Avait-il échangé son âme pour un renseignement, afin de pouvoir, enfin, mettre un terme à ses recherches ?

Je jetai un regard du côté des Conservateurs qui nous suivaient et réprimai un frisson.

— Bastille, repris-je. Tu disais qu'un de ces types t'avait parlé ?

— Ouais. Il voulait que j'emprunte un bouquin. Il a insisté.

— Il s'est adressé à toi en crystalliote ?

— En nalhallien, mais c'est quasiment pareil.

— Avec moi, ils baragouinaient dans une langue incompréhensible.

— Moi aussi, au début. Ensuite, ils ont fouillé dans mes affaires. Ils ont pris la liste de notre matériel et plusieurs étiquettes qu'ils ont décollées de nos vivres. Et puis ils sont partis. Tous, à part celui qui est là derrière nous. Il a continué à me saouler dans son galimatias exaspérant, jusqu'à ce que je tombe dans le piège, après quoi il est passé au nalhallien.

J'observai les spectres. Ils utilisent des pièges, songeai-je. Mais rien de mortel. Ils séparent les visiteurs les uns des autres, avant de les envoyer individuellement se balader dans la Bibliothèque, totalement perdus. Ils se servent exprès d'une langue qui nous est inconnue, alors qu'ils pourraient aussi bien parler la nôtre.

Finally, leur but n'est pas de nous tuer, mais de jouer sur nos nerfs, de nous frustrer, pour nous pousser à lâcher l'affaire et à accepter un de leurs maudits livres.

— Bon, poursuivit Bastille. Quel est notre plan ?

Je haussai les épaules.

— Pourquoi tu me demandes ça à moi ?

— Parce que c'est toi le chef, Alcatraz, soupira-t-elle. C'est quoi ton problème à la fin ? Tantôt tu es ravi de donner des ordres et de foncer tête baissée, tantôt tu te plains d'avoir à prendre des décisions.

Je m'abstins de tout commentaire. Honnêtement, je n'avais pas trop démêlé mes sentiments moi-même.

— Donc ?

— D'abord, on localise Kaz, Australie et ta mère.

— Pour quoi faire ? demanda une voix. Je suis là, pas besoin de me chercher.

Nous sursautâmes. Effectivement, Kaz (car c'était lui) était là, les mains dans les poches, son chapeau melon vissé sur le crâne, et un sourire espiègle aux lèvres.

— Kaz ! m'exclamai-je. Tu nous as retrouvés !

— Vous étiez perdus. Si je suis perdu, c'est plus facile pour moi de retrouver quelqu'un qui s'est égaré, puisque, abstraitement, on est au même endroit.

Je fronçai les sourcils à ce raisonnement, pendant que mon oncle examinait les alentours.

— Je ne m'imaginais pas ça comme ça, conclut-il.

— Ah non ? s'étonna Bastille en se tournant vers les piliers et les grandes arches. Moi si.

— Je pensais que les Conservateurs seraient plus soigneux de leurs rouleaux et de leurs livres, précisa Kaz.

— Kaz, interrompis-je. Tu nous as trouvés, n'est-ce pas ?

— C'est ce que je viens de t'expliquer, gamin.

— Tu saurais rejoindre Australie ?

Il haussa les épaules.

— Je peux toujours essayer. Mais il faudra être prudent. J'ai failli

tomber dans un de leurs pièges en venant. J'ai marché sur un fil et un énorme cerceau s'est détaché du mur et a tenté de m'attraper.

— Et ensuite ? demanda Bastille.

Kaz éclata de rire.

— Il m'est passé carrément au-dessus du chapeau melon. Raison numéro 15 : les petites personnes offrent de petites cibles !

Je secouai la tête.

— Je pars en éclaireur, annonça la Crystalliotte. Au cas où il y aurait d'autres fils de détente. Si la voie est libre, vous me suivez. À chaque croisement, Kaz enclenchera son Talent afin de choisir la direction à prendre. Avec un peu de chance, on finira par croiser Australie.

— Ce plan m'a l'air honnête, dis-je.

Bastille chaussa ses Verres de Combat, puis s'engagea prudemment dans le corridor. Mon oncle et moi restâmes en retrait comme deux idiots.

Une question me vint.

— Kaz, commençai-je. Il t'a fallu combien de temps pour maîtriser ton Talent ?

— Ha ! s'écria-t-il. Qui te dit que je le maîtrise ?

— Mais... tu t'en sors drôlement mieux que moi avec le mien.

J'indiquai d'un geste les ruines du pilier loin derrière nous.

— C'est vrai, les Talents ne sont pas toujours faciles à manipuler, admit Kaz. C'est ton œuvre ?

J'acquiesçai.

— Tu sais, c'est grâce au son de cette colonne en train de s'effondrer que j'ai compris que tu étais dans le coin. Parfois, même nos erreurs peuvent nous rendre service.

— D'accord, convins-je. N'empêche, j'ai toujours du mal. Chaque fois que je crois avoir saisi comment me servir de mon don, je casse un truc qui n'était pas au programme.

Le petit homme s'appuya contre un pilier.

— Je te comprends, Al. J'ai passé l'essentiel de ma jeunesse à me perdre. On ne me laissait pas aller aux toilettes tout seul de peur que je n'atterrisse au Mexique. Un jour, ton père et moi on s'est retrouvés coincés sur une île pendant deux semaines parce que je

n'arrivais pas à faire fonctionner ce fichu Talent.

Il secoua la tête.

— Plus un Talent est puissant, ajouta-t-il, plus il est difficile à contrôler. Le tien, le mien, celui de ton père et de ton grand-père sont de premier ordre. Pile-poil sur la Roue Incarnée, très purs. Forcément, ils nous donnent du fil à retordre.

Je haussai un sourcil.

— La Roue Incarnée ?

— Personne ne t'a expliqué ? s'étonna-t-il.

— Le seul avec qui j'aie discuté des Talents, c'est Papi Smedry, avouai-je.

— Oui, mais à l'école ?

— Ah... non. J'ai été à l'école des Bibliothécaires, Kaz. En revanche, j'en connais un rayon sur la Grande Dépression.

Il grogna.

— Peuh ! La Fantasy ! Ces Bibliothécaires...

Il poussa un soupir et s'accroupit. Il dénicha un bout de bois par terre et un peu de poussière accumulée dans un coin, et y traça un cercle.

— Il y a eu des tas de Smedry au fil des siècles, commença-t-il. Et des tas de Talents. On peut diviser ces derniers en quatre grands groupes, selon qu'ils influent sur l'espace, sur le temps, sur la connaissance ou sur le monde concret.

Il coupa le rond en quartiers.

— Mon Talent, par exemple, continua-t-il, permet de changer l'ordre spatial : je me perds, je me retrouve.

— Et Papi Smedry ?

— Le temps, répondit mon oncle. Il est toujours en retard. Le Talent d'Australie agit sur le monde concret, sur la matière, plus précisément sur son propre corps.

Il inscrivit son nom sur la roue.

— Son don est assez spécifique, moins général que celui de ton grand-père. Certains Smedry sont capables d'avoir une sale tête à toute heure du jour, pas seulement au réveil. D'autres peuvent transformer l'apparence d'autrui aussi bien que la leur. Tu me suis ?

— Je crois.

— Plus le Talent s'approche de sa forme pure, plus il est puissant. Le don de ton grand-père est très pur : il parvient à manipuler le temps de nombreuses façons différentes. Ton père et moi avons des pouvoirs plutôt flexibles et très semblables : je me perds et Attica perd des objets. Les frères et sœurs ont souvent des Talents similaires.

— Et Sing ? m'enquis-je.

— Trébucher ? Il s'agit d'un Talent de la connaissance : ton cousin sait exécuter un geste anodin d'une façon extraordinaire. Mais comme Australie, son don n'est pas très souple. C'est pourquoi je les place ici... au bord du cercle. Mon père, lui, se situe près du centre, car son Talent est plus puissant.

Je hochai lentement la tête.

— Et moi alors ?

Bastille était revenue et observait le croquis avec intérêt.

— Difficile à dire, répondit mon oncle. On est en plein territoire philosophique, dans ton cas. Certains estiment que le Talent Briseur appartient simplement à la famille des dons Matière, même s'il est très versatile et parfois très puissant.

Il me regarda droit dans les yeux avant de planter son bâton en plein cœur du cercle.

— Pour d'autres, cependant, il est beaucoup plus que cela. Ce Talent semble capable d'affecter les quatre zones. Selon la légende, l'un de tes ancêtres a réussi à briser le temps et l'espace, formant ainsi une bulle où rien ne vieillissait jamais. On parle aussi d'autres exploits non moins merveilleux : tel Smedry aurait usé de ce don sur la mémoire de son prochain, ou sur ses facultés. Au fond, que signifie « casser » ? Que peux-tu changer ? Quelles sont les limites de ce Talent ?

Il pointa sa baguette sur moi.

— Quoi qu'il en soit, gamin, conclut-il, c'est pour ça que tu as tant de mal à le contrôler. En fait, après des siècles d'étude, on ne sait que très peu de choses sur les Talents. À mon avis, on ne les comprendra jamais, et ce malgré les efforts de ton père...

Kaz se leva en s'essuyant les mains sur son pantalon.

— Je suppose qu'il est venu ici pour cette raison, d'ailleurs.

— Tu en connais un rayon, admirai-je. D'où tiens-tu tout cela ?

Mon oncle arqua les sourcils.

— Quoi ? Tu t’imagines que je passe mon temps à compiler des listes spirituelles et à me perdre en allant aux toilettes ? J’ai un boulot, gamin.

— Lord Kazan est un savant, intervint Bastille. Expert en théorie obscure.

— Génial, raillai-je. Encore un prof.

Après Papi Smedry, Sing et Quentin, je commençais à croire que tous les habitants des Royaumes Libres étaient des universitaires.

Il haussa les épaules.

— C’est une caractéristique Smedry. On a tendance à se passionner pour l’information dans la famille. Bref. C’était ton père le vrai génie ; moi, je ne suis qu’un humble philosophe. Alors Bastille, et cette allée ?

— RAS, annonça la Crystalliotte. En tout cas, je n’ai trouvé aucun fil de détente.

— Formidable, maugréa-t-il.

— Tu as l’air déçu.

— Bah, les pièges sont intéressants. De vraies surprises, comme des cadeaux d’anniversaire.

— Sauf que ces cadeaux-là risquent de nous décapiter, nota Bastille avec ironie.

— C’est pour ça que c’est marrant, Bastille.

Elle soupira et me décocha un regard par-dessus ses lunettes. *Les Smedry*, semblait-elle dire. *Tous pareils*.

Je lui souris, puis nous nous remîmes en marche. Derrière nous, deux Conservateurs s’empressèrent de recopier le dessin de Kaz. Quand je me retournai de nouveau, un troisième spectre flottait juste devant moi.

— Les Incarnas connaissaient les secrets des Talents des Smedry, murmura la créature. Il existe un livre, un livre incarna, millénaire, qui explique exactement d’où viennent les Talents. Il n’en reste que deux exemplaires. Nous en possédons un.

Le mort-vivant s’approcha.

— Vous pouvez le consulter, susurra-t-il. Empruntez-le, si vous le voulez.

Je grognai.

— Je ne suis pas si curieux que ça. Je serais le dernier des imbéciles de vous donner mon âme pour une info que je ne pourrais jamais utiliser.

— Mais vous pourriez *peut-être* l'utiliser... Qui sait ce dont vous seriez capable si vous compreniez votre don, jeune Smedry ? Parviendriez-vous à obtenir votre liberté ? Pourquoi pas ? À récupérer votre âme ? À *briser* les liens qui vous retiennent ici ?

Je marquai une pause. Son raisonnement était tordu, effrayant... et logique. Si ça se trouvait, c'était faisable.

— C'est donc possible ? demandai-je. On peut se libérer après avoir été transformé en Conservateur ?

— Tout est possible, chuchota le revenant en me fixant de ses prunelles enflammées. Essayez. Le jeu en vaut la chandelle. Vous apprendriez tant de choses. Des choses que le monde a oubliées depuis des siècles...

Ces types étaient rusés et infiniment subtils. La preuve : j'envisageai effectivement (l'espace d'une seconde ou deux) d'échanger mon âme contre un bouquin de théorie obscure.

Et puis je revins à la raison. Je n'arrivais déjà pas à contrôler mon Talent. Qu'est-ce qui m'avait pris de croire que je réussirais à le dompter suffisamment pour tromper des ennemis aussi puissants et aussi malins que les Conservateurs de la Grande Bibliothèque d'Alexandrie ?

Je ricanai dans ma barbe et secouai la tête. Le spectre, dégoûté, recula. J'accélérai l'allure et rattrapai les autres. Kaz ouvrait la marche, nous guidant comme il l'avait fait dans la jungle. Il laissait à son Talent le soin de nous égarer et de nous rapprocher d'Australie. En théorie.

Effectivement, tout en avançant, j'aurais juré que les rouleaux de papyrus et parchemin changeaient. Il ne s'agissait pas d'une métamorphose, non, mais si j'observais une étagère, puis me détournais, quand je regardais de nouveau par là, j'étais incapable de dire si j'avais sous les yeux le même rayonnement ou pas. Le don de mon oncle nous baladait à travers les couloirs sans accroc. On ne sentait rien.

Une idée me frappa alors.

— Kaz ?

Le petit homme se retourna vers moi.

— Ton Talent nous a perdus, pas vrai ?

— Ouaip.

— On a l'impression de longer un corridor, alors qu'en réalité on fait des sauts de puce d'un coin de la bibli à un autre, je me trompe ?

— Pas du tout. Tu sais quoi, gamin ? Tu es plus malin que tu n'en as l'air.

Je plissai le front.

— Alors ça sert à quoi d'envoyer Bastille en éclaireur ? insistai-je. Est-ce qu'on n'a pas quitté cette allée au moment où tu as enclenché ton Talent ?

Kaz se figea.

À cet instant précis, j'entendis un cliquetis à mes pieds. Horreur. Je venais de trébucher sur un fil de détente.

— Oh, noix de beurre, jura mon oncle.

Chapitre 11

Pardon pour le début du chapitre précédent. Mes plus plates excuses. Mon but est d'écrire un bouquin totalement frivole. Autrement, j'encours le risque que mes lecteurs se mettent à me respecter encore plus ou, pire, à me vénérer. Par conséquent, accordez-moi une faveur. Prenez une paire de ciseaux, découpez les cinq ou six paragraphes suivants et collez-les par-dessus les premières lignes du chapitre 10, de sorte que vous n'ayez plus jamais à lire ces commentaires prétentieux.

Prêts ? Go !

Il était une fois un lapinou. Une année, Lapinou organisa une fête pour son anniversaire. Et c'était la fête la plus merveilleuse au monde. Parce que ce jour-là, Lapinou reçut le plus beau cadeau du monde : un bazooka.

Lapinou adorait son bazooka. Il explosait des tas de trucs à la ferme : l'écurie de Chilpéric le Cheval ; la porcherie de Clotaire le Cochon ; le poulailler de Prune la Poule.

— Mon bazooka est le plus mieux du monde ! dit Lapinou.

Après quoi, les amis de la ferme le passèrent à tabac et lui volèrent son bazooka. C'était le plus beau jour de sa vie.

Épilogue : Clotaire le Cochon était furax d'avoir perdu sa porcherie. Pendant que personne ne regardait, il piqua le bazooka. Il se coupa les cheveux en brosse et jura de se venger.

Ainsi naquit la légende de Clotaireminator.

Fin.

Voilà. Ça va mieux. Maintenant que nous avons établi que vous étiez bien en train de lire le bon genre de roman, nous pouvons revenir à nos moutons (pas nos lapins).

Je me crispai et, sans bouger, examinai le fil.

— Bon, soufflai-je. Est-ce que ça va...

— Gak !

À cet instant, le plafond s'ouvrit en deux et des seaux d'une vase noire et collante se déversèrent sur nous. Je tentai d'éviter la douche, mais j'étais beaucoup trop lent. Même Bastille avec sa vitesse crystallote hallucinante n'y parvint pas.

Nous fûmes couverts d'une espèce de poix en un rien de temps. Je voulus hurler, mais tout ce qui sortit de ma gorge fut un gargouillement misérable et ma bouche s'emplit de l'immonde mixture. Disons que ce n'était pas très plaisant. Genre un cocktail banane-goudron, avec beaucoup de goudron.

Je me débattis, mais la mélasse était en train de durcir et je me retrouvai figé sur place, un œil fermé et le gosier plein de substance solide. Heureusement, mon nez était libre et je pouvais respirer.

— D'enfer, railla Bastille.

Je l'apercevais à peine. Elle avait été surprise dans une position de sprinter, sauf qu'elle avait eu le réflexe de se couvrir le visage. L'inconvénient, par contre, c'est qu'elle avait un bras collé au front.

— Kaz ? appela-t-elle. Vous êtes coincé vous aussi ?

— Ouais... répondit une voix étouffée. J'ai essayé de me perdre, mais ça n'a pas marché. On était déjà perdus.

— Alcatraz ?

J'émis une sorte de grognement nasal.

— Il a l'air indemne, commenta mon oncle. Mais il peut dire adieu aux grands discours, enfin pour le moment.

— Ce n'est pas son genre, rétorqua Bastille.

Ça suffit, songeai-je, énervé. Je relâchai une salve de Talent contre la bouillie visqueuse. Aucune réaction. Il y a hélas des tonnes de choses qui sont insensibles aux dons des Smedry.

Plusieurs Conservateurs vinrent planer à notre niveau. Ils semblaient contents d'eux.

— Nous pouvons vous fournir un ouvrage qui vous expliquera comment sortir de ce mauvais pas, proposa l'un.

— Il vous intéressera certainement, renchérit un autre.

— Allez vous faire voir chez les opticiens ! jura Bastille.

Elle se débattait comme un diable. Rien ne bougeait si ce n'est son menton.

— Votre offre ne vaut pas une cacahuète ! s'emporta Kaz.

Impossible de lire dans cette position !

— Nous vous ferions la lecture avec joie, suggéra un troisième. Ainsi, dans l'instant avant que votre âme ne vous soit retirée, vous comprendriez comment vous échapper.

— De plus, susurra un autre à l'intention de mon oncle, vous auriez une éternité devant vous pour étudier. Cela ne peut vous laisser de marbre, vous qui êtes érudit. Tout le savoir de la Bibliothèque à votre disposition. Jusqu'à la fin des temps.

— Sans jamais quitter la bibli, contra Kaz. Coincé pour toujours dans ce trou. Obligé d'entraîner des innocents dans ce piège.

— Votre frère a estimé que le jeu en valait la chandelle, annonça une des créatures.

Quoi ? m'excitai-je intérieurement. Mon père !

— Vous mentez, déclara le petit homme. Attica ne se laisserait jamais arnaquer.

— Il n'a pas été nécessaire de le faire, glissa un Conservateur à mon oreille. Il est venu de lui-même. Pour un livre. Un livre spécial.

— Lequel ? s'enquit Bastille.

Les morts-vivants se turent. Une flopée de sourires s'épanouirent sur leurs crânes.

— Seriez-vous prête à nous donner votre âme en échange de ce renseignement ?

La Crystalliotte se mit à jurer, gesticulant de plus belle dans la gadoue. Les Conservateurs s'approchèrent d'elle et lui murmurèrent des paroles en grec ancien (d'après mes Verres Traducteurs).

Si seulement je pouvais attraper mes Verres Boutevent ! J'arriverais peut-être à me débarrasser d'un peu de cette mélasse.

Je ne parvenais même pas à bouger les doigts ; quant à fouiller dans mes poches...

Si seulement mon Talent fonctionnait !

Je me concentrai, amassai toute l'énergie que j'avais et la relâchai sur la gangue visqueuse. Celle-ci ne se fendilla même pas.

Une idée me vint. Le goudron était résistant, mais le sol ? Je tirai une nouvelle salve de Talent vers le bas.

Je me tendis. Je sentis le flot de pouvoir déferler de ma poitrine, le long de mes jambes, vers mes pieds. Je sentis mes chaussures se

défaire, la semelle se détacher, la toile se découdre. Je sentis la pierre sous mes talons s'émietter. À quoi bon ? Mon corps était toujours prisonnier : le plancher se déroba sous moi, mais je ne tombai pas avec.

Un des Conservateurs se tourna vers moi.

— Êtes-vous certain de ne pas vouloir ce livre sur les Talents, jeune Oculateur ? Il vous aiderait peut-être à vous libérer.

Concentre-toi, m'ordonnai-je tandis que le reste des spectres continuait à tourmenter Bastille. *Ils ont dit qu'il y avait un bouquin expliquant comment sortir de cette poix. Ça veut dire qu'on peut en sortir.*

Je me débattais, mais à l'évidence, ça ne servait à rien. Si ç'avait été une simple question de muscles, Bastille se serait dépatouillée de la gangue bien avant moi.

Je changeai de tactique. Je dirigeai mon attention vers la substance elle-même. Ce que j'avais dans la bouche semblait légèrement plus mou que ce qui entourait mes membres et mon torse. Pourquoi ? La salive ? Et si le goudron ne durcissait pas s'il était mouillé ?

Je tentai de baver un peu sur la matière noire. Un filet humide commença à couler de ma lèvre supérieure jusqu'à la masse couvrant le bas de mon visage.

— Euh... Alcatraz ? s'inquiéta Bastille. Tout va bien ?

Je tâchai de grogner sur un ton rassurant, mais l'expérience m'avait appris qu'il n'est pas évident de grogner avec éloquence quand on crache.

Au bout de quelques minutes, j'en vins à la désagréable conclusion que non, cette cochonnerie ne se dissolvait pas dans la salive. En plus, j'étais désormais non seulement couvert de plâtre noir, mais aussi de bave jusqu'à la ceinture.

— Frustré ? glissa un Conservateur en décrivant des cercles dans l'air au-dessus de moi. Combien de temps allez-vous résister ? Vous n'avez pas besoin de parler. Si vous désirez échanger votre âme contre la solution, il vous suffit de cligner des paupières trois fois.

J'écarquillai les yeux comme un fou. Ils furent vite secs, ce qui était passablement ironique, étant donné l'état de mon T-shirt.

Le spectre, visiblement déçu, se contenta de flotter en surface. *À quoi bon toutes ces cajoleries ? Nous sommes à leur merci. Pourquoi ne prennent-ils pas nos âmes de force ?*

Voilà qui donnait à réfléchir. S'ils ne l'avaient pas déjà fait, cela signifiait sans doute qu'ils ne *pouvaient pas* le faire. Ils étaient donc liés par un code ou une loi ou que sais-je encore.

Mes mâchoires commençaient à fatiguer. C'est idiot, non ? J'étais coincé de partout et ce qui me souciait le plus, c'était ma mâchoire. Pourquoi ? Peut-être parce que la gangue ignoble n'était pas aussi dense à cet endroit qu'ailleurs. Comme je l'avais remarqué un peu plus tôt, la substance était moins dure à l'intérieur de ma bouche, j'avais moins d'appui.

Alors, en désespoir de cause, je mordis. Fort. Étonnamment, mes dents déchirèrent la matière noire et un bloc entier me tomba au fond du gosier. Soudain, toute la couverture poisseuse (qui me recouvrait moi, mais aussi Bastille, Kaz et le plancher) tressaillit.

Hein ? Le morceau que j'avais tranché d'un coup d'incisives redevint immédiatement liquide et je l'avalai malgré moi, m'étranglant à moitié. La pâtée placée sous mon nez recula légèrement en frémissant. Comme si... comme si l'ensemble de la chape de goudron était vivant.

Je frissonnai. Je n'avais pas trente-six solutions. Je secouai la tête (j'étais plus libre de mes mouvements à présent) et envoyai le menton de l'avant, croquant dans la masse une nouvelle fois. Je recrachai ma bouchée de banane goudronnée et recommençai l'opération.

La substance se retira illico loin de moi, tel un chien qui vient de se prendre un coup de pied aux fesses. La métaphore semblait pertinente, et je shootai dans la bestiole. Celle-ci trembla et s'enfuit dans le corridor, abandonnant son emprise sur mes compagnons. Je crachai derechef (ce truc était vraiment immonde) avant de me tourner vers les Conservateurs.

— Vous devriez dresser vos pièges un peu mieux, raillai-je.

Les spectres n'avaient pas l'air content. Kaz, par contre, se fendit d'un grand sourire.

— Gamin, tu mériterais presque d'être une petite personne !

— Merci.

— Bien sûr, il faudrait d'abord qu'on te coupe les jambes au niveau du genou, mais ce n'est pas cher payé !

Il m'offrit un clin d'œil. Je suis quasiment certain qu'il blaguait.

Je sortis du mini champ de ruines que j'avais créé en déployant mon Talent et me débarrassai de mes chaussures qui ne tenaient

plus qu'à un fil, littéralement.

N'empêche, je nous avais libérés. Je m'approchai de Bastille, ravi.

— Ça fait *deux* pièges dont je t'ai sauvée, déclarai-je.

— Ah oui ? rétorqua-t-elle. Et si on comptait ceux dans lesquels tu m'as conduite, mmh ? Qui a trébuché sur le fil, rappelle-moi ?

Je rougis.

— On aurait tous pu s'y prendre les pieds, raisonna mon oncle. On a bien rigolé, mais je commence à me dire qu'on aurait intérêt à éviter ces fichus câbles à l'avenir.

— Sans rire ! éclata la Crystalliotte. Le problème, c'est que je ne peux pas partir en éclaireur si votre Talent nous guide.

— Il faudra se montrer plus prudent, voilà tout, soupira Kaz.

Je regardai le fil de détente et songeai au danger qu'ils représentaient, lui et ses petits camarades. Nous ne pouvions pas nous permettre de déclencher toutes les chausse-trapes qui se présenteraient. Rien ne garantissait que nous trouverions un moyen de nous tirer d'affaire la prochaine fois.

— Attendez une seconde, intervins-je en fouillant dans mes poches.

J'enlevai mes lunettes et les remplaçai non pas par les Verres Boutevent, mais par ceux que Papi m'avait laissés dans la cabane.

Le monde s'illumina d'un coup, l'intensité de la lueur indiquant l'âge de chaque objet. Et effectivement, le filin brillait beaucoup plus que les pierres ou les rouleaux alentour. Il était plus récent que le reste de la Bibliothèque.

— Je crois que nous avons une solution à notre problème, annonçai-je en souriant.

— Des Verres Clairvoyants ? s'étonna Bastille.

J'opinaï.

— Nom d'un sablier, où as-tu déniché ça ?

— Papi Smedry me les a confiés. Enfin, par message interposé. À ce propos, ajoutai-je en avisant les Conservateurs, vous n'étiez pas censés me rendre les écrits que vous m'avez pris ?

Les créatures échangèrent des regards. L'une d'elles s'approcha enfin d'un air maussade. Le spectre se baissa et posa par terre des objets divers : des copies de mes étiquettes, de mon emballage de

chewing-gum et de la note de mon grand-père. Il y avait aussi des répliques des billets que je leur avais donnés : elles étaient conformes aux originaux, sauf qu'elles étaient incolores.

Super, pensai-je. *De toute façon, je n'avais sans doute plus besoin de ce fatras.* Je récupérerai mes duplicata, qui dégageaient une vive lumière vu qu'ils venaient d'être créés. Bastille s'empara de la lettre et la lut avec inquiétude.

— Ton père est vraiment quelque part ici ? dit-elle.

— Apparemment.

— Et... les Conservateurs prétendent qu'il a déjà abandonné son âme.

Je ne répondis rien. *Ils m'ont donné mes papiers quand je les leur ai demandés ; ils ne nous arrachent pas nos âmes de force. Oui, décidément, ils obéissent à des règles.*

J'aurais dû m'en rendre compte plus tôt. Voyez-vous, tout obéit à des règles : la société, la nature, les gens. La plupart des lois qui régissent la société reposent sur nos attentes (sujet que j'évoque plus loin) et peuvent, par conséquent, être transgressées. Les lois de la nature, en revanche, sont incontournables.

Il en existe bien plus que vous ne le croyez. D'ailleurs, il y en a même plusieurs qui s'appliquent à ce livre. Ma préférée, c'est la Loi du Pur Génie. Cela signifie, très simplement, que tout ouvrage écrit par moi est génial. Désolé, mais c'est scientifiquement prouvé.

Et qui suis-je pour contredire la science ?

— Hé ! hélai-je un spectre. Vous avez des règles, vous autres, non ?

La créature hésita.

— Oui, admit-elle enfin. Souhaitez-vous les lire ? Je peux vous procurer un ouvrage qui les expose dans le détail.

— Non, répondis-je. Je ne veux pas *lire*, je veux *écouter*. Expliquez-moi.

Le spectre fronça les sourcils (enfin, autant qu'un crâne peut froncer quoi que ce soit).

— Vous êtes obligés d'obéir, n'est-ce pas ? ajoutai-je, un sourire aux lèvres.

— Nous avons en effet cet honneur, convint-il.

Puis, avec un rictus :

— Évidemment, je dois vous les réciter dans leur langue originelle.

— Votre connaissance du grec ancien nous a fort impressionnés, glissa un autre mort-vivant. Vous êtes venu à nous bien préparé. C'est rare de nos jours.

— Toutefois, chuchota un troisième, nous doutons grandement que vous parliez le faxdarien moyen.

Ma connaissance du grec ancien ? songeai-je, perplexe. Et je compris. *Ils ne savent pas que j'ai des Verres Traducteurs ! Ils croient que si je pige ce qu'ils me racontent depuis le début, c'est parce que je maîtrise la langue de Plutarque !*

— On va voir ça, lâchai-je d'un air nonchalant tout en changeant discrètement de lunettes. Allez-y !

— Ha ! Le naïf s'imagine qu'il peut saisir le faxdarien moyen ! lança l'un des Conservateurs dans une langue très étrange qui semblait essentiellement constituée d'une variété de crachouillis.

Comme toujours, les Verres de Rashid se mirent instantanément à l'œuvre pour me la rendre intelligible.

— Vas-y, siffla un autre. Récite-lui les règles.

— Premièrement, reprit celui qui flottait en face de moi, quiconque pénètre dans notre domaine accompagné et portant des écrits peut être séparé de son groupe et doit nous remettre lesdits écrits. Si le visiteur résiste, nous sommes autorisés à confisquer les documents, mais devons en produire des copies et les rendre à leur propriétaire dans l'heure. Cependant, si personne ne les réclame passé ce délai, nous pouvons les conserver définitivement. Deuxièmement, nous sommes autorisés à prendre les âmes des visiteurs, mais uniquement si celles-ci nous sont offertes librement et légitimement. Le don d'une âme peut être encouragé, mais pas forcé. Troisièmement, nous pouvons accepter ou rejeter une demande de contrat. Une fois ce dernier signé, nous devons fournir le livre désiré et nous abstenir de prélever l'âme du lecteur pendant une durée déterminée par le contrat. Cette durée ne peut excéder dix heures. Si un visiteur s'empare d'un livre sans contrat, nous pouvons lui retirer son âme dans les dix secondes.

Je frémis. Dix secondes ou dix heures, c'était kif-kif. Au bout du compte, on perdait son âme. Bien sûr, à mes yeux, seul un livre mérite qu'on abandonne son âme pour le lire et vous l'avez entre les mains.

J'accepte les cartes de crédit.

— Quatrièmement, poursuit le Conservateur, nous n'avons pas le droit de faire de mal directement aux visiteurs.

D'où les pièges, réalisai-je. Techniquement, le visiteur les déclenche tout seul et donc se « fait du mal » lui-même.

Je continuai à regarder devant moi, la mine perplexe, comme si je ne comprenais rien à ce discours.

— Cinquièmement, lorsqu'une personne devient Conservateur, nous avons l'obligation de remettre ses biens à sa famille si jamais un proche vient les réclamer. Sixièmement, et c'est le plus important : nous sommes les gardiens du savoir et de la vérité. Nous ne pouvons mentir si l'on nous pose une question.

Il se tut.

— Fini ? demandai-je.

Si vous n'avez jamais vu une bande de morts-vivants aux yeux flamboyants sursauter de surprise... OK, supposons que vous n'ayez jamais vu une bande de morts-vivants aux yeux flamboyants sursauter de surprise. Disons simplement que la scène était assez marrante. Flippante, mais marrante.

— Il parle notre langue ! siffla une créature.

— Impossible ! Nul ne la connaît en dehors de cette Bibliothèque.

— Et s'il s'agissait de Tharande ?

— Il y a des millénaires qu'il n'est plus.

Bastille et Kaz m'observaient. Je leur adressai un clin d'œil.

— Des Verres Traducteurs ! s'exclama soudain un spectre. Regardez !

— Impossible, répéta un autre. Personne n'aurait pu rassembler les Sables de Rashid !

— Et pourtant... Si, c'est la seule explication.

Les trois esprits parurent encore plus abasourdis qu'auparavant.

— Que se passe-t-il ? murmura Bastille.

— Juste une seconde...

D'après les règles de la Bibliothèque, il existait un moyen de découvrir si mon père était venu ici et avait perdu son âme.

— Je suis le fils d'Attica Smedry, déclarai-je. Je veux récupérer ses effets personnels. Vous devez me les remettre, c'est votre règlement.

Silence.

— Nous ne le pouvons pas, annonça enfin un Conservateur.

Je poussai un soupir de soulagement. Si mon père avait visité la bibli, il n'avait pas abandonné son âme. Dans le cas contraire, les spectres m'auraient rendu ses affaires.

— Nous ne le pouvons pas, continua la créature en ébauchant un sourire maléfique, parce que nous les avons déjà rendus.

La nouvelle me transperça. *Non ! Je n'y crois pas !*

— Je ne vous crois pas, pantelai-je.

— Nous ne sommes pas autorisés à mentir, me rappela un des morts-vivants. Votre père s'est présenté à nous et nous a vendu son âme. Il ne voulait que trois minutes pour lire l'ouvrage qu'il recherchait. Au bout de ce temps, il est devenu l'un des nôtres. Et il y a quelques jours à peine, quelqu'un nous a réclamé ses biens.

— Qui ? m'écriai-je. Qui ? Mon grand-père ?

— Non, répondit le Conservateur en souriant de plus belle. Shasta Smedry. Votre mère.

Chapitre 12

Je voudrais vous présenter mes plus plates excuses pour l'ouverture du chapitre précédent. Il m'est apparu que ce livre, quoique parfois excentrique, ne devrait vraiment pas perdre son temps avec des animaux anarchistes avec ou sans bazooka. C'est complètement débile, et comme j'exècre la débilité, j'aimerais vous demander un petit service.

Revenez deux chapitres en arrière, là où doivent normalement se trouver les paragraphes sur Lapinou (puisque vous les avez découpés au chapitre 11 pour les coller là). Sortez vos ciseaux et enlevez-les encore un coup. Maintenant, allez chercher un bouquin de Jane Austen et mettez-y les aventures de nos amis de la ferme. Ils y seront bien plus heureux, car, à ce qu'on dit, Jane aimait beaucoup les lapins et les bazookas, comme il était de rigueur pour les jeunes filles de bonne famille en 1800. Mais c'est une autre histoire.

J'avancaï, tête baissée, les yeux rivés au sol à l'affût de fils déclencheurs. J'avais soigneusement rangé mes Verres Traducteurs dans ma poche et les avais remplacés par mes Clairvoyants.

Je commençais à accepter le fait que mon père (un homme que je n'avais jamais rencontré, mais pour qui j'avais fait un demi-tour du monde) était sans doute mort. Ou pire que mort. Si les Conservateurs disaient la vérité, son âme lui avait été arrachée pour servir à la création d'un nouveau spectre avec des flammes au milieu de la figure. Je ne le connaîtrais jamais, ne le verrais jamais. Mon père n'était plus.

D'autre part, savoir que ma mère se trouvait quelque part dans ces catacombes n'était pas non plus très réjouissant. Pour moi, elle était toujours Miss Fletcher, bien qu'elle s'appelât en fait Shasta. (À l'instar de beaucoup de Bibliothécaires, elle portait un nom de montagne, de montagne californienne en l'occurrence.)

Miss Fletcher, ou Shasta, donc, avait été mon assistante sociale pendant mon enfance au Chutland. Elle m'avait toujours traité durement et n'avait à aucun moment laissé échapper le moindre indice quant à sa véritable identité. Était-ce elle qui avait envoyé le monstrueux Ossement du Scribe à mes troussees ? Comment avait-

elle eu vent du voyage de mon père à Alexandrie ? Et que ferait-elle si elle me trouvait ici ?

Quelque chose brillait par terre, juste devant nous.

— Stop ! ordonnai-je, et Kaz et Bastille se figèrent. Un câble, là.

Bastille s'accroupit.

— Effectivement, admit-elle, visiblement impressionnée.

Nous l'évitâmes avec soin, puis reprîmes notre route. Lors de notre dernière heure de marche, nous avions laissé derrière nous les allées tapissées de rouleaux. Nous longions à présent des corridors remplis de livres. Ces vieux grimoires avaient beau être fatigués et sentir le renfermé, avec leurs reliures de cuir craquelées de partout, ils étaient quand même beaucoup plus récents que les parchemins.

Tous les livres jamais écrits. Y avait-il, quelque part, une pièce pleine de romans à l'eau de rose ? L'idée était amusante. Les Conservateurs collectionnaient les connaissances. Peu leur importait quel genre d'histoires ou d'informations un bouquin contenait. Leur rôle était de rassembler, entreposer et sauvegarder le tout. Jusqu'à ce que quelqu'un vienne vendre son âme pour y accéder.

J'étais désolé pour le lecteur qui acceptait de perdre son âme pour un roman fleur bleue.

Nous continuions sans relâche. En théorie, le Talent de Kaz nous guidait vers Australie, mais j'avais plutôt l'impression de déambuler au hasard. Vu la nature du don de mon oncle, c'était sans doute bon signe.

— Kaz, tu as déjà rencontré ma mère ?

Le petit homme m'adressa un regard en coin.

— Évidemment, répondit-il. Elle était... enfin, est ma belle-sœur.

— Ils n'ont jamais divorcé ?

Il secoua la tête.

— Je ne sais pas trop ce qui s'est passé... Ils ont eu un différend, ça c'est sûr. Ton père t'a confié à l'assistance sociale et ta mère s'est chargée de veiller sur toi.

Il marqua une pause.

— On était tous là à ton baptême, Al. Le jour où Attica a annoncé qu'il te léguait les Sables de Rashid. Personne ne sait comment il a réussi à te les faire parvenir au bon moment et à la bonne adresse.

— Des Verres Prophétiques, coupai-je.

— Il a des Verres Prophétiques ?!

J'opinaï.

— Noix de pécan ! Les oracles de Ventat sont censés posséder la seule paire qui existe. Je me demande où Attica en a dégotté une autre.

Je haussai les épaules.

— Il en a juste parlé dans sa lettre, dis-je.

Mon oncle hocha la tête d'un air songeur.

— Bref, reprit-il, ton père a disparu quelques jours après ton baptême, du coup ça laissait peu de temps pour un divorce, je suppose. Ta mère pourrait en demander un, mais elle n'a aucune raison de le faire. Après tout, elle perdrait son Talent.

— Quoi ?!

— Son Talent, Al. C'est une Smedry maintenant.

— Seulement par alliance.

— Aucune importance. Celui ou celle qui épouse un membre de la famille Smedry reçoit le même Talent que son conjoint dès que le mariage est officiel.

J'avais cru que les Talents étaient génétiques, que les parents les transmettaient à leurs enfants, comme la couleur de la peau ou des cheveux. Mais visiblement, ce n'était pas le cas. Cette information me parut importante.

Les choses sont plus claires, à présent, réfléchis-je. Voilà pourquoi Papi Smedry pensait que ma mère avait épousé mon père pour son Talent. J'avais supposé qu'elle avait été séduite par son don, de la même façon qu'on peut se marier à une rock star pour ses riffs de guitare. Sauf que ça n'était pas le genre de Miss Fletcher.

Elle en avait après le Talent d'Attica, pour elle-même.

— Donc ma mère peut...

— Perdre des choses, compléta mon oncle. Comme ton père.

Il sourit, les yeux pétillants.

— Je ne crois pas qu'elle ait jamais réussi à le maîtriser totalement. C'est une Bibliothécaire ; elle aime l'ordre, les listes, les catalogues. Pour utiliser un Talent, il faut être capable de se laisser aller.

J'acquiesçai.

— Tu en as pensé quoi ? m'enquis-je. Quand il l'a épousée.

— J'en ai pensé que c'était un imbécile et je le lui ai dit, ainsi que se doit de le faire un frère cadet. Cette fichue tête de mule m'a ignoré, nom d'une noisette !

Quelle surprise, ironisai-je mentalement.

— Mais Attica avait réellement l'air amoureux, continua mon oncle avec un soupir. Et, sincèrement, elle était plutôt pas mal pour une Bibliothécaire. Pendant un temps, on aurait pu croire qu'ils allaient surmonter leurs différences. Et puis... tout est parti en vrille. Plus ou moins quand tu es né.

Je fronçai les sourcils.

— Mais... elle travaille pour les Bibliothécaires depuis le début, insistai-je. Elle voulait juste le don de mon père.

— Certains pensent comme toi encore aujourd'hui. Pourtant, elle avait vraiment l'air de tenir à lui. Je... je ne sais pas.

— Elle faisait semblant, forcément, m'entêtai-je.

— Si tu le dis, concéda mon oncle. M'est avis que tes préjugés obscurcissent ton jugement.

— Non, contrai-je. Pas mon style.

— Ah non ? se moqua-t-il. Alors, faisons une expérience, d'accord ? Parle-moi de ton grand-père comme si je ne l'avais jamais rencontré.

— OK... Papi Smedry est un fantastique Oculateur, zinzin sur les bords, mais c'est l'un des personnages les plus importants des Royaumes Libres. Il a le Talent d'être en retard.

— Parfait. Maintenant, décris-moi Bastille.

Celle-ci me tança d'un regard menaçant.

— Hum... Bastille vient de Crystallia. Et... si j'ajoute quoi que ce soit, je risque de me prendre quelque chose sur le crâne.

— Ça ira. Australie ?

Je haussai les épaules.

— Elle a l'air un peu étourdie, mais c'est quelqu'un de bien. Elle est Oculateur et possède un Talent.

— Bon, reprit Kaz. Maintenant, moi.

— Tu es une petite personne qui...

— Arrête, coupa-t-il.

J'obéis. Quel était le problème ?

— Veux-tu me dire pourquoi, poursuit mon oncle, tu as commencé le portrait des trois autres par leur métier ou leur personnalité ? Tandis qu'avec moi, tu as d'abord évoqué ma taille, mmh ?

— Je... euh...

Kaz éclata de rire.

— Je n'essaye pas de te piéger, gamin. Mais peut-être que tu comprends pourquoi je m'énerve parfois. Le problème quand on est différent, c'est que les gens regardent en premier lieu ce qu'on est et pas qui on est.

Je n'avais rien à répondre à ça.

— Ta mère est une Bibliothécaire, continua Kaz. Pour cette raison, on pense généralement à elle en tant que Bibliothécaire, *puis* en tant que personne. Savoir qu'elle est Bibliothécaire brouille le reste.

— Elle est mauvaise, Kaz, interrompis-je. Elle a tenté de me vendre à un Oculateur Noir.

— Vraiment ? questionna-t-il. Qu'a-t-elle dit exactement ?

Je me remémorai le jour où, caché dans la bibli avec Sing et Bastille, j'avais surpris une conversation entre Miss Fletcher et Blackburn.

— En fait, avouai-je, elle n'a rien dit du tout. L'Oculateur Noir a sorti un truc du genre : « Vous vendriez aussi l'enfant, n'est-ce pas ? Vous m'impressionnez. » Et elle a juste hoché la tête ou haussé les épaules, j'ai oublié.

— Donc, conclut mon oncle, elle n'a pas effectivement cherché à te vendre.

— Elle n'a pas non plus contredit Blackburn.

Kaz afficha une moue.

— Shasta a ses propres motivations, petit. Personne ne sait vraiment ce qu'elle mijote. Ton père a vu quelque chose en elle. Je maintiens qu'il n'aurait jamais dû l'épouser, cet imbécile. N'empêche, une fois encore, elle pourrait être pire.

Je n'étais pas convaincu. Et pas seulement à cause de mes préjugés contre les Bibliothécaires. Durant toute mon enfance, Shasta n'avait cessé de me réprimander, de me répéter que je n'étais qu'un vaurien. (J'ai appris depuis que son but était de m'empêcher de me servir de mon Talent afin de ne pas attirer l'attention de ceux qui cherchaient les Sables de Rashid.) Bref, pendant ces treize années, elle ne m'avait jamais révélé qu'elle était ma mère. Pourtant... elle était toujours restée à mes côtés, elle avait veillé sur moi.

J'ignorai ce dernier point. Elle n'avait aucun mérite. Elle avait simplement espéré être là quand les Sables arriveraient. Et en effet, le jour même où je les avais reçus, elle s'était pointée et les avait piqués.

— ... sais pas, Kaz, disait Bastille. À mon avis, si les gens pensent d'abord à votre taille, c'est à cause de votre stupide Liste.

— Ma Liste n'est pas stupide ! se vexa mon oncle. C'est très scientifique !

— Ah oui ? Elle n'inclut pas une raison qui déclare que « les petites personnes sont en meilleure santé parce qu'elles mettent plus de temps à se rendre d'un point à un autre et donc elles prennent davantage d'exercice » ?

— Cliniquement prouvé ! s'excita Kaz.

— Ça semble un peu tiré par les cheveux, intervins-je en souriant.

— Tu oublies la Raison numéro 1. « Inutile de discuter avec une petite personne : elle a toujours raison. »

Bastille pouffa.

— Heureusement que vous ne prétendez pas que les petits sont plus humbles que les grands, ricana-t-elle.

Kaz ne répondit pas. Puis :

— C'est la Raison numéro 236, mais je n'en ai encore jamais parlé.

Bastille me décocha un regard à travers ses lunettes de soleil et malgré le verre fumé, je devinai qu'elle levait les yeux au ciel. N'empêche, même si je n'étais pas convaincu par l'opinion de Kaz sur ma mère, je trouvais que son argument à propos de la façon dont on traite les gens se tenait.

(Notre personnalité) (c'est-à-dire la personne que nous devenons à travers nos actes) (ce qui) (d'ailleurs) (est en fait une fonction de

qui nous sommes) (par exemple, je suis devenu un Oculateur) (ce qui est assez marrant) (en faisant des choses en rapport avec les Oculateurs) (pas qui nous pouvons être) (est plus importante) (en fait) (que notre apparence physique).

Ainsi, ma prédilection pour les parenthèses est partie intégrante de ma personnalité. Je préfère qu'on me reconnaisse à ce trait (qui est plutôt cool) qu'au fait que j'ai un gros nez. Que je n'ai pas. Pourquoi vous me regardez comme ça ?

— Stop ! criai-je en tendant une main.

Bastille s'immobilisa.

— Fil de détente, prévins-je, le cœur battant.

Le pied de la Crystalliotte s'était arrêté à quelques centimètres du déclencheur.

Elle recula. Kaz s'accroupit et examina le câble.

— Bien joué, gamin. Ces Verres sont une aubaine.

— Mouais, grommelai-je en enlevant mes lunettes pour les nettoyer. Je suppose...

Honnêtement, j'aurais préféré une arme au lieu de Verres qui me montraient tout et n'importe quoi. Une épée, voilà qui aurait été tout aussi utile, non ?

Il faut dire que j'aime beaucoup les épées. Si jamais je me marie, c'est avec ça que je couperai la pièce montée.

N'empêche, les Verres Clairvoyants s'étaient montrés bien pratiques. Je les avais peut-être jugés un peu durement au début. J'allais les remettre sur mon nez quand je fus pris d'une étrange sensation. C'était léger, un peu comme une indigestion, mais moins gras.

Je secouai la tête et enfilai mes lunettes. Je guidai mes compagnons de l'autre côté du fil.

— Intéressant, notai-je. Il y en a un deuxième juste après.

— Ils sont de plus en plus malins, admit Bastille. Ils ont dû penser qu'on abaisserait notre garde après avoir repéré le premier et que du coup, on se prendrait les pieds dans le second.

J'opinaï. Je jetai un œil du côté des Conservateurs derrière nous. La curieuse impression s'intensifia. C'était difficile à décrire. Ce n'était pas vraiment une nausée, plutôt une espèce de démangeaison au niveau de mes émotions.

— On doit retrouver Australie au plus vite, pressa la Crystalliotte. C'est normal que ça prenne aussi longtemps ?

— Impossible à dire avec le Talent, rétorqua Kaz. Si elle ne s'est pas égarée, je mettrai beaucoup plus de temps à la retrouver qu'il ne m'en a fallu pour vous localiser. Comme je vous l'ai indiqué, si je ne sais pas où je vais, mon Talent ne peut pas vraiment m'y emmener.

Bastille se renfrogna d'un coup.

— On aurait peut-être intérêt à chercher le vieux Smedry plutôt ? suggéra-t-elle.

— Connaissant mon père, je dirais qu'il n'est pas perdu, lâcha mon oncle en se frottant le menton. Ce sera encore plus difficile de lui mettre la main dessus.

Je ne leur prêtais guère attention. Mon malaise ne s'était pas dissipé. Ce n'était pas la même chose que ce que je ressentais en présence du chasseur à la face de métal, mais c'en était proche...

— Alors on continue ? demanda Bastille.

— Je suppose, répondit Kaz.

— Non ! intervins-je soudain. Kaz, arrête ton Talent.

La Crystalliotte me dévisagea sans comprendre.

— Que se passe-t-il ?

— Quelqu'un utilise un Verre dans le coin.

— L'Ossement du Scribe ?

Je secouai la tête.

— Non, il s'agit d'un Verre normal, pas une horreur comme celles dont il se sert. Ce qui signifie qu'il y a un Oculateur pas très loin d'ici.

Je me tus une seconde, puis pointai un doigt dans une direction.

— Par là.

Bastille et Kaz échangèrent un regard.

— Allons voir.

Chapitre 13

Je voudrais m'excuser pour l'ouverture du chapitre précédent. C'était beaucoup trop excusif. Il y a eu bien trop d'excusation dans ce livre. Désolé. Je veux vous prouver que je suis un menteur, pas une chiffé molle.

Le problème, c'est qu'on ne peut jamais savoir qui va lire tel ou tel bouquin. J'ai tenté d'écrire celui-ci pour les habitants du Chutland *et* des Royaumes Libres. Pas une mince affaire en soi. Mais en plus, la variété de gens qui risquent de se plonger dans ce fascinant ouvrage, rien qu'en Biblie Intérieure, est hallucinante.

Mon lecteur est peut-être un jeune garçon en quête d'aventures. Ou une fillette désirant percer les mystères de la conspiration des Bibliothécaires. Ou encore une mère de famille qui a décidé de s'essayer à ma prose en voyant que tous ses gamins en raffolaient. Ou enfin un tueur en série dont la marotte est de lire des romans afin de sélectionner les auteurs qu'il assassinerait d'horrible façon.

(Si, par hasard, vous faites partie de cette dernière catégorie, sachez qu'Alcatraz Smedry n'est pas mon vrai nom, ni Brandon Sanderson d'ailleurs. Je m'appelle en réalité Garth Nix¹ et j'habite en Australie. Oh, et j'ai insulté votre mère une fois. Qu'est-ce que vous allez faire maintenant, hein ?)

Bref, ce n'est vraiment pas évident de plaire à tout le monde. Donc, j'ai résolu de ne pas essayer. Au contraire, je vais juste écrire quelque chose qui ne veut rien dire pour personne : Flagwat le jovial soja.

La confusion, après tout, est le véritable langage universel.

— La source de la sensation se situe par là-bas, indiquai-je.

Malheureusement, « par là-bas », c'était à travers un mur tapissé de manuscrits.

— L'Oculateur est un de ces livres ? demanda Kaz.

Je levai les yeux au ciel. Il ricana.

— J'avais compris. Arrête de jouer les Bastille. Bon, on doit

trouver un moyen de faire le tour. Il doit y avoir une autre allée derrière.

J'opinaï, mais... le Verre semblait très proche. Nous avions déjà longé plusieurs rangées de bibliothèques pour arriver à ce point précis et j'avais l'impression que le mystérieux Oculateur se trouvait exactement de l'autre côté de la paroi.

J'échangeai mes Verres Clairvoyants contre mes Verres d'Oculateur, dont l'une des principales fonctions est de révéler la présence de pouvoir oculatoire. Le mur s'enflamma d'une lumière blanche. Aveuglé, choqué, je reculai d'un pas.

— Ça brille ? glissa Bastille.

Je hochai la tête.

— Bizarre, commenta-t-elle. Pour que toute une zone se charge d'énergie oculatoire, il faut qu'elle y soit exposée pendant une longue période. Le Verre que tu sens est sûrement là depuis un paquet de temps.

— Où veux-tu en venir ?

Elle se mordilla les lèvres.

— Je ne sais pas... avoua-t-elle. Au départ, j'ai cru qu'on était près de Papi Smedry, puisqu'il est le seul autre Oculateur chevronné dans la bibli, à notre connaissance. Enfin, à part ton père, mais...

Je refusai de penser à ça.

— Ce n'est probablement pas Papi, coupai-je. Il nous a précédés de peu.

— Alors, qui est-ce ? insista la Crystalliotte.

J'enlevai mes Verres d'Oculateur et les remplaçai de nouveau par les Clairvoyants. J'avançaï lentement le long du mur, examinant les briques entre les livres.

Je réalisai vite qu'une partie de la paroi était beaucoup plus ancienne que le reste.

— Il y a quelque chose par ici, aucun doute, annonçai-je. Peut-être un passage secret.

— Et comment peut-on l'actionner ? questionna Bastille. En enlevant un des bouquins ?

— Je suppose...

L'un des inamovibles Conservateurs s'approcha.

— Oui, encouragea-t-il. Enlevez un ouvrage. Prenez-le.

Je stoppai net, une main en l'air.

— Je ne vais pas le prendre, expliquai-je. Juste le secouer un peu.

— Je vous en prie, continua le spectre. Peu importe que vous le souleviez ou qu'il tombe accidentellement par terre. Déplacez-le d'un pouce et votre âme nous appartient.

Je baissai le bras. Ce mort-vivant semblait trop pressé de m'empêcher de toucher ces maudits bouquins. *On dirait qu'ils n'ont pas envie que je découvre ce qui se cache derrière ce mur.*

J'inspectai la bibliothèque elle-même. L'espace entre le meuble et les rayonnages suivants était suffisant pour que j'y glisse une main et pose mes doigts sur les briques. Je respirai un grand coup et m'appuyai contre le montant de la bibliothèque en veillant à ce qu'aucun des ouvrages ne bouge.

— Alcatraz... commença Bastille, inquiète.

J'acquiesçai d'un geste ; oui Bastille, prudence. *Si je casse tout et que les étagères dégringolent, ça me coûtera mon âme.*

Mes Verres Clairvoyants confirmèrent que cette section était encore plus ancienne que les alentours, y compris le sol. La... chose qui se dissimulait là s'était trouvée à cet endroit avant même que les Conservateurs ne s'y installent.

Je lâchai mon pouvoir.

Les briques se délogèrent de leur gangue de mortier et la cloison commença à s'effondrer. Tendus, je tentai de stabiliser la bibliothèque, tandis que Kaz se dépêchait de m'imiter, à l'autre extrémité du meuble. Bastille, quant à elle, plaqua ses paumes contre la reliure des manuscrits qui vacillaient légèrement sur les étagères. Apparemment, rien de tout cela n'était suffisant pour autoriser les Conservateurs à nous dépouiller de nos âmes. Aucun volume ne quitta sa place et les spectres nous observèrent d'un air irascible, mais impuissant.

Je m'essuyai le front. Le mur n'était plus. Mais il y avait bien quelque chose derrière.

— C'était téméraire, Alcatraz, gronda la Crystalliotte en croisant les bras.

— Un Smedry pure race ! s'exclama mon oncle en riant.

Je les regardai, soudain penaud.

— Quelqu'un devait démolir ce mur, expliquai-je. C'était le seul moyen de...

— Tu te plains d'avoir à prendre des décisions, coupa Bastille. Et après tu en prends une comme ça sans même nous consulter. Tu veux être le chef oui ou non ?

— Euh... Ben... Enfin...

— Fantastique ! maugréa-t-elle en jetant un œil dans le trou. Un discours exaltant ! Kaz, vous croyez qu'on peut passer ?

Mon oncle était en train de décrocher du mur une lampe à huile.

— Bien sûr, répondit-il. Sauf qu'il faudra déplacer la bibliothèque d'abord.

Bastille leva les yeux au ciel. Puis, à grand renfort de soupirs, elle m'aida à écarter le meuble des ruines de la cloison. Heureusement, nous ne perdîmes aucun livre (ni aucune âme) en route. Quand nous eûmes terminé, le petit homme se glissa dans l'ouverture.

— Ouah ! s'écria-t-il.

Bastille, qui était du bon côté des étagères, le suivit. Et moi, du coup, j'entrai en dernier dans la pièce secrète et franchement je trouvai ça injuste, vu que c'était moi qui l'avais découverte en premier. Cependant, mon agacement se volatilisa dès que je pénétraï dans la salle.

Ou plutôt, dans le tombeau.

J'avais visionné assez de films avec des archéologues blagueurs pour reconnaître la tombe d'un pharaon égyptien. Un énorme sarcophage trônait au centre, encadré de délicats piliers dorés. Des monceaux de trésors encombraient les coins : pièces, lampes, statuettes d'animaux. Quant au sol, il semblait être en or pur.

Forcément, je fis ce que tout un chacun fait en mettant au jour un mausolée royal. Je hurlai de joie et me ruai sur la pile de monnaie la plus proche.

— Alcatraz ! Attends ! ordonna Bastille en m'agrippant le poignet dans un éclair de vitesse crystallote.

— Quoi ? rétorquai-je, énervé. Tu ne vas pas me baratiner une histoire de profanateurs de tombeaux et de malédiction ?

— Mille millions de tessons, Smedry ! Bien sûr que non. Mais regarde... ces pièces portent des inscriptions.

Elle avait raison. Chacune était marquée d'une série de caractères

étrangers qui, à ma connaissance, n'avaient rien à voir avec l'Égypte.

— Et alors ? dis-je. Qu'est-ce que ça...

Je me tus. Trois spectres étaient en train de traverser le mur tels des fantômes dans un château hanté.

— Conservateurs, les hélai-je. Ces pièces sont-elles considérées comme des livres ?

— Ce sont des écrits, susurra l'un. Papier, tissu, métal, peu importe.

— Vous pouvez en emprunter un si vous le désirez, murmura un autre en flottant jusqu'à moi.

Je tressaillis. Je me sentis vide, d'un coup.

— Tu m'as sauvé la vie, Bastille, articulai-je avec difficulté.

Elle haussa les épaules.

— Je suis une Crystalliotte. C'est mon boulot.

N'empêche, je remarquai qu'elle marchait avec un peu plus d'aplomb. Elle alla rejoindre Kaz qui examinait le sarcophage.

Vous auriez dû deviner que le magot allait m'échapper. C'est ce qui arrive dans les histoires comme celle-ci. Les personnages de roman trouvent toujours des tonnes de bijoux ou un trésor enfoui, et ils ne réussissent jamais à en dépenser un kopeck.

Soit parce qu'ils :

1) Perdent leur prise dans un tremblement de terre ou autre catastrophe naturelle.

II) La rangent dans un sac à dos qui craque au moment critique, dispersant la monnaie tandis que le héros s'enfuit.

C) L'utilisent pour sauver leur orphelinat de la faillite.

Sacrés orphelinats.

Bref, nous les écrivains infligeons souvent ce genre de désastre à nos protagonistes. Pourquoi ? Bon, nous affirmerons que notre but est de montrer au lecteur que l'amitié ou la compassion ou un truc inepte du même style sont la vraie richesse. En réalité, nous sommes simplement méchants. Nous aimons tourmenter notre public, et donc nécessairement nous devons malmener nos personnages. Et quoi de plus rageant que de dégoter un super butin et de le voir vous filer sous le nez ?

Vous entendre dire qu'au moins vous aurez appris quelque chose.

J'abandonnai les pièces avec un soupir.

— Oh, arrête de te morfondre, Alcatraz, aboya Bastille. Tu n'as qu'à te servir dans cette pile de lingots. Je crois qu'il n'y a rien d'écrit dessus.

Je suivis la direction qu'elle indiquait et me frappai le front, me rappelant soudain que nous n'étions pas dans un roman, mais dans une autobiographie où tout était véridique. Ce qui signifiait que la « leçon » que je pouvais tirer de cet épisode était que piller les tombes, c'est méga cool.

— Bonne idée ! approuvai-je. Conservateurs, ces barres d'or sont-elles considérées comme des livres ?

Les morts-vivants affichèrent une moue ronchon. L'un d'entre eux décocha un regard furieux à la Crystalliotte.

— Nan, annonça-t-il enfin.

Je souris, puis fourrai un paquet de lingots dans mes poches et dans le sac de Bastille. Et avant que vous me posiez la question, oui, le métal jaune pèse son poids. Et ça vaut quelque chose jusqu'au dernier gramme.

— Vous n'en voulez pas ? demandai-je à mes compagnons.

Kaz déclina la proposition.

— Nous sommes des Smedry, toi et moi, expliqua-t-il. Nous comptons des rois parmi nos amis, nous conseillons les empereurs, nous sommes les défenseurs des Royaumes Libres. Notre famille est inconcevablement riche et nous pouvons avoir plus ou moins tout ce que nous désirons. Tiens, le *Dragonaute*, par exemple. Il avait sans doute coûté plus que ce que la plupart des gens dépensent en une vie.

— Ah.

— Et moi, ajouta Bastille avec une grimace, j'ai fait vœu de pauvreté.

C'était la meilleure !

— Vraiment ?

Elle opina.

— Si je rapporte cet or, il finira dans les coffres des Chevaliers de Crystallia... et ces temps-ci, ils m'énervent un petit peu.

J'enfonçai quand même quelques lingots pour elle dans les poches de mon pantalon.

— Alcatraz, viens par ici, appela Kaz.

Je m'éloignai à regret du reste des barres et rejoignis mon oncle en cliquetant. Il se tenait à distance du sarcophage et semblait ne pas vouloir approcher.

— Quel est le problème ?

— Regarde, ordonna-t-il.

Je clignai des yeux dans la mauvaise lumière. Enfin, je vis de quoi il parlait. Un nuage de poussière, flottant dans l'air. Totalement immobile.

— C'est quoi ?

— Aucune idée, admit le petit homme. Mais autour du cercueil, tout est propre, pas un grain de poussière.

Effectivement, un cercle semblait avoir été nettoyé, ou bien jamais sali. Maintenant que j'y pensais, le reste de la pièce n'était pas, comme le sol de la Bibliothèque, immaculé. Personne n'était venu ici depuis longtemps.

— Cet endroit est vraiment étrange, murmura Bastille, les poings sur les hanches.

— Ouais, répondis-je. Ces hiéroglyphes ne ressemblent pas du tout à ceux que je connais.

— Tu en connais beaucoup ? railla-t-elle, sceptique.

Je rougis.

— Ils ne ressemblent pas à des hiéroglyphes *égyptiens*, précisai-je.

J'avais du mal à expliquer. Comme on s'y serait attendu, les murs étaient couverts de dessins formant un gigantesque rébus. Mais au lieu de bonshommes à tête de vache ou d'aigle, il y avait des images de dragons et de serpents. Pas de scarabées, mais des formes géométriques bizarres, comme des runes. Et au-dessus de la porte par laquelle on était entrés...

— Kaz ! m'écriai-je en pointant un doigt.

Il se retourna et écarquilla les yeux. Là, gravé dans la pierre du linteau, apparaissait un rond divisé en quartiers chargés de symboles. Exactement comme le schéma que Kaz avait tracé sur le sol de la Bibliothèque, montrant les différents types de Talents. La Roue Incarnée.

Celle-ci comportait un cercle supplémentaire, près du centre, marqué de son propre pictogramme, et un autre anneau, à l'extérieur de la figure, sectionné en deux. Ici aussi, chaque portion comportait un caractère spécifique.

— Ce n'est peut-être qu'une coïncidence, suggéra Kaz avec circonspection. Après tout, ce n'est qu'un cercle coupé en quatre. Rien n'indique qu'il ait la même signification.

— Si, contrai-je. Je le sens.

— Et si les Conservateurs l'avaient mis là ? poursuivit-il. Ils ont recopié mon croquis, pourquoi ne l'auraient-ils pas reproduit sur ce bloc exprès pour qu'on le trouve ? Pour nous piéger.

Je secouai la tête.

— Non, d'après mes Verres Clairvoyants, l'inscription est aussi ancienne que le reste du tombeau.

— Et elle dit quoi, cette inscription ? demanda Bastille.

Pourquoi n'y ai-je pas pensé ? songeai-je, penaud. La Crystalliotte avait de la suite dans les idées. Ou alors, je n'avais pas de cerveau. Oublions cette possibilité. Oublions que je l'ai évoquée.

— Je peux lire ce texte sans perdre mon âme ? questionnai-je un Conservateur.

— Oui, confirma-t-il à regret. Vous ne perdez votre âme que si vous empruntez ou déplacez un article. Un symbole sur un mur peut être lu sans que vous l'empruntiez.

Logique. Autrement, il aurait suffi aux Conservateurs de planter des panneaux dans les allées de la Bibliothèque et de réclamer les âmes des visiteurs qui les lisaient.

J'enfilai mes Verres Traducteurs, qui interprétèrent sur-le-champ les étranges symboles.

— Les quartiers correspondent à ce que tu nous as dit, Kaz : Temps, Espace, Matière, Savoir.

Mon oncle siffla.

— Noix de coco ! Dans ce cas, le type qui a construit cet endroit en connaissait un rayon sur les Talents des Smedry et la théorie obscure. Et le signe au milieu, que signifie-t-il ?

— « Casser », annonçai-je doucement.

Mon Talent.

— Intéressant, commenta Kaz. Il a son propre cercle. Et l’anneau extérieur ?

— Cette section s’intitule Identité, lus-je. Et celle-là Possibilité.

Le petit homme paraissait songeur.

— Philosophie classique, reprit-il. Métaphysique. Il semblerait que notre défunt ami dans son sarcophage était un penseur. Pas étonnant, nous ne sommes pas loin d’Alexandrie.

Je ne l’écoutais pas trop. Qu’en était-il des pictogrammes couvrant les murs ? Mes Verres Traducteurs se mirent au travail.

Et je regrettai immédiatement d’avoir posé les yeux sur ces maudits dessins.

¹ Auteur australien de l’excellente série de Fantasy *Sabriel* (note du traducteur).

Chapitre 14

Le moment me semble bien choisi pour une petite leçon d'histoire.

Arrêtez de râler. Ceci n'est pas un roman d'aventure, c'est une autobiographie basée sur des faits authentiques. Mon but n'est pas de vous distraire, mais de vous éduquer. Si vous voulez vous amuser, allez donc à l'école écouter les propos fantaisistes de vos profs.

Les Incarnas. J'en ai parlé dans le premier tome, si je ne m'abuse. Ce sont les créateurs de la Langue Oubliée. Dans les Royaumes Libres, tout le monde les a un petit peu dans le collimateur. Parce que quand même, les Incarnas, dit-on, avaient développé de fabuleuses connaissances technologiques et magiques et qu'au lieu de les partager avec le reste du monde, ils ont inventé la Langue Oubliée et ont réussi à encoder tous leurs textes dans ce langage.

Non, leurs écrits n'étaient pas en Langue Oubliée à l'origine. Le fait est connu. Ils ont été *transformés* plus tard. Un peu comme quand on passe un document informatique dans un programme encrypteur. Sauf que toutes les inscriptions furent affectées, qu'elles apparaissent sur du papier, du métal ou de la pierre.

Nul ne sait comment ils ont accompli un tel exploit. Les Incarnas étaient des êtres supérieurs, hyper évolués, extrêmement intelligents. À mon avis, ils ont dû trouver ça fastoche. Ils étaient sans doute capables de transformer le plomb en or, d'accorder l'immortalité ou de réaliser des expériences de fusion froide les doigts dans le nez. Peu importe. Personne ne peut lire ce qu'ils ont laissé.

À part moi. Avec mes Verres Traducteurs.

Vous voyez maintenant pourquoi les Bibliothécaires avaient envoyé un assassin à demi humain à mes trousses pour les récupérer, hein ?

— Alcatraz ? s'inquiéta Bastille qui semblait avoir remarqué que j'étais devenu blanc comme un linge. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je fixai le mur et ses étranges révélations, m'efforçant de faire le tri dans ce que je venais de découvrir. La Crystalliotte me secoua par le bras.

— Alcatraz ? Que disent les symboles ?

Je relus l'inscription en face de moi.

À tous ceux qui visitent ce lieu de repos, gare ! Le Talent Ténébreux a été lâché sur le monde. Nous n'avons pu le contenir ; nous avons échoué.

Nos désirs ont causé notre perte. Nous voulions toucher du doigt les pouvoirs éternels pour nous les approprier. Mais nous avons rapporté avec eux quelque chose qui n'aurait jamais dû quitter son antre.

Méfiez-vous-en. Mettez-le sous bonne garde et utilisez-le avec parcimonie. Ne vous y fiez pas. Nous avons vu les futurs possibles et la fin ultime. Il pourrait tout détruire, si on le laissait faire.

Le fléau d'Incarna. Celui qui déforme, qui corrompt et qui détruit. Le Talent Ténébreux.

Le Talent Briseur.

— Cet endroit est vraiment très important, murmurai-je.

— Pourquoi ? demanda Bastille. Bon sable, Smedry ! Tu vas me dire ce que ça raconte ou quoi ?

— Vite, un crayon, un papier ! ordonnai-je. Je dois recopier ce truc.

Elle soupira, mais obéit. Kaz s'approcha et observa ma retranscription avec intérêt.

— Drôle de langue, maugréai-je. Il est question des Incarnas, pourtant il ne s'agit pas de la Langue Oubliée.

— C'est du nalhallien antique, expliqua mon oncle. Je suis incapable de le déchiffrer, mais il y a une poignée d'érudits dans la capitale qui sauraient le faire. À la chute des Incarnas, quelques survivants se sont installés à Nalhalla.

Je terminai ma traduction et les trois Conservateurs m'encerclèrent immédiatement.

— Vous devez nous remettre tout écrit en votre possession, siffla l'un d'eux. Nous vous en rendrons une copie dans l'heure. Passé ce délai, nous vous retournerons l'original.

Je levai les yeux au ciel.

— Oh là là ! soupirai-je en leur tendant la feuille.

Ils la saisirent et disparurent.

Bastille avait un air soucieux. Elle avait lu l'avertissement à mesure que je le couchais sur le papier.

— À en croire ce texte, il semblerait que ton Talent soit dangereux, résuma-t-elle.

— Ce n'est pas faux, confirmai-je. Tu sais combien de fois j'ai failli me faire passer à tabac pour avoir cassé ce qu'il ne fallait pas quand il ne fallait pas ?

— Mais...

Elle n'acheva pas, devinant que je n'avais pas envie de poursuivre cette conversation.

Franchement, j'étais un peu déboussolé. C'était déjà bizarre de tomber sur un document antique qui parlait des dons des Smedry, mais qu'en plus ledit document contienne une mise en garde contre le mien en particulier... voilà qui était un chouïa dérangeant.

Je venais de découvrir le premier signe avant-coureur de la catastrophe à venir. Dans les Royaumes Libres, vous me considérez comme un sauveur. Mais est-ce qu'on peut être un sauveur si l'on est aussi la cause du problème que l'on a aidé à résoudre ?

— Une seconde, reprit Bastille. Et l'énergie oculatoire qui nous a attirés ici ? Elle en est où ?

— Bien vu, admis-je en me relevant.

Entre les lingots à gogo et les funestes révélations, j'avais perdu le fil. Pourtant, le pouvoir qui émanait du tombeau n'avait pas cessé de pulser.

J'échangeai mes Verres Traducteurs pour mes Verres d'Oculateur et en baissai immédiatement l'intensité tant la pièce s'était parée d'un éclat aveuglant. Enfin, je vis le Verre qui produisait un tel effet. Il était encastré dans le couvercle du sarcophage.

— Là ! indiquai-je à mes compagnons.

— Méfiance, prévint Kaz. Le cercle autour du cercueil est vraiment étrange. Il vaudrait mieux partir, monter une équipe de recherche et revenir étudier cet endroit à fond.

Je hochai la tête sans écouter. Puis, je m'approchai de la tombe elle-même.

— Alcatraz ! s'écria Bastille. Tu vas faire une ânerie, n'est-ce pas ?

Un truc stupide et imprudent ?

Je me tournai vers elle.

— Ouaip.

— Ah. Bon, ben, tu ne devrais pas, je suppose. Je suis contre.

— Objection notée, Bastille.

— Je...

Elle s'arrêta net : je venais d'entrer dans la zone immaculée qui entourait le sarcophage.

Le changement fut immédiat. Une pluie de poussière se mit à tomber en une myriade d'éclats métalliques. Des lampes fixées sur les piliers encerclant le cercueil s'enflammèrent. J'avais l'impression d'avoir pénétré dans une étroite colonne de lumière dorée et il me semblait que j'avais quitté le mausolée sans vie pour un endroit animé.

Les lieux inspiraient toujours autant de respect. Je jetai un œil vers Bastille et Kaz. Ils se tenaient en dehors de l'anneau lumineux et paraissaient figés sur place, bouches grandes ouvertes comme s'ils allaient parler.

Du côté du sarcophage, les paillettes de poussière continuaient de se poser sur chaque objet, qui n'en brillait que davantage. J'en recueillis dans le creux ma main. Effectivement, c'était métallique, jaune et scintillant : de la poussière d'or.

Pourquoi étais-je entré dans le cercle ?

Difficile à expliquer. Imaginez que vous ayez le hoquet. Non, pas le hoquet, le Hoquet. Le record du monde des hoquets. Vous avez hoqueté toute votre vie, sans un instant de répit. Vous avez tellement hoqueté que vous avez perdu des amis, énervé tout le monde, sombré dans la déprime.

Et là, paf, vous rencontrez des gens qui ont le même genre de soucis. Il y en a qui rotent tout le temps, d'autres qui reniflent sans cesse, d'autres encore qui laissent échapper d'abominables gaz. Ils produisent tous des bruits atroces, mais là d'où ils viennent, c'est considéré comme super cool. Ils sont très impressionnés par votre hoquet.

Vous fréquentez ces types pendant un moment et vous commencez à être fier de votre hoquet. Et puis un jour, vous passez pour la première fois devant une affiche qui annonce qu'il va sûrement causer la fin du monde.

Vous éprouverez alors certainement les mêmes sentiments que moi : embrouillé, trahi, perturbé. Prêt à franchir l'étrange anneau de pouvoir et à faire face à l'auteur de l'affiche.

Même si le gars en question est mort.

Je poussai le couvercle du sarcophage. C'était plus lourd que prévu et je dus le tirer vers le haut avant de le dégager complètement. Il tomba avec fracas sur le sol, soulevant un nuage de poussière dorée.

À l'intérieur reposait un homme qui ne s'était pas du tout décomposé. En fait, il avait l'air tellement vivant que je bondis en arrière.

Il ne bougea pas. Je m'approchai à petits pas, sans le lâcher des yeux. Il devait avoir la cinquantaine et sa tenue était plutôt antique. Une espèce de long pagne lui descendait en dessous des genoux et sa chemise flottante était ouverte, révélant son torse nu. Une fine couronne dorée ceignait son front.

Je plantai un doigt dans sa joue. (Et n'allez pas me dire que vous auriez agi différemment.)

Il demeura immobile. Alors, doucement, le cœur au bord des lèvres, je lui tâtai le pouls. Rien.

Je reculai d'un pas. Bon, vous avez peut-être déjà vu un cadavre. Sincèrement, je ne vous le souhaite pas, mais soyons réalistes. Les gens meurent parfois. Bien obligés, sinon funérariums et cimetières seraient en faillite.

Les macchabées n'ont jamais l'air d'avoir été un jour vivants. On dirait qu'ils sont en cire et ils ressemblent plus à des mannequins qu'à des êtres humains.

Ce corps-là était l'exception. Ses pommettes étaient encore rouges et on aurait cru que le bonhomme allait se mettre à respirer d'un moment à l'autre. Surréaliste.

Je me retournai vers Kaz et Bastille, toujours figés, comme si, pour eux, le temps s'était arrêté. Je regardai de nouveau le cadavre et commençai à comprendre ce qui se passait.

J'enfilai mes Verres Traducteurs et allai examiner le couvercle. Un nom y était gravé en lettres richement ornées.

Allekatrase le Manieur de Verres, premier porteur du Talent Ténébreux.

Je saisis, par Verres Traducteurs interposés, la prononciation du nalhallien ancien pour « Manieur de Verres ». Apparemment, dans cette langue, « celui qui utilise » se disait *smaed* et Verre *dary*.

Allekatrase le Manieur de Verre. Allekatrase Smaed-dary.

Alcatraz Smedry premier du nom.

La poussière dorée continuait de pleuvoir autour de moi, sur moi.

— Tu as brisé le temps, n'est-ce pas ? demandai-je. Kaz m'a parlé des légendes. C'était toi. Tu t'es créé un tombeau où le temps ne passe pas, où tu ne te décomposes pas.

Le summum de l'embaumement. Personnellement, je soupçonne que la coutume égyptienne de momifier les corps vient tout droit de l'histoire d'Alcatraz Smedry Premier.

— J'ai le même Talent que toi, poursuivis-je en me penchant à l'intérieur du cercueil. Qu'est-ce que je vais en faire ? Est-ce que je peux le contrôler ? Ou bien me contrôlera-t-il jusqu'à la fin de mes jours ?

Le cadavre demeura muet. Ils sont comme ça, aucun savoir-vivre, ces morts.

— Il t'a détruit ? C'est pour ça qu'il y a un avertissement sur la porte de ton mausolée ?

Il était si serein. Une fine pellicule d'or s'accumulait sur son visage. Enfin, je poussai un soupir et me concentraï de nouveau sur le Verre inséré dans le couvercle du sarcophage. Il était totalement transparent et incolore, aucun moyen de deviner à quoi il servait. Toutefois, je savais qu'il était très puissant, car il m'avait attiré jusqu'à lui.

Je tentai de le déloger. Il était solidement arrimé à son socle, mais je n'allais pas laisser un Verre aussi important croupir dans un tombeau oublié.

Je posai un doigt sur le couvercle et relâchai mon Talent. Le Verre se détacha illico, décrivant une courbe dans l'air. Je fus si surpris que je l'attrapai avec peine, juste avant qu'il ne touche le sol et n'éclate en mille morceaux.

Dès que je l'eus entre les mains, le petit disque cessa d'émettre de l'énergie. En revanche, la bulle à l'abri du temps ne perça pas ; donc le Verre n'avait rien à voir avec ça.

Je voulus me relever, mais remarquai une inscription gravée dans la pierre, juste à l'emplacement du Verre. Un petit cercle de papier

noir collé au dos du disque me l'avait cachée.

Le texte était en nalhallien ancien. Pas de problème pour mes lunettes polyglottes.

À mon descendant,

Si tu as libéré ce Verre, c'est que tu as le Talent Ténébreux. Je m'en réjouis, car cela signifie que le don est toujours protégé et qu'il est toujours dans notre famille, dont c'est le fléau.

Mais je suis inquiet aussi, car cela signifie que tu n'as pas trouvé le moyen de le bannir. Tant qu'existera le Talent Corrupteur, il sera un danger.

Ce Verre est le plus précieux de ma collection. J'en ai légué d'autres à mon fils. Son don, moins puissant, est corrompu ; toutefois, il n'est pas à redouter. Ce n'est que quand le Talent peut briser qu'il est dangereux. Autrement, il ne fait que souiller, il ne détruit pas.

Sers-toi du Verre. Transmets son savoir, s'il a été oublié.

Et veille sur le fardeau, la chance et la malédiction qui t'ont été donnés.

Je m'assis par terre, songeur. Dommage que je n'aie rien pour écrire. En même temps, il valait peut-être mieux que je ne recopie pas ce texte. Les Conservateurs s'en empareraient et s'ils n'étaient pas déjà au courant de son existence, je préférerais qu'ils l'ignorent encore un peu.

Je me levai. Je replaçai le couvercle sur le sarcophage (à la sueur de mon front), puis posai une main sur l'inscription et... la brisai. Les lettres se mêlèrent en un charabia que même mes Verres Traducteurs n'arrivaient pas à déchiffrer.

Je ne m'attendais pas à ça. Je n'avais jamais rien fait de pareil. J'observai le cercueil en silence et m'inclinai respectueusement vers le visage taillé dans la pierre, un visage identique à celui du défunt.

— Je ferai de mon mieux, promis-je avant de quitter le cercle.

La lumière se dissipa. Une odeur de renfermé me monta aux narines, la pièce était de nouveau sombre et sans vie. Kaz et Bastille se remirent en mouvement.

— ... ne crois pas que ce soit une bonne idée, acheva la Crystalliotte.

— Objection re-notée.

Je m'époussetai les épaules, où les paillettes dorées s'étaient amassées telles les pellicules du roi Midas.

— Alcatraz ? intervint mon oncle. Que s'est-il passé ?

— Le temps s'écoule différemment là-dedans, répondis-je en indiquant le sarcophage.

Celui-ci semblait inchangé. La poussière flottait toujours dans l'air, les lampes étaient éteintes. Par contre, le Verre encastré dans le couvercle avait disparu. Je le tenais dans le creux de ma main.

— Je crois que si tu entres dans le cercle, poursuivis-je, tu es transporté au moment de sa mort. Quelque chose comme ça. Je ne sais pas exactement.

— Hmm... bizarre, commenta Kaz. Tu as découvert de qui il s'agit ?

J'acquiesçai, les yeux rivés sur le petit disque translucide.

— Alcatraz Premier.

Silence.

— Impossible, Al, dit enfin mon oncle. J'ai vu la tombe d'Alcatraz Premier. Dans les catacombes royales de Nalhalla. C'est une des attractions touristiques les plus visitées de la cité.

— C'est un faux, coupa Bastille.

Nous nous tournâmes vivement vers elle.

— La famille royale l'a fait ériger il y a environ mille ans, expliqua-t-elle sans nous regarder. Pour symboliser la fondation du pays. Ça les embêtait de ne pas savoir où Alcatraz Premier était enterré, alors ils ont choisi un site au hasard et l'ont dédié à sa mémoire.

Kaz siffla doucement.

— Je te crois, Bastille. Tu parles d'un secret d'État ! Mais qu'est-ce qu'il fabrique ici, à la Bibliothèque d'Alexandrie ?

— Cette pièce est plus ancienne que le reste du bâtiment, intervins-je. À mon avis, les Conservateurs ont déplacé la bibli ici exprès. C'est bien toi qui m'as raconté qu'ils avaient déménagé sous prétexte qu'ils avaient besoin de plus d'espace, non ?

— En effet, convint Kaz. Et ce Verre ?

Je le levai pour qu'il soit bien visible.

— Pas sûr. Je l'ai trouvé sur le sarcophage. Bastille, tu le

reconnais ?

— Il n'est pas teinté, nota-t-elle. Ça peut être n'importe quoi.

— Et si je l'activais ?

La Crystalliotte haussa les épaules. Kaz n'avait apparemment aucune objection. Aussi, avec hésitation, je tentai le coup. Il ne se passa rien. J'examinai la salle à travers le disque, mais ne remarquai aucun changement.

— Alors ? demanda Bastille.

Je secouai la tête, perplexe. *Il l'a appelé son Verre le plus puissant. À quoi sert-il ?*

— Logique, estima mon oncle. Il était actif jusqu'à tout à l'heure. C'est lui qui t'a attiré ici. Peut-être que son rôle se borne à cela : envoyer un signal à d'autres Oculateurs.

— Peut-être.

Mais je n'étais pas convaincu. Je le glissai dans l'étui qui avait jadis contenu mon Verre Boutefeu.

— On n'aura qu'à poser la question à mon père, continua Kaz. Il saura...

Je ne l'écoutai plus. Bastille agissait étrangement. Elle s'était soudain redressée et semblait tendue. Elle regarda de l'autre côté du mur en ruine.

— Bastille ? m'inquiétai-je, interrompant le petit homme.

— Mille millions de tessons ! maugréa-t-elle.

Sur quoi, elle fila en trombe.

Nous restâmes là comme deux ronds de flan.

— Et nous ? questionna enfin Kaz.

— On la suit ! m'exclamai-je en joignant le geste à la parole.

Je bondis par-dessus l'éboulement de briques en veillant à ne pas percuter les étagères pleines de livres. Mon oncle m'emboîta le pas, récupérant le sac de Bastille dans le même temps et enfilant une paire de Verres de Combat, qui lui permirent de rester à ma hauteur.

Je réalisai rapidement pourquoi les personnages de roman ont tendance à paumer leur or avant la fin de l'histoire. Ça pèse une tonne ! Je vidai mes poches à regret, ne conservant que quelques lingots.

Mais même délesté de mon butin, j'étais bien moins rapide qu'une Crystalliotte. Et Kaz itou.

— Bastille ! hurlai-je comme elle disparaissait au loin.

Pas de réponse. Nous atteignîmes bientôt une intersection. Nous nous arrê tâmes, à bout de souffle. Nous nous trouvions à présent dans une autre partie de la Bibliothèque. Fini les rouleaux, parchemins et même rayonnages de bouquins. Ici, le décor sentait les oubliettes, avec une foule de couloirs, croisements et petites pièces, illuminés par des lampes crachotantes.

Histoire de compliquer la chose, certaines portes (et certains corridors aussi) étaient obstruées de barreaux. Je soupçonne fortement les Conservateurs d'avoir voulu créer un labyrinthe, toujours dans le but de frustrer les visiteurs.

Bastille déboula soudain d'un passage et se rua vers nous.

— Bastille ?

Elle nous dépassa en jurant et s'engouffra dans une autre branche du labyrinthe. Je me tournai vers Kaz, qui se contenta de hausser les épaules, et nous repartîmes à ses trousses.

Tout en courant, je remarquai quelque chose. Une sensation. Je me figeai brusquement sur place, forçant mon oncle à stopper brutalement.

— Quoi ? s'alarma-t-il.

— Il est tout proche, soufflai-je.

— Qui ?

— Le chasseur. L'Ossement du Scribe.

— Par la Fédération des Syndicats de l'Enseignement ! s'exclama Kaz. Tu en es sûr ?

J'opinaï. J'entendis Bastille hurler. Nous nous remîmes en route. Sur notre droite, le mur céda soudain la place à une grille, à travers laquelle j'aperçus un autre corridor. Ce n'était pas difficile de se perdre dans le coin.

Mais naturellement, on était *déjà* perdus. Alors quelle différence ? La Crystalliotte revint vers nous à toute allure. Sauf que cette fois, je parvins à l'attraper par le bras. Elle s'arrêta abruptement, le front en sueur, le regard égaré.

— Bastille ! répé tai-je. Qu'est-ce qui se passe ?

— Ma mère, haleta-t-elle. Elle n'est pas loin. Elle souffre. Et je ne

peux pas arriver jusqu'à elle parce que tous ces fichus passages sont des impasses !

Drauline ? Ici ? songeai-je. J'allai lui demander comment elle savait que le chevalier était dans les parages, quand je ressentis de nouveau cette force mystérieuse et oppressante, la sensation malsaine, dénaturée qui accompagnait les Verres fabriqués avec du sang d'Oculateur. C'était tout proche.

J'inspectai un des corridors adjacents au nôtre. Il était ponctué de loupottes vacillantes et barré, au fond, par une gigantesque grille de fer.

De l'autre côté des barreaux se découpait une horrible silhouette au bras démesuré et au visage difforme.

Et cette silhouette brandissait l'épée de Drauline.

Chapitre 15

Tout est ma faute.

Je l'avoue ; c'était moi. Si vous avez lu avec un tant soit peu d'attention, vous l'avez forcément remarqué. Je m'excuse. De tous les tours de cochon que j'ai joués, celui-ci est sans conteste le pire. Je conçois que cela ait pu vous pourrir la lecture, mais c'était plus fort que moi.

Vous comprenez, faire un truc pareil, systématiquement, pendant quatorze chapitres, ça relève du défi. Et j'adore les défis. Quand vous l'avez observé, je parie que vous vous êtes dit, le rouge aux joues : « Malin ! » D'accord, ce livre est censé s'adresser aux enfants et j'ai cru que je l'avais suffisamment bien caché, que personne ne s'en rendrait compte. Je ne pensais pas que c'était aussi flagrant.

Je l'aurais bien enlevé, mais je trouvais ça tellement futé. La plupart de mes lecteurs n'y verront que du feu et pourtant, c'est dans chaque chapitre, à chaque page ! La plus excellente blague littéraire que j'aie jamais faite.

Désolé.

Je fixai la créature au bout du couloir, une main toujours refermée sur le poignet de Bastille. Je réalisai lentement quelque chose.

J'avais eu tort de fuir le chasseur. Mon groupe s'en était retrouvé éparpillé et le traqueur n'avait eu qu'à nous coincer un par un tandis que nous crapahutions à l'aveuglette dans les catacombes.

La fuite avait fait son temps. L'heure de l'affrontement avait sonné. Je déglutis et essuyai mon front baigné de sueur. Voilà (entre autres) pourquoi je ne suis pas un héros : parce que même si je me suis effectivement approché du monstre sans qu'on m'y pousse, je traînais Bastille avec moi. J'avais calculé que deux cibles valaient mieux qu'une.

Peu à peu, la Crystalliotte sembla recouvrer ses esprits. Elle dégaina sa dague et la lame nue illumina le passage d'une myriade de reflets.

Une petite pièce occupait le fond du couloir, coupée en deux par

le massif portail de fer. L'Ossement du Scribe se tenait de l'autre côté, un sourire méprisant tordant une moitié de sa face. L'autre moitié esquissa le geste dans un cliquetis métallique. On aurait dit le mécanisme d'une horloge qu'on aurait compressé jusqu'à ce que les pignons et les roues ne forment plus qu'une bouillie indistincte.

— Smedry, éructa la chose de sa voix déchiquetée, comme si même le son était écorché.

— Qui êtes-vous ? demandai-je.

Il me regarda dans les yeux. Toute la partie gauche de son corps avait été remplacée par des pièces métalliques. Celles-ci tenaient ensemble grâce à une force qui m'échappait totalement. Il avait un œil humain. L'autre était un noyau de verre noir. Du Verre d'Animation.

— Je m'appelle Kilimandjaro. On m'a envoyé après toi pour récupérer un objet.

Je portais toujours mes Verres Traducteurs. Je les indiquai du doigt et Kiliman acquiesça.

— Où avez-vous trouvé cette épée ? questionnai-je en tentant de masquer ma nervosité.

— J'ai la femme, répondit la créature. Je lui ai pris son arme.

— Elle est là, confirma Bastille. Je sens sa Pierre de Chair.

Sa Pierre de Chair ? Par les Premiers Sables, qu'est-ce que c'était que ce truc ?

— Ceci ? reprit Kiliman en agitant quelque chose devant lui.

Ça ressemblait à un éclat de cristal, de deux doigts d'épaisseur environ. Et sanglant.

Bastille poussa un cri.

— Non !

Et elle se précipita vers la grille. Je la saisis par le bras, mais elle se démenait comme une diablesse.

— Bastille ! Il te provoque !

— Comment avez-vous osé ? hurla-t-elle. Vous allez la tuer !

Kiliman replaça le cristal dans une pochette à sa ceinture. Il n'avait pas lâché l'épée.

— Sa mort est sans importance, déclara-t-il. Je dois obtenir ce que je suis venu chercher. Vous l'avez et moi j'ai la femme. Nous allons

faire l'échange.

Bastille tomba à genoux et je crus qu'elle pleurait, mais me rendis vite compte qu'en réalité, elle tremblait des pieds à la tête et qu'elle était blanche comme un linge. Je l'ignorais à l'époque, mais extraire la Pierre de Chair du corps d'un Crystalliot est un acte indiciblement grossier et atroce. Kiliman aurait aussi bien pu lui montrer le cœur de sa mère encore battant et tout sanguinolent.

— Vous croyez que je vais conclure un marché avec vous ? lançai-je.

— Oui, répondit-il simplement.

Il n'avait pas la classe de Blackburn dans le genre méchant : ni son insolente arrogance, ni ses costumes stylés, ni son rire démoniaque. Et pourtant, il émanait de ce monstre une menace qui était encore plus impressionnante.

— Prudence, Al, glissa Kaz. Ces créatures sont dangereuses. Très dangereuses.

Kiliman sourit, abaissa l'épée et tendit le bras. Je vis le Verre dans sa paume et ne pus retenir un cri. Il y eut un éclair et un rayon de givre fusa vers moi.

Bastille se releva, le poing crispé sur sa dague. Le rai heurta la lame cristalline de plein fouet. Bastille recula d'un pas. Elle tint le coup, mais de justesse.

Avec un grondement, je dégageai mes Verres Traducteurs et enfilai mes Boutevent. Il voulait se battre ? J'allais lui montrer de quoi j'étais capable.

J'activai les Verres et me concentrai sur l'Ossement du Scribe, produisant immédiatement une puissante bourrasque. Mes oreilles se bouchèrent et Kaz laissa échapper un geignement face à la soudaine augmentation de pression. Le souffle tamponna Kiliman, qui partit en arrière dans une pluie de ferraille.

Le chasseur gémit et son Verre Boutefroid s'éteignit. À mes côtés, Bastille s'agenouilla de nouveau. Sa main était bleue et couverte d'une pellicule de glace. La lame de son petit poignard était fendillée en plusieurs endroits. Tout comme les épées crystalliotes, le couteau était capable de dévier les attaques oculatoires, mais il n'était pas conçu pour endurer un rayon d'une telle intensité.

Kiliman se releva et je vis tous les fragments de métal qu'il avait perdu se parer de petites échasses arachnéennes. Les boulons, vis et autres écrous coururent jusqu'à la créature, escaladèrent sa jambe et

se fondirent de nouveau dans la masse de ferraille ondulante.

Il me fixa et, avec un grognement, leva son autre main. Je me concentrai encore et lui envoyai une deuxième rafale. Cette fois cependant, il tint bon. Soudain, je me sentis attiré vers l'avant. Je reconnus le Verre qu'il brandissait à présent, le Boutevide, celui qui aspire l'atmosphère.

Le Verre me traînait vers la grille alors même que je repoussais l'Ossement du Scribe en arrière. Mes pieds glissaient sur la pierre, je trébuchai. Je commençai à paniquer.

Brusquement, une paire de bras m'encercla par-derrière et je retrouvai l'équilibre.

— Qu'est-ce que je t'ai dit, gamin ? brailla Kaz par-dessus le hurlement du vent. Cette chose est à moitié Animée. Impossible de la tuer par des moyens conventionnels. Et ces Verres contiennent du sang d'Oculateur. Ils sont plus puissants que les tiens.

Il avait raison. Même avec le poids de mon oncle dans mon dos, je continuais à être tiré vers mon ennemi. Je changeai de tactique et de cible. Je pointai mon Verre Boutevent sur le mur et commençai à reculer.

Kiliman désactiva son Verre.

La force de la bourrasque que j'avais produite me laissa pantelant. Je chancelai, dégommant Kaz dans la foulée. C'est tout juste si je ne m'étais pas complètement quand j'éteignis mes lunettes.

À cet instant précis, le chasseur dirigea son aspirateur oculatoire sur les Verres Traducteurs que j'avais encore dans l'autre main. Mes doigts s'écartèrent malgré moi et les lunettes fusèrent en direction de Kiliman.

Je criai, bouleversé, mais Bastille saisit les Verres au vol. Elle se remit debout, dague au poing. Je me postai à ses côtés et préparai mes Verres Boutevent. Je m'efforçai de ne pas regarder les engelures qui rongeaient les doigts de la Crystalliotte.

La créature se redressa, mais, cette fois, ne brandit pas ses Verres.

— J'ai toujours le chevalier, murmura-t-il en ramassant l'épée de cristal. Elle va mourir car vous ne savez pas où elle est et moi seul peux remettre sa Pierre de Chair en place.

Un lourd silence s'installa. Soudain, le visage de Kiliman commença à se désintégrer : les morceaux de métal descendirent le long de son corps. La moitié de sa tête, puis son épaule et enfin un de ses bras se transformèrent en un nombre incalculable de

minuscules araignées de fer qui se précipitèrent vers les barreaux tel un essaim d'abeilles.

— Elle va mourir, répéta-t-il en dépit du fait qu'il lui manquait cinquante pour cent de la face. Je ne mens jamais, Smedry. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Je le dévisageai d'un air de défi, mais une angoisse terrible m'envahissait. Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit plus haut à propos des choix ? Pour moi, quelle que soit l'option que l'on prenne, on finit toujours par perdre quelque chose. En l'occurrence, c'était soit Drauline, soit les Verres Traducteurs.

— Je te l'échange contre les Verres, reprit l'Animé. On m'a chargé de les trouver, pas de te traquer toi. Quand j'aurai ce que je cherche, je partirai.

De notre côté de la grille, le corridor grouillait d'araignées métalliques à présent. Toutefois, les bestioles ne s'approchaient ni de moi ni de Bastille. Kaz poussa un grognement et se releva enfin de là où je l'avais involontairement envoyé bouler.

Je fermai les yeux. La mère de Bastille ou les Verres ? Si seulement j'avais les moyens de combattre ce type ! Les Verres Boutevent le malmenaient à peine. Même si je le repoussais à coup de bourrasques, il lui suffisait de s'enfuir et d'attendre simplement que Drauline meure. Australie errait quelque part dans les couloirs de la Bibliothèque. Serait-elle la prochaine sur la liste de Kiliman ?

— D'accord, acceptai-je tout bas.

La créature sourit, enfin ce qui restait de son visage le fit. Et c'est alors que je remarquai plusieurs petites bêtes grimper sur...

Un fil de détente dans la pièce où je me tenais.

Le sol se déroba sous Bastille et moi. Elle cria, tenta de s'agripper aux dalles de pierre, mais les manqua d'un cheveu.

— Nom d'une friture de cervelas ! jura Kaz, ahuri, à quelques pas du précipice.

Je le vis afficher une expression de panique totale, puis basculai dans le vide.

Nous dégringolâmes en chute libre sur près de dix mètres avant d'atterrir sur une surface molle, trop molle. Je me reçus sur le ventre, mais Bastille, qui s'était retournée en plein vol afin de protéger les Verres de Rashid qu'elle avait toujours à la main, ricocha contre le mur et s'écrasa dans une position bien moins confortable. Elle laissa échapper un grognement de douleur.

Sans attendre que ma tête arrête de tourner, je rampai jusqu'à la Crystalliotte. Elle gémit. Elle semblait encore plus sonnée que moi, mais elle n'avait pas l'air trop amochée. Enfin, je levai les yeux vers le carré de lumière qui se découpait loin là-haut. Un Kaz inquiet se penchait prudemment au-dessus du gouffre.

— Alcatraz ! beugla-t-il. Ça va vous deux ?

— Oui, je crois.

Je plantai un pied dans le sol. Qu'est-ce qui avait amorti notre chute ? Du tissu, matelassé.

— Le plancher est comme rembourré, annonçai-je à l'attention de mon oncle. Ils ne veulent sûrement pas qu'on se casse le cou.

Encore un piège des Conservateurs censé mettre nos nerfs à vif, pas nous tuer.

— À quoi ça rime ? entendis-je Kaz hurler à Kiliman. Il venait d'accepter le marché !

— C'est exact, convint le chasseur. Cependant, nous avons un dicton, nous autres Ossements du Scribe : « Ne jamais faire confiance à un Smedry. »

— Peut-être, mais il va avoir du mal à honorer sa part du contrat maintenant que vous avez fait en sorte de l'envoyer dans ce puits ! fulmina Kaz.

— Lui, oui, admit la créature. Mais vous pouvez le remplacer. Qu'il vous passe les Verres de Rashid. Ensuite, vous me retrouverez au centre de la Bibliothèque. Vous êtes celui qui a le pouvoir d'aller de-ci de-là, n'est-ce pas ?

Mon oncle ne répondit pas.

Ce gars en sait beaucoup sur nous, songeai-je, frustré.

— Vous êtes un Smedry, mais pas un Oculateur, conclut Kiliman. Je traiterai avec vous. Apportez-moi les Verres et je vous rendrai la femme, ainsi que sa Pierre de Chair. Faites vite, elle ne tiendra pas plus d'une heure.

S'ensuivit un silence que Bastille troubla bientôt en grognant de douleur. Elle se mit tant bien que mal en position assise. Elle n'avait toujours pas lâché les Verres Traducteurs. Enfin, Kaz réapparut.

— Alcatraz ? Bastille ? Vous êtes là ?

— Ouais, criai-je.

— Où voulez-vous qu'on soit ? grommela la Crystalliotte.

— On n'y voit rien, expliqua mon oncle. Bref, il est parti et je n'arrive pas à passer entre les barreaux, donc impossible de le suivre. Qu'est-ce qu'on fait ? Vous voulez que j'essaye de trouver une corde ?

Assis par terre, je réfléchissais de tout mon cerveau à un moyen. La mère de Bastille agonisait parce qu'on lui avait arraché un cristal de la tête. Kiliman la retenait prisonnière et ne la libérerait qu'en échange des Verres de Rashid. J'étais coincé au fond d'une fosse avec Bastille qui avait chuté bien plus lourdement que moi et nous n'avions rien qui puisse nous permettre de remonter.

Je tournais en rond à force de chercher une solution qui n'existait pas. Parfois, il n'y a pas d'issue, tout simplement, et cogiter n'y changera rien, même si vous êtes un génie. C'est un peu comme ce dont je parlais au début de ce chapitre. Vous vous souvenez, ce truc « secret » que je disais avoir accompli dans ce livre ? Ce tour malin, pendable ? L'avez-vous cherché dans les chapitres précédents ? Quoi que vous ayez trouvé, ce n'était pas ça. Parce qu'il n'y a pas d'astuce. Pas de message caché. Pas de subterfuge dissimulé dans les 217 premières pages du bouquin.

Je ne sais pas si votre recherche a été intensive, mais elle n'était sûrement pas plus frénétique que la mienne ce jour-là. Je n'avais plus beaucoup de temps devant moi. Je devais prendre une décision. Maintenant. Tout de suite.

Et je décidai de reprendre les Verres (toujours dans la main de Bastille) et de les lancer à Kaz. Celui-ci les attrapa de justesse.

— Ton Talent te conduira au centre de la bibli ? demandai-je.

— Je crois, oui. Du moment que j'ai une destination précise, je devrais y arriver.

— Vas-y, ordonnai-je. Achète la vie de Drauline avec les Verres. On verra comment les récupérer plus tard.

Il opina.

— Très bien, conclut-il. Ne bougez pas. Je reviens avec une corde ou quelque chose comme ça dès que la mère de Bastille est en sécurité.

Il disparut un instant, puis revint.

— Avant que j'y aille, ça vous intéresse ? questionna-t-il en secouant le sac de Bastille à bout de bras.

Les bottes en Verre Grappin étaient à l'intérieur. Je sentis l'espoir fleurir à nouveau, mais m'empressai de l'écraser sous mes pieds nus.

Les parois du gouffre étaient en pierre.

De toute façon, même si je sortais de là, il faudrait quand même troquer Drauline contre les Verres. La différence, c'est que je devrais le faire moi-même. N'empêche, la besace contenait de quoi manger. Impossible de savoir si on allait rester coincés longtemps ou pas.

— OK, décidai-je. Envoie !

Il s'exécuta et je me décalai d'un pas, laissant le projectile atterrir sur le sol matelassé. Bastille était debout à présent, sauf qu'elle s'appuyait au mur d'un air groggy.

Voilà pourquoi je n'aurais jamais dû être chef. Voilà pourquoi personne ne devrait jamais compter sur moi. Déjà à l'époque, je prenais de mauvaises décisions.

Oh, vous pensiez que j'avais fait le bon choix ? Dans ce cas, vous seriez un aussi piètre leader que moi. Vous voyez, opter pour Drauline n'était pas une bonne idée. D'accord, je lui avais peut-être permis d'échapper à une fin tragique, mais à quel prix ?

Les Bibliothécaires auraient désormais accès au savoir des Incarnas. Oui, Drauline vivrait, mais combien allaient périr au combat maintenant que l'ennemi avait un tel avantage ? Avec tout un arsenal de technologies antiques à leur disposition, les forces Bibliothécaires seraient impossibles à arrêter.

J'avais sauvé une vie, mais en avais condamné tant d'autres. Un chef ne peut se permettre ce genre de faiblesses. Je crois que Kaz le savait. Il hésita, puis demanda :

— Tu es sûr de vouloir faire ça, gamin ?

— Oui.

Je ne me préoccupais pas alors de choses abstraites comme protéger l'avenir des Royaumes Libres. Je n'avais qu'une idée en tête : je refusais d'avoir la mort de Drauline sur la conscience.

— Très bien, enchaîna mon oncle. Je reviens vous chercher. Ne vous inquiétez pas.

— Bonne chance, Kaz.

Et il disparut.

Chapitre 16

Les écrivains (en particulier les conteurs comme moi) écrivent sur les gens. Ce qui est très ironique étant donné que nous n'y connaissons en fait rien.

Réfléchissez. Pourquoi devient-on écrivain ? Par amour de son prochain ? Eh bien non. Si c'était le cas, pourquoi choisir un métier pour lequel on doit rester chez soi toute la journée, tous les jours, enfermé à la cave avec pour seule compagnie un papier, un crayon et quelques amis imaginaires ?

Les écrivains haïssent l'humanité. Si vous en avez déjà rencontré un, vous savez que ce sont des individus gauches et débraillés qui vivent sous les escaliers, crachent sur les passants et, six jours sur sept, oublient de se laver. Et encore, ceux-là ne sont pas les pires.

J'examinai les parois du puits.

Bastille s'était rassise et s'appliquait à faire semblant d'être quelqu'un de patient. C'était à peu près aussi convaincant qu'une pastèque imitant une balle de golf. (Mais pas aussi crade et carrément moins marrant.)

— Allez Bastille, encourageai-je. Je sais bien que tu es aussi dégoûtée que moi. Qu'est-ce que tu en penses ? Tu crois que je réussirais à casser ces murs de façon à créer une pente ? On n'aurait plus qu'à grimper...

— Si on n'est pas d'abord morts et enterrés sous les décombres, railla-t-elle.

Bien vu.

— Et escalader sans utiliser le Talent ?

— Les parois sont lisses et polies, Smedry. Même un Crystalliotte n'y arriverait pas.

— Mais si on s'appuyait avec un pied sur ce mur et puis avec l'autre sur celui-là et...

— Le trou est beaucoup trop large.

Je ne dis rien.

— Quoi ? reprit-elle. Pas d'autre idée de génie ? Et si tu sautais ? Tu devrais essayer...

Elle se détourna et poussa un soupir.

Je fronçai les sourcils.

— Bastille... Ça ne te ressemble pas.

— Ah non ? Et qu'est-ce qui me ressemble ? Tu me connais depuis quoi ? deux mois, trois ? Et sur ces trois mois, on a passé, voyons, trois jours ensemble ou peut-être même quatre ?!

— Oui, mais... enfin...

— C'est fini, Smedry. On a perdu. Kaz a déjà dû rendre les Verres. Kiliman l'a sûrement capturé lui aussi et il va laisser ma mère mourir.

— Il y a peut-être quand même un moyen de sortir, insistai-je. Et d'aller les aider.

Elle n'écoutait pas. Elle restait prostrée par terre, genoux repliés, bras croisés, les yeux rivés sur le mur.

— Ils avaient vraiment raison, chuchota-t-elle. Je ne méritais pas d'être chevalier.

— Hein ? Bastille, tu délires.

— Je n'ai été envoyée que sur deux missions, avoua-t-elle. Celle-ci et l'infiltration de la bibli chez toi. Et chaque fois, je me suis retrouvée prisonnière, impuissante. Je suis nulle.

— On s'est *tous* fait prendre, corrigeai-je. Ta mère ne s'en est pas mieux tirée.

Elle ignora mon argument et se contenta de secouer la tête.

— Nulle. C'est toi qui m'as sauvée de ces câbles et encore quand on était coincés sous le goudron. Sans compter la fois où tu m'as empêchée de tomber du *Dragonaute*.

— Tu m'as sauvé aussi, contrai-je. Tu te souviens des pièces ? Sans toi, je serais en train de flotter dans l'air avec des flammes à la place des yeux et je passerais mon temps à proposer des bouquins illicites comme un dealer de drogue en quête d'une nouvelle victime.

(Salut les gosses ! T'en veux ? C'est de la bonne. Du pur Dickens. Allez. Les premiers chapitres d'*Oliver Twist* sont gratos. Je sais que

vous en redemanderez. J'ai aussi *David Copperfield* en stock.)

— C'était pas pareil, dit la Crystalliotte.

— Si. Écoute, tu m'as sauvé la vie, point barre. En plus, si tu n'étais pas là, je n'aurais pas la moindre idée de la fonction de la moitié de ces Verres.

Elle me regarda, le front plissé.

— Tu recommences.

— Quoi ?

— Tes encouragements. Comme avec Australie, comme avec nous tous depuis le début du voyage. C'est quoi ton problème, Smedry ? Tu refuses de prendre des décisions, mais tu décides quand même de nous soutenir moralement.

Je me tus. Comment en était-on arrivés là ? Au départ, cette conversation avait porté sur Bastille et voilà qu'elle me la renvoyait au visage. (Envoyer des trucs au visage, insultes, conversations, couteaux, est une spécialité de Bastille.)

Je levai les yeux vers la lumière vacillante loin au-dessus de nous. C'était à la fois tentant et rageant. Et tandis que j'observais l'inaccessible lueur, je compris quelque chose. Certes, je maudissais mon emprisonnement parce que je m'inquiétais pour Kaz et Drauline. Mais ma frustration avait d'autres raisons.

Je voulais aider. Je ne voulais pas rester sur le carreau. Je voulais avoir des responsabilités. Je n'arrivais pas à avaler que d'autres soient aux commandes.

— Je veux vraiment être un chef, déclarai-je à Bastille.

Un bruissement m'indiqua qu'elle pivotait pour me faire face.

— Je crois que tout le monde, au fond, rêve d'être un héros, continuai-je. Mais ce sont les exclus qui en rêvent le plus fort. Les garçons assis au dernier rang, ceux dont on se moque continuellement parce qu'ils sont différents, parce qu'ils se démarquent, parce que... ils cassent tout.

Je me demandais si Kaz comprenait qu'il y avait plus d'une façon d'être « anormal ». Chacun de nous est étrange, d'une manière ou d'une autre ; chacun possède une faiblesse exposée à la raillerie. Oh oui, je savais ce qu'il éprouvait. Je l'avais ressenti moi aussi.

Et je n'avais pas l'intention de repasser par là.

— Oui, repris-je. Je veux être un héros. Je veux être aux

commandes. J'ai toujours eu ce fantasme où les gens comptaient sur moi, où j'arrangeais les choses au lieu de les briser en mille morceaux.

— Eh bien, tu es servi, lâcha la Crystalliotte. Tu es l'héritier Smedry. C'est toi le chef.

— Je sais. Et ça me terrifie.

Elle m'examina. Elle avait enlevé ses Verres de Combat et dans la pénombre, je devinais l'éclat solennel de ses yeux.

Je m'assis, secouant la tête.

— Je ne sais pas quoi faire, Bastille. Jouer les trouble-fêtes depuis la crèche ne m'a pas exactement préparé à ça. Comment décider si je dois ou non échanger mon arme la plus puissante contre la vie de quelqu'un ? J'ai l'impression... de me noyer. De nager en eaux très profondes et de ne jamais réussir à rejoindre la surface. Je suppose que c'est pour ça que je passe mon temps à dire que je refuse d'être le leader. Parce que si les gens me prêtent trop d'attention, ils vont finir par se rendre compte que je m'y prends comme un manche.

Je fis la grimace.

— Comme maintenant, poursuivis-je. On est coincés toi et moi, ta mère est en train de mourir, Kaz est en route vers la gueule du loup et Australie... va savoir où elle est.

Je me tus. Je me sentais encore plus lamentable après ma tirade. Et pourtant, bizarrement, Bastille ne se moqua pas.

— Je ne trouve pas que tu « t'y prennes comme un manche », Alcatraz, dit-elle. C'est dur d'être aux commandes, personne ne prétend le contraire. Quand tout va bien, on ne remarque rien. Mais si les choses tournent mal, c'est sur toi que ça retombe. Je crois que tu t'en es bien tiré. Tu dois juste être un peu plus sûr de toi.

Je haussai les épaules.

— Peut-être. Qu'est-ce que tu en sais de toute façon ?

— Je...

Je la regardai, intrigué par son ton. J'avais toujours estimé que certains détails clochaient chez la Crystalliotte. Elle semblait en savoir trop. D'accord, elle m'avait raconté qu'elle avait voulu devenir Oculateur, mais à mon avis, l'explication était loin d'être suffisante.

— Tu en sais quelque chose, en fait, réalisai-je à voix haute.

Elle haussa les épaules à son tour.

— Un peu.

J'affichai un air interrogateur.

— Tu n'as pas remarqué ? Ma mère ne porte pas un nom de prison.

— Et ?

— Et moi si.

Je me grattai la tête.

— Tu n'y connais vraiment rien, hein ? enchaîna-t-elle.

Je claquai la langue, exaspéré.

— Désolé d'avoir vécu toute ma vie sur un autre continent, rétorquai-je. De quoi tu parles ?

— Tu t'appelles Alcatraz d'après Alcatraz Premier. Les Smedry réutilisent souvent les mêmes noms, des noms qui font partie de leur patrimoine. Du coup, les Bibliothécaires ont tenté de les salir en les donnant à des pénitenciers du Chutland.

— Tu n'es pas une Smedry, raisonnai-je, et pourtant tu as un nom de baigneur aussi.

— Oui, mais ma famille est... traditionnelle. On recycle les noms régulièrement chez nous, comme les Smedry. Le peuple n'a pas ces coutumes.

Je clignai des yeux. Bastille leva les siens au ciel.

— Mon père est un noble, Smedry ! éclata-t-elle. C'est ce que j'essaye de t'expliquer. J'ai un nom traditionnel parce que je suis sa fille, Bastille Vianitelle IX.

— Ah. Bien.

Comme les rois, les riches et les papes chutlandais, au fond : ils s'appellent tous pareils, sauf que le numéro change.

— Tout le monde s'attendait à me voir un jour devenir un leader, continua-t-elle. Mais le rôle ne me convient pas vraiment. Pas comme toi.

— Le rôle ne me convient pas du tout !

Elle m'ignora.

— Tu es doué avec les gens, Smedry. Moi, *je ne veux pas* diriger mon prochain. Mon prochain m'énerve trop.

— Tu aurais dû devenir romancier.

— J'aime pas les horaires, lâcha-t-elle. Bref, crois-moi, passer son enfance à apprendre les ficelles du métier de chef ne change rien à l'affaire. Une vie d'apprentissage ne sert qu'à prouver chaque jour à quel point on est incompetent et pathétique.

Un silence s'installa.

— Et... qu'est-il arrivé ? demandai-je enfin. Comment t'es-tu retrouvée chez les Crystalliotés ?

— Ma mère. Elle n'est pas noble, mais elle vient de Crystallia. Elle m'a toujours poussée à devenir chevalier. Elle disait que mon père n'avait pas besoin d'une fille incapable accrochée à ses basques. J'ai tenté de lui donner tort, mais j'étais de trop bonne famille pour m'essayer à la menuiserie ou la boulangerie.

— Alors tu as opté pour l'Oculation ?

Elle acquiesça.

— Je n'en ai parlé à personne. Bien sûr, j'avais entendu dire que le pouvoir oculatoire était génétique. Mais j'avais l'intention de remettre ça en question aussi. Je serais le premier Oculteur de ma lignée et mes parents seraient forcément impressionnés. Tu connais la suite. Au final, je me suis simplement engagée chez les Crystalliotés, comme ma mère me l'avait toujours conseillé. J'ai renoncé à mon titre et à mes biens. Et maintenant je me rends compte que c'était une décision stupide. Je suis encore plus minable en Crystallioté qu'en Oculteur.

Elle soupira et recroisa les bras.

— Pendant un temps, j'ai vraiment cru que j'y arriverais. J'ai atteint le grade de chevalier plus vite que n'importe qui. Et puis on m'a immédiatement assignée à la protection du vieux Smedry, une des missions les plus difficiles et les plus dangereuses qu'on confie aux chevaliers. Je ne sais toujours pas pourquoi ils ont décidé de m'envoyer auprès de ton grand-père pour ma première opération. Ce n'était pas logique.

— Ça ressemble à un coup monté, commentai-je. Pour que tu échoues.

Elle réfléchit un instant.

— Je n'avais jamais vu les choses sous cet angle, avoua-t-elle. Pourquoi feraient-ils une chose pareille ?

Je haussai les épaules.

— Aucune idée, admis-je. Mais reconnais que c'est louche. Peut-être que celui ou celle qui distribue les missions était jaloux de ton fulgurant succès et a voulu te voir tomber.

— Au prix, éventuellement, de la vie du vieux Smedry ?

— Les gens agissent étrangement parfois, Bastille.

— N'empêche, j'ai du mal à le croire, persista-t-elle. Et puis, ma mère faisait partie du groupe chargé d'attribuer les opérations.

— Elle est difficile à satisfaire.

Bastille pouffa.

— Sans blague, maugréa-t-elle. Quand j'ai été adoubée, tout ce qu'elle a trouvé à dire c'était : « Assure-toi de toujours être digne de cet honneur. » Je crois qu'elle s'attendait à ce que je me plante, ce qui explique qu'elle soit venue me chercher elle-même après l'infiltration de la Bibliothèque.

Je ne répondis rien. J'avais le sentiment que nous étions sur la même longueur d'ondes. Sa propre mère ne pouvait pas être responsable de ce coup monté, si ? Ça semblait un peu gros. Naturellement, ma mère à moi avait bien piqué mon héritage avant de me vendre aux Bibliothécaires. Au fond, Bastille et moi étions bien assortis.

Je m'adossai au mur de notre prison et laissai mon esprit revenir au début de notre conversation. Mettre en mots mes émotions m'avait procuré un bien fou et j'avais enfin fait le tri dans mes sentiments. Quelques mois plus tôt, j'aurais opté pour la normalité. Maintenant, je savais ce que signifiait être un Smedry. Plus je m'efforçais de tenir le rôle, plus j'avais envie de bien le remplir. Afin d'être à la hauteur du nom qui était le mien et de ne pas décevoir les espérances de mon grand-père et des autres.

Cela vous paraît peut-être ironique : votre serviteur, décidant vaillamment de brandir le flambeau dont il avait hérité par hasard, et ce même serviteur, rédigeant aujourd'hui ses Mémoires et s'escrimant à balancer ledit flambeau à la poubelle.

Je *voulais* être célèbre. Ça devrait suffire à vous inquiéter. Ne placez jamais votre confiance en un type qui aspire à la célébrité. Nous reviendrons sur ce sujet dans le tome 3.

— Une belle équipe, hein ? dit Bastille en esquissant le premier sourire depuis notre chute.

Je souris à mon tour.

— Ouai ! Pourquoi est-ce que mes meilleurs moments d'introspection ont toujours lieu dans des oubliettes ?

— Peut-être que tu devrais les fréquenter plus souvent...

J'opinaï, puis sursautai soudain. Quelque chose venait de sortir du mur à côté de moi.

— Gak ! glapis-je avant de réaliser qu'il ne s'agissait que d'un Conservateur.

— Tenez, déclara-t-il en laissant tomber une feuille à mes pieds.

— Qu'est-ce que c'est ? m'enquis-je en la ramassant.

— Votre livre.

C'était l'inscription que j'avais recopiée dans la tombe. En d'autres termes, nous étions coincés au fond de cette fosse depuis presque une heure. Bastille avait raison. Kaz avait sans doute déjà rejoint le centre de la Bibliothèque.

Le spectre s'éloigna en flottant.

— Ta mère, repris-je en pliant le papier, si elle récupère son cristal, elle va s'en tirer ?

Bastille opina.

— Vu qu'on est prisonniers et qu'on n'a aucun espoir d'être libérés de sitôt, tu veux bien m'expliquer comment ça marche ? Histoire de passer le temps, quoi.

Avec un claquement de langue excédé, elle se mit debout et releva la masse de cheveux argentés qui lui couvraient la nuque. Elle se retourna et je vis un cristal bleu pulser à la base de son cou. Il dépassait du col de son T-shirt noir et était serti directement dans sa peau.

— Ouah !

— Trois types de cristaux poussent à Crystallia, reprit-elle en laissant retomber sa tignasse. Le premier nous fournit en lames pour nos épées et nos poignards. Nous transformons le deuxième en Pierres de Chair, grâce auxquelles nous devenons effectivement Crystalliotés.

— À quoi servent-elles ?

Bastille marqua une pause.

— À des tas de trucs, répondit-elle enfin.

— Voilà qui est précis !

Elle rougit.

— C'est assez personnel, Alcatraz. Elle me permet de courir vite, ce genre de choses.

— D'accord, fis-je. Et la troisième sorte de cristal ?

— Perso aussi.

Super.

— Rien d'important, conclut-elle.

Comme elle se rasseyait, je remarquai que sa main (celle qui tenait la dague avec laquelle elle avait arrêté le rayon du Verre Boutefroid) était rouge et gercée.

— Ça va ? m'inquiétai-je en désignant sa blessure.

— Ça ira, assura-t-elle. Nos couteaux sont fabriqués avec des Pierres de Lame immatures. On n'est pas trop censés les utiliser contre des Verres très puissants. La glace est passée par-dessus la garde et a touché mes doigts. Je m'en remettrai.

J'étais loin d'être convaincu.

— Tu devrais peut-être...

— Chut ! ordonna-t-elle soudain.

Elle fut debout en un clin d'œil. Je l'imitai et suivis son regard, vers le sommet du gouffre.

— Quoi ?

— J'ai cru entendre quelque chose.

Nous attendîmes, tendus. Bientôt, nous vîmes des ombres se mouvoir en haut. Bastille dégaina sans un bruit. Même dans l'obscurité, je devinai les fissures qui émaillaient l'arme. Que comptait-elle faire avec à une telle distance ? Ça me dépassait.

Enfin, une tête apparut au bord du précipice.

— Coucou ? lança Australie. Il y a quelqu'un là-dedans ?

Chapitre 17

J'espère que vous ne vous êtes pas trop excités en lisant la dernière phrase du chapitre précédent. C'était juste un bon endroit pour s'arrêter, pratique.

Voyez-vous, les coupures entre les chapitres sont un peu comme les Talents des Smedry. Elles défient le temps et l'espace. (À ce propos, ce simple constat devrait suffire à vous prouver que la physique chutlandaise traditionnelle est un tas de chaussettes sales.)

Réfléchissez. En insérant une pause entre deux chapitres, j'allonge le bouquin. Il faut davantage d'espace, davantage de pages. Et pourtant, à cause de ces mêmes ruptures, vous lisez plus vite et donc le récit a effectivement raccourci.

Quand vous lisez, l'espace se déforme, le temps importe moins. Regardez attentivement et vous distinguerez peut-être le fin nuage de poussière dorée qui vous enveloppe. (Si vous ne voyez rien, c'est que vous n'y mettez pas du vôtre. Essayez donc après vous être de nouveau tapé sur la tête avec un gros roman de Fantasy.)

— On est là ! hurlai-je à l'attention d'Australie.

Bastille se détendit visiblement et rengaina sa dague.

— Alcatraz ? reprit ma cousine. Mais qu'est-ce que vous fabriquez en bas ?

— On boit une tasse de thé ! criai-je. À ton avis ? On est coincés !

— C'est malin, déclara-t-elle. Pour quoi faire ?

J'échangeai un regard avec Bastille. Elle leva les yeux au ciel. Australie tout craché...

— On n'a pas vraiment eu le choix, expliquai-je.

— J'ai escaladé un arbre une fois, annonça ma cousine. Et je n'arrivais plus à redescendre. C'est un peu pareil, non ?

— Voilà. Écoute, j'ai besoin que tu me trouves une corde.

— Euh... Où crois-tu qu'il y en ait ?

— J'en sais rien !

— Bon, d'accord, soupira-t-elle avant de disparaître.

— Désespérant, chuchota la Crystalliotte.

— Tu m'étonnes, admis-je. Au moins, elle a toujours son âme. J'avais un peu peur qu'elle ne se mette dans le pétrin.

— Comme se faire capturer par un Ossement du Scribe ou tomber dans une fosse ?

— Par exemple.

Je m'agenouillai. Je ne comptais pas sur Australie pour nous tirer d'affaire. Je l'avais déjà suffisamment fréquentée pour savoir qu'elle ne risquait pas de se montrer très utile.

(Voilà pourquoi, d'ailleurs, vous n'auriez pas dû vous exciter comme ça en la voyant débarquer à la fin du dernier chapitre. Pourtant vous avez tourné la page quand même, pas vrai ?)

Je sortis les bottes en Verre Grappin du sac de Bastille. Je les activai et en plaçai une contre le mur. Comme prévu, elle n'adhéra pas à la surface.

— Dans ce cas... tu devrais peut-être essayer de démolir les parois, suggéra Bastille. On finira sûrement six pieds sous la roche, mais ça vaut mieux que de rester assis à parler de nos états d'âme et autres âneries.

Je souris.

— Quoi ?

— Rien, dis-je. Enfin, je te retrouve. C'est chouette.

Elle pouffa.

— Bon. Alors, tu le casses ce mur ou pas ?

— Je peux essayer, mais... ça me semble improbable.

— Et tu n'es pas le genre à tenter l'improbable, j'oubliais, railla-t-elle.

— Tssk.

Je posai les mains sur la pierre.

Le Talent Ténébreux... méfie-t'en...

L'avertissement de la tombe me revint en mémoire. Je sentais la feuille de papier dans ma poche. Mieux valait ne pas y penser. Maintenant que je commençais à comprendre la nature de mon don,

le moment semblait mal choisi de le remettre en question.

J'aurais tout le temps de m'en occuper plus tard.

J'envoyai une vague de pouvoir dans la roche, pour voir. Des fissures se dessinèrent immédiatement. Une pluie de poussière et de petits éclats se mit à tomber. Je continuai malgré tout. Le mur gronda.

— Alcatraz ! cria Bastille en me tirant vers l'arrière.

Je reculai d'un pas chancelant, étourdi, au moment où un énorme bloc se détachait et s'écrasait à l'endroit exact où je m'étais trouvé un instant plus tôt. Le sol mou et élastique céda sous le poids. Ma tête aurait fait pareil, en fait, si je n'avais pas bougé. Sauf qu'il y aurait eu beaucoup plus de sang et de hurlements.

Je contemplai le morceau de pierre, puis examinai le reste de la paroi. D'autres fragments semblaient prêts à suivre leur petit camarade.

— OK, résuma Bastille, on s'y attendait. Mais on est un peu nouilles, non ?

J'opinaï tout en ramassant une botte. Si seulement j'arrivais à la faire fonctionner ! Je la collai contre le mur, sans succès.

— Inutile, Smedry.

— Il y a du silicone dans la pierre, remarquai-je. C'est un peu comme du verre.

— Oui, convint la Crystalliotte, mais il n'y en a pas assez.

J'essayai quand même. Je me concentrai sur le Verre Grappin, les yeux fermés, comme s'il s'agissait d'une paire de lunettes oculatoires.

Pendant mes trois mois avec Papi Smedry, j'avais appris à activer des Verres récalcitrants. Il suffisait de connaître l'astuce. Il fallait leur donner de l'énergie. Verser une partie de soi dans les Verres pour qu'ils se mettent à fonctionner.

Allez ! exhortai-je la chaussure en la pressant contre la paroi. *Regarde, le verre dans la pierre. Des petits morceaux. Tu peux y adhérer. Tu dois le faire !*

J'avais établi un contact avec mon grand-père alors que la distance était soi-disant trop grande. J'y étais parvenu en me focalisant à fond sur mes Verres Messagers, en leur injectant une dose supplémentaire de pouvoir. Pourrais-je réitérer l'exploit avec cette botte ?

Je crus sentir quelque chose. La semelle semblait légèrement attirée par la paroi. Je me concentraï encore, tendu, de plus en plus fatigué. Je n'abandonnai pas. Je continuai à pousser et ouvris les yeux.

Le verre tapissant les semelles se mit à briller doucement. Bastille n'en revenait pas.

Allez !

J'avais la sensation que le godillot aspirait quelque chose de mes paumes, qu'il s'en nourrissait.

Je retirai mes mains avec précaution. La chaussure ne bougea pas.

— Incroyable, murmura la Crystalliotte en s'approchant.

Je m'essuyai le front, un sourire triomphal aux lèvres.

Bastille posa délicatement un doigt sur le croquenot. Puis sans effort, le décolla du mur.

— Hé ! m'offusquai-je. Tu as vu le mal que je me suis donné pour en arriver là ?

Elle pouffa.

— Je l'ai enlevée sans forcer, Smedry. Tu ne crois quand même pas que tu aurais réussi à grimper avec ?

Mon sourire s'effaça. Elle avait raison. S'il m'avait fallu autant d'énergie pour une botte, monter jusqu'en haut aurait été mission impossible.

— N'empêche, admit Bastille. C'était impressionnant. Comment as-tu fait ?

Je haussai les épaules.

— J'ai juste boosté la puissance du verre.

Elle ne répondit pas. Elle inspecta le godillot, puis me regarda.

— C'est de la silimatique, dit-elle enfin. De la technologie, pas de la magie. Tu ne devrais pas pouvoir la « booster » autant. La technologie a des limites.

— Je pense que votre magie et votre technologie sont moins distinctes que vous ne l'imaginez, Bastille.

Elle hocha lentement la tête. Sur quoi, elle fourra la chaussure dans le sac et le referma.

— Tu as toujours tes Verres Boutevent ? s'enquit-elle.

— Bien sûr, pourquoi ?

Elle me regarda dans les yeux.

— J'ai une idée.

— Je dois m'inquiéter ?

— Probablement, avoua-t-elle. Ma proposition est un peu étrange. Digne de toi, en fait.

J'arquai un sourcil.

— Prends tes Verres.

J'obéis.

— Bien. Casse la monture.

Je marquai une pause.

— Vas-y.

Bon. J'activai mon Talent et brisai les lunettes aisément.

— Double les Verres.

— OK, dis-je en plaçant un disque par-dessus l'autre.

— Tu peux leur faire ce que tu viens de faire avec les bottes ? demanda-t-elle. Leur donner plus de jus ?

— Sûrement, mais...

Je n'achevai pas, je venais de comprendre. Si je produisais un souffle d'air assez puissant, je serais propulsé vers le haut, façon avion de chasse avec les Verres pour moteurs. Je regardai Bastille.

— C'est complètement dément ! m'exclamai-je.

— Je sais, convint-elle avec une grimace. J'ai passé trop de temps au contact des Smedry. Mais ma mère est sûrement à l'article de la mort. Tu veux bien tenter le coup ?

Je souris.

— Évidemment ! C'est génial !

Responsable ou pas, posé ou pas, incertain ou pas, j'étais avant tout un ado. Et, avouez-le, la proposition déchirait.

La Crystalliotte se plaça face à moi, passant un bras autour de ma taille et l'autre sur mon épaule.

— Alors je t'accompagne, Smedry. Accroche-toi à moi.

J'acquiesçai, un rien troublé par ce corps à corps. Et pour la

première fois de ma vie, je réalisai quelque chose.

Les filles sentent bizarre.

Mes nerfs se mirent à flancher. Si je ne poussais pas assez les Boutevent, nous retomberions au fond de la fosse. Si je les poussais trop, on irait s'encaster dans le plafond. Trouver le juste milieu s'annonçait coton.

Je pointai les Verres en direction du sol et, non sans hésitation, enroulai mon autre bras autour de la taille de Bastille. Je respirai un grand coup.

— Smedry.

Son visage était à deux doigts du mien.

Je clignai des yeux. La voir là, si proche, me semblait soudain très, très gênant. Qui plus est, elle me serrait assez fort et je soupçonnai que la Pierre de Chair ne décuplait pas seulement sa vitesse à la course, mais aussi la vigueur de sa poigne.

Le cerveau en ébullition, je bredouillai une réponse inintelligible. (Ainsi que vous l'avez peut-être observé, les filles ont souvent cet effet-là sur les garçons. C'est à cause de leurs puissantes phéromones. Elles ont évolué comme ça, développant le don de nous rendre, nous autres hommes, mous de la cervelle, de façon à pouvoir plus aisément nous fracasser le crâne avec des pavés de Fantasy et nous piquer nos Babybel.)

— Ça va ? demanda-t-elle.

— Euh... ouais, articulai-je avec peine. Tu avais une question ?

— Je voulais juste te remercier.

— Pourquoi ?

— De m'avoir provoquée. De m'avoir suggéré que quelqu'un avait fait en sorte que j'échoue dans ma première mission. Ce n'est probablement pas vrai, mais c'est ce dont j'avais besoin. Et si jamais il y a une once de vérité là-dedans, alors je compte bien découvrir qui est derrière le coup monté et pourquoi. C'est un défi.

J'opinai. Du pur Bastille. Dites-lui qu'elle est merveilleuse et elle boudera pendant trois semaines. Par contre, laissez-lui entendre qu'elle a peut-être un ennemi quelque part et la voilà debout, pétant la forme.

— Tu es prête ?

— Si on veut !

Je me concentraï sur les Verres, m'efforçant d'ignorer la proximité de Bastille, et commençai à accumuler l'énergie oculatoire.

Puis, retenant mon souffle, je la relâchai.

Nous décollâmes en trombe, dans un nuage de poussière et d'éclats de pierre. Nous filâmes le long de la paroi, les cheveux fouettés par le vent. Nous montions trop vite. Je désactivai les Verres en criant, mais notre élan était trop fort.

Nous dépassâmes l'ouverture de la fosse et fonçâmes vers le plafond. Je m'enfouis la tête entre les bras. Sans la propulsion fournie par les Boutevent, la pesanteur commença à ralentir notre ascension. Nous atteignîmes notre zénith à quelques centimètres de la voûte... puis nous amorçâmes notre descente.

— Maintenant ! hurla Bastille en se tortillant.

Elle posa ses pieds contre ma poitrine.

— Que... ?

Je n'eus pas le loisir de terminer : la Crystalliotte dépla brusquement les jambes, me repoussant en arrière et se catapultant elle-même dans la direction opposée.

Nous atterrîmes chacun d'un côté du gouffre. Je fis un roulé-boulé avant de m'arrêter, les yeux fixés sur le plafond. Le corridor tournait autour de moi.

Nous étions libres. Je m'assis, la tête entre les mains. Bastille souriait de toutes ses dents. Elle se leva d'un bond et s'écria :

— Ça a vraiment marché ! J'y crois pas !

— Merci pour le coup de pied, grognai-je.

— De rien, je t'ai simplement rendu la monnaie de ta pièce. Souviens-toi, dans le *Dragonaute*... Je ne voulais pas que tu ailles t'imaginer que j'étais une ingrate.

Je me fendis d'une grimace. Cette conversation est en fait une bonne métaphore de notre relation, à Bastille et à moi. D'ailleurs, j'ai dans l'idée d'écrire un jour un bouquin sur ce concept. *L'Art de Fracasser vos Amis : Historique, Méthodes, Perspectives*.

Soudain, une idée me frappa.

— Mes Verres !

Il n'en restait que des miettes. Je les avais lâchés dans les derniers moments de ma culbute. Je me précipitai vers les tessons. Hélas, on ne pouvait plus rien en tirer.

— Récupère quand même les morceaux, conseilla Bastille. On peut les refondre.

— Oui, sans doute, soupirai-je. En attendant, on va devoir affronter Kiliman sans eux.

Elle ne dit rien.

Je n'ai plus de Verres d'attaque et la dague de Bastille est au bord de l'éclatement. Comment allons-nous combattre cette créature ?

Je rassemblai les débris dans un étui, puis rangeai celui-ci dans une de mes poches à Verres.

— Nous sommes libres, répéta la Crystalliotte. Mais nous ne savons toujours pas ce que nous devons faire. Ni même comment rejoindre Kiliman.

— On trouvera une solution, décrétai-je en me redressant.

Elle me regarda et, incroyable, acquiesça.

— D'accord, je t'écoute.

— On...

Je fus interrompu par l'arrivée intempestive d'Australie. Elle était essoufflée.

— Tiens, voilà ta corde.

Elle agita une main vide.

— Euh... c'est une corde imaginaire ? demandai-je.

— Ben non, andouille ! s'esclaffa-t-elle.

Elle saisit quelque chose entre deux doigts.

— Là !

— Un fil de détente, constata Bastille.

— Ah oui ? Il était par terre, par là-bas.

— Et tu comptais nous faire sortir de la fosse avec ce truc ? m'enquis-je. Je ne crois pas que ce soit assez long et ce n'est certainement pas assez solide pour supporter notre poids.

Ma cousine afficha une moue de surprise.

— C'est pour ça que tu voulais une corde ?

— Évidemment, répondis-je.

— Mais... vous êtes déjà hors du trou.

— Maintenant, oui, m'énervai-je. Quand on t'a demandé une corde, on était encore prisonniers. On en avait besoin pour grimper jusqu'ici.

— Aaah. Eh bien, tu aurais dû me le dire.

Je n'en revenais pas.

— Tu sais quoi ? Oublie, repris-je en attrapant le câble.

J'allais le fourrer dans ma poche, mais me ravisai.

— Quoi ? interrogea Bastille.

Je souris.

— Tu as une idée ?

Je hochai la tête.

— Explique.

— Bientôt, promis-je. D'abord, nous devons trouver un moyen de gagner le centre de la Bibliothèque.

Nous échangeâmes un regard.

— Je marche dans cette bibli depuis ce matin, commença Australie. Avec ces espèces de fantômes qui me proposent des bouquins à tous les carrefours. Je leur répète que je déteste lire. Ils n'écoutent pas. Si je n'étais pas tombée sur tes empreintes, Alcatraz, je me serais perdue.

— Mes empreintes ?! m'exclamai-je. Australie, est-ce que tu vois celles de Kaz ?

— Bien sûr, confirma-t-elle en tapotant ses Verres Traqueurs, *mes* Verres Traqueurs.

— Alors suis-les !

Elle opina et se mit à longer le couloir. Nous lui emboîtâmes le pas, mais au bout de quelques mètres, elle stoppa.

— Quoi ?

— Elles s'arrêtent ici.

Son Talent ! réalisai-je. *Il s'approche du cœur de la Bibliothèque en multipliant les sauts de puce. On n'arrivera jamais à le pister.*

— Fichu, gémit Bastille, de nouveau déprimée. On n'y sera jamais à temps.

— Non ! contrai-je. Si je suis aux commandes, on ne va pas abandonner.

Elle marqua une pause, incrédule.

— Très bien, dit-elle enfin. Quel est ton plan ?

Je réfléchis une minute. Il y avait forcément un moyen. *L'information, fiston...* Les paroles de Papi Smedry me revenaient en mémoire. *Plus puissante qu'une épée ou qu'un pistolet...*

Je relevai brusquement la tête.

— Australie, peux-tu remonter la piste de mes empreintes, avant que j'entre dans la salle avec la fosse ?

— Pas de problème.

— Vas-y.

Elle nous guida à travers une foule de cellules et de corridors. Bientôt, nous quittâmes la partie labyrinthique de la Bibliothèque et pénétrâmes de nouveau dans la section où s'alignaient des rayonnages de livres. Les lingots dont je m'étais délesté gisaient sur le sol, preuve que nous étions revenus à la case départ. Naturellement, j'enfournai les barres d'or dans le sac de Bastille.

Non, pas parce qu'ils entraient dans mon plan subtil. Juste parce que, si jamais je survivais à tout ça, un peu d'or ne ferait pas de mal. (Vous n'êtes peut-être pas au courant, mais on peut acheter pas mal de trucs avec.)

— Génial, lâcha la Crystalliotte. Nous revoici ici. Loin de moi l'idée de douter de vous, ô Grand Chef, mais la dernière fois qu'on était là, on était perdus aussi. On ne sait pas plus quelle direction prendre.

Je sortis les Verres Clairvoyants de ma poche, les chaussai et examinai les étagères autour de nous. Je souris.

— Quoi ? s'impatienta Bastille.

— Ils détiennent chaque livre jamais écrit, n'est-ce pas ?

— C'est ce que les Conservateurs affirment, oui.

— Ils les ont donc acquis chronologiquement. Quand un nouvel ouvrage est publié, ils en obtiennent un exemplaire, qu'ils stockent sur les rayonnages.

— Et ?

— En d'autres termes, conclus-je, plus un bouquin est récent, plus il est éloigné du centre de la bibli. Inversement, leurs premières acquisitions se trouvent forcément au cœur du bâtiment.

Bastille resta un instant bouche bée, avant de comprendre et de s'écrier :

— Alcatraz, c'est excellent !

— J'ai dû prendre un coup sur la caboche, plaisantai-je. Par ici. Les livres sont de plus en plus anciens dans cette direction.

Bastille et ma cousine hochèrent la tête à l'unisson et nous nous mîmes en route.

Chapitre 18

Nous voici presque à la fin du deuxième tome. J'espère que la balade vous a plu. En tout cas, votre connaissance du monde est maintenant plus étendue, j'en suis sûr.

En fait, vous avez probablement appris tout ce que vous aviez besoin de savoir. Vous êtes au courant de la conspiration des Bibliothécaires et vous savez que je suis un menteur. Tout ce que je souhaitais accomplir l'a été. Bon, eh bien, je peux m'arrêter maintenant.

Merci de m'avoir lu.

Fin.

Alors comme ça, on n'est pas content, hein ? On est exigeant aujourd'hui.

Bon, bon, d'accord. Je vais terminer mon récit. Pour vous. Pas parce que je suis sympa. Parce que je veux voir votre tête quand Bastille meurt. (Vous n'aviez pas oublié n'est-ce pas ? Je parie que vous croyez que je mens. Je vous promets que non. Elle meurt pour de vrai. Vous verrez.)

Bastille, Australie et moi filions à travers la bibli. Nous avions quitté les salles remplies de bouquins et avançons à présent dans celles qui contenaient des rouleaux de parchemin et de papyrus. Ici aussi, les Conservateurs avaient respecté l'ordre chronologique. Nous étions proches du but. Je le sentais.

Et ça me souciait. La mère de Bastille était en train de rendre l'âme et Kaz était certainement en grand danger. Nos espoirs de vaincre Kiliman étaient infimes. Nous étions surclassés, dépassés. Et nous nous précipitions dans la gueule du loup.

Néanmoins, il ne me semblait pas judicieux d'expliquer aux deux autres à quel point la situation était désespérée. J'étais bien décidé à « garder mon flegme », même si je n'étais pas trop sûr de ce que ça signifiait. (Sauf que ça avait l'air un peu crado.)

— Bon, déclarai-je. On doit venir à bout de ce type. Quelles sont nos ressources ?

Pas mal comme discours de chef, hein ?

— Un poignard fêlé, répondit Bastille. Qui aura du mal à survivre à une autre attaque de Verre Boutefroid.

— On a cette ficelle, ajouta ma cousine en pointant vers le sac à dos. Et... euh, quelques gâteaux. Oh et des bottes.

Génial.

— Nous n'avons plus que trois paires de Verres : mes Verres d'Oculateur (qui ne vont pas nous servir à grand-chose vu que Papi Smedry ne m'a toujours pas expliqué comment les utiliser défensivement) ; les Clairvoyants (qui vont nous guider au centre de la bibli) et les Verres Traqueurs d'Australie.

— Plus celui que tu as trouvé dans la tombe, glissa Bastille.

— Et que, hélas, on n'arrive pas à activer, complétoi-je.

— On a aussi deux Smedry et deux Talents, poursuivit la

Crystalliotte.

— Exact, admis-je. Australie, est-ce que tu dois forcément t'endormir pour que ton don fonctionne ?

— Bien sûr, andouille ! répliqua-t-elle. Je ne peux pas me réveiller avec une sale tête si je ne m'endors pas d'abord !

Je soupirai.

— Je suis super forte pour m'endormir, précisa-t-elle.

— C'est déjà ça, grommelai-je, avant de me maudire intérieurement. Enfin, je veux dire, en avant, haut les cœurs !

Bastille me gratifia d'une grimace sans cesser de courir.

— J'en fais trop ?

— Un tout petit poil, railla-t-elle. Je...

Je levai une main en l'air et elle se tut. Nous nous arrê tâmes brusquement. Le corridor empestait le renfermé. Les lampes à huile diffusaient une lueur tremblotante et, comme toujours, un trio de Conservateurs flottaient autour de nous, à l'affût d'une opportunité de nous proposer des livres.

— Quoi ? s'inquiéta Bastille.

— Je sens la créature. Enfin, ses Verres.

— Donc il peut te sentir aussi ?

Je secouai la tête.

— Non, les Ossements du Scribe ne sont pas des Oculateurs. Ces Verres au sang d'Oculateur lui donnent peut-être l'avantage en force pure, mais question information, nous avons le dessus. Nous...

Je venais d'apercevoir quelque chose.

— Alcatraz ?

J'ignorai Bastille. Là, sur le mur juste en face de moi, s'étaient étalés des gribouillis. Ils ressemblaient à l'œuvre d'un gamin qui ne sait pas encore dessiner. Ils brillaient d'un blanc éclatant.

D'après les Verres Clairvoyants, donc, l'inscription était assez récente, elle datait de quelques jours au plus. À côté des murs et des rouleaux antiques, elle dégageait une aura quasi aveuglante.

— Alcatraz ! siffla Bastille. Que se passe-t-il ?

— La Langue Oubliée, murmurai-je en pointant du doigt.

— Où ?

Sans les Verres, il était quasi impossible de discerner les caractères dans la pénombre.

— Regarde de plus près, suggérai-je.

Enfin, elle acquiesça.

— OK, on dirait qu'il y a des lignes par là-bas. Et alors ?

— C'est tout frais, affirmai-je. Quelques jours. Si c'est vraiment la Langue Oubliée, ça n'a pu être écrit que par quelqu'un portant des Verres Traducteurs.

Elle commençait à comprendre.

— Et donc...

— Mon père est passé par ici, conclus-je. Et je n'arrive pas à lire son message parce que je n'ai plus mes Verres.

Un silence s'installa.

Mon père possède des Verres qui lui permettent de connaître l'avenir. M'a-t-il laissé des instructions pour m'aider à vaincre Kiliman ?

Rageant ! Impossible de déchiffrer l'inscription. Mais si mon père avait effectivement vu le futur, il aurait dû savoir aussi que j'aurais donné mes lunettes à l'Ossement du Scribe, non ?

Non. Papi Smedry m'avait expliqué que les Verres Prophétiques n'étaient pas très fiables et fournissaient des renseignements parfois contradictoires ou incomplets.

Juste pour voir, j'essayai le Verre que j'avais récupéré dans la tombe d'Alcatraz Premier, évidemment sans résultat. Je le rangeai en soupirant.

L'information. J'en manquais. Je commençai enfin à saisir ce que mon grand-père se tuait à me répéter. Le vainqueur de la bataille n'était pas nécessairement celui qui détenait la meilleure arme ou commandait la plus grande armée ; c'était celui qui comprenait le mieux la situation.

— Alcatraz, pressa Bastille. S'il te plaît. Ma mère...

Je la regardai. Bastille est forte, vraiment. Elle ne fait pas semblant, contrairement à beaucoup de gens. Pourtant, elle se montre parfois véritablement angoissée. Toujours quand quelqu'un qu'elle aime est en danger.

Je n'étais pas certain que Drauline mérite cette loyauté, mais je n'allais pas remettre en question l'amour d'une fille pour sa mère.

— Désolé, m'excusai-je. On reviendra là-dessus plus tard.

— Tu veux que je parte en éclaireur ? demanda la Crystalliotte.

— OK. Sois prudente. Je sens la présence de Kiliman un peu plus loin devant nous.

Elle n'avait pas besoin d'autre mise en garde. Je me tournai vers Australie.

— Il te faut combien de temps pour t'endormir ?

— Oh, à peu près cinq minutes.

— Alors au boulot ! ordonnai-je.

— À qui veux-tu que je pense ? interrogea-t-elle. C'est ce qui décide de la tête que j'aurai à mon réveil.

L'idée lui arracha une grimace.

— Ça dépend, dis-je. Ton Talent est vraiment versatile ? En quoi peux-tu te transformer ?

— Une fois, j'ai rêvé qu'il faisait chaud et le lendemain matin j'étais un esquimau. Une glace, quoi.

Eh ben, songeai-je. *Là-dessus, elle me bat*. En gros, son don était *méga* versatile. Bien plus que Kaz ne le croyait.

Bastille revint au bout de quelques secondes.

— Il est là, confirma-t-elle. Il essaye de communiquer avec des Verres Messagers, mais la Bibliothèque fait interférence. J'ai l'impression qu'il demande à ses supérieurs ce qu'il doit faire de toi.

— Et ta mère ?

— Ligotée dans un coin. Ils sont dans une grande pièce circulaire avec des étagères pleines de rouleaux sur les murs. Alcatraz... il a aussi attaché Kaz. Ton oncle ne peut pas utiliser son Talent s'il n'est pas libre de ses mouvements.

— Et comment va Drauline ? m'enquis-je.

Le visage de la Crystalliotte s'assombrit.

— Difficile à dire de là où j'étais, mais j'ai bien vu qu'il ne l'a pas encore soignée. Il n'a pas dû lui rendre sa Pierre de Chair.

Elle dégaina son poignard. Je me tournai vers Australie.

— Alors, je dois ressembler à qui déjà ? questionna-t-elle en bâillant.

Elle avait déjà l'air à moitié assoupie.

— Range ton couteau, Bastille. On ne va pas en avoir besoin.

— C'est notre seule arme ! protesta-t-elle.

— Non, corrigeai-je. On a quelque chose de beaucoup plus efficace...

Vous êtes sûrs que je ne peux pas m'arrêter maintenant ? Franchement, la suite n'est pas hyper importante. Sérieux.

Oh, bon, d'accord.

Bastille et moi nous ruâmes dans la salle. Celle-ci était en tout point conforme à la description de la Crystalliotte : large, ronde, avec un plafond voûté et des rayons de rouleaux tout autour. Même sans les Verres Clairvoyants, il était évident que ces parchemins étaient vieux. Antiques. À se demander comment ils étaient restés intacts tout ce temps.

Une poignée de fantomatiques Conservateurs flottaient dans la pièce. Certains susurraient leurs offres alléchantes à Kaz (qui paraissait furieux) et Drauline (visiblement malade et hagarde). Les deux captifs gisaient à même le sol, juste en face de la porte par laquelle nous venions d'entrer.

Kiliman se tenait debout à côté d'eux. Il avait posé l'épée crystalliotte sur une table antédiluvienne. Notre arrivée le secoua. Même s'il s'était attendu à des difficultés, il n'avait sans doute pas imaginé une seconde que nous oserions débouler tête baissée au cœur de la Bibliothèque.

Honnêtement, j'étais un peu surpris moi aussi.

Kaz se débattit avec une énergie nouvelle. Un Conservateur s'approcha de lui dans une attitude menaçante. L'Ossement du Scribe sourit, ses lèvres de chair s'étirant d'un côté de son visage torturé, imitées par leurs homologues métalliques. Écrous, boulons et vis s'ajustèrent autour de son œil de verre. D'une main, il s'empara de l'épée de Drauline tandis que de l'autre, il brandissait un Verre dans notre direction.

— Merci, Smedry, déclara-t-il. Ainsi je n'ai pas à aller te chercher.

Nous chargeâmes. À ce jour, c'est probablement la scène la plus ridicule à laquelle il m'ait été donné de participer. Deux gamins, treize ans à peine, apparemment sans armes, fonçant sur un Bibliothécaire à demi humain de plus de deux mètres agitant un énorme sabre de cristal.

Nous l'atteignîmes au même instant (Bastille s'était retenue afin de ne pas me dépasser) et je sentis mon cœur papillonner sous l'effet de l'inquiétude.

Qu'est-ce que j'étais en train de faire ?

Kiliman pointa l'épée sur moi. Je me jetai au sol comme la lame fendait l'air juste au-dessus de mon crâne. À cet instant, pendant que la créature était occupée à essayer de me tracter, Bastille sortit une botte de son sac et la lui balança sur la tête.

La semelle de Verre Grappin adhéra immédiatement à l'œil de verre. L'avant de la chaussure couvrait son nez et une partie de son autre œil, lui bouchant presque complètement la vue.

Il s'immobilisa quelques secondes, totalement ahuri. C'est sûrement la bonne réaction quand vous recevez une grosse godasse magique en pleine poire. Puis, avec force jurons, il tenta d'arracher le godillot.

Je me remis debout. Bastille lança la deuxième botte sur la pochette suspendue à la ceinture de Kiliman. Cette fille savait viser. Le croquenot se colla au verre à l'intérieur de l'étui et la Crystalliotte tira de tous ses muscles sur le fil de détente qui était, évidemment, attaché à la chaussure.

La pochette se détacha de la ceinture et Bastille tira le tout à elle, tel un étrange pêcheur trop pauvre pour se payer une canne. Elle m'adressa un sourire avant d'ouvrir l'étui, dévoilant le cristal à l'intérieur, toujours cimenté au verre.

Elle m'envoya le tout. J'attrapai la botte et désactivai le Verre Grappin. Le pochon me tomba dans la main. Je récupérai la Pierre de Chair (que je jetai à Bastille) et autre chose. Un Verre.

Je l'examinai de près, excité. Hélas, ce n'était pas un de mes Verres Traducteurs. Il s'agissait du Verre Traqueur que Kiliman avait utilisé pour retrouver notre trace.

Tant pis. On s'occupera des Verres de Rashid plus tard.

Avec un hurlement sauvage, l'Ossement du Scribe réussit enfin à glisser une main à l'intérieur de la godasse. Il fit semblant de faire un pas avec son bras (si vous voyez ce que je veux dire) et le Verre Grappin se décolla.

Gloups. Il n'était pas censé trouver la combine aussi vite.

— Joli coup, gronda-t-il en brandissant de nouveau l'épée.

Je battis en retraite en quatrième vitesse, direction la sortie.

Kiliman, lui, se contenta de lever son Verre Boutefroid vers moi, prêt à me tirer dans le dos.

— Hé, Kiliman ! cria soudain une voix. Je suis libre et je te fais la grimace !

Estomaquée, la créature pivota et se retrouva face à Kaz qui se tenait debout, sans liens et un énorme sourire aux lèvres. Un Conservateur rôdait à côté de lui, mais ce Conservateur-là était doté de jambes et ressemblait furieusement (et de plus en plus) à Australie, dont le Talent s'estompait. Nous l'avions envoyée en éclaireuse pour libérer les prisonniers.

L'Ossement du Scribe demeura scotché sur place. Bastille en profita pour catapulte la Pierre de Chair vers mon oncle. Celui-ci la réceptionna aisément, puis s'empara d'une des cordes avec laquelle Drauline était toujours attachée tandis que ma cousine saisissait l'autre. À eux deux, ils se mirent à traîner le chevalier vers la porte.

Kiliman poussa un hurlement de rage, un bruit abominable, métallique. Il visa les fugitifs de son Verre Boutefeu. Le petit disque brillait déjà. Un rayon bleuâtre fusa.

Mais Kaz et compagnie avaient disparu, perdus dans les entrailles de la Bibliothèque par le Talent du petit homme.

— Smedry ! brailla la créature comme j'atteignais la sortie. Je te traquerai. Même si tu m'échappes aujourd'hui, je te poursuivrai. Tu ne te débarrasseras *jamais* de moi !

Je marquai une pause. Bastille aurait déjà dû avoir pris la poudre d'escampette. Pourtant, elle était toujours là, plantée au milieu de la pièce.

Elle fixait l'Ossement du Scribe, qui finit par remarquer sa présence. Il se tourna vers elle.

Cours, Bastille, cours !

Elle courut. Droit sur Kiliman !

— Non ! hurlai-je.

Plus tard, avec le recul, je comprendrais pourquoi elle avait agi ainsi. Elle savait qu'il ne mentait pas. Il n'avait pas l'intention d'abandonner la partie et c'était un pro. Il nous aurait sans doute rattrapés avant même qu'on ait quitté la bibli.

Il n'y avait qu'un moyen de s'en débarrasser. Il fallait l'affronter. Maintenant.

Je n'avais pas élaboré ce raisonnement à l'époque. Je pensais

juste que Bastille était une imbécile. Toutefois, je fis quelque chose d'encore plus bête.

Je me ruai de nouveau dans la pièce.

Chapitre 19

La vie est injuste.

Si vous êtes aussi perspicaces que je l'imagine (après tout, vous avez choisi ce livre), vous serez vous-mêmes parvenus à cette conclusion. Il y a peu de choses dans la vie qui soient, d'une façon ou d'une autre, justes.

Ce n'est pas juste que certains soient riches et d'autres pauvres. Ce n'est pas juste que je divague comme ça en plein paroxysme narratif. Ce n'est pas juste que je sois si scandaleusement beau gosse, quand la plupart des gens sont simplement ordinaires. Ce n'est pas juste que le mot « diphtongue » ait l'air carrément mortel, mais signifie un truc franchement pas palpitant.

Non, la vie n'est pas juste. En revanche, elle est marrante.

La seule chose à faire, c'est d'en rire. Parfois, vous devez rester assis toute la journée à boire du chocolat chaud. En d'autres occasions, vous vous propulsez façon jet hors d'un puits sans fond et vous partez combattre un monstre à demi métallique qui retient prisonnière la mère de votre copine. Ou bien vous êtes obligés de vous déguiser en hamster vert et de danser la gigue devant une foule qui vous bombarde de pamplemousses.

Sans commentaires.

Il y a deux leçons à retirer du présent ouvrage. Je vous causerai de la seconde dans le chapitre suivant. En attendant, voici la première (et peut-être la plus intéressante) : s'il vous plaît, n'oubliez pas de rigoler. C'est bon pour la santé. (Et pendant que vous vous bidonnez, c'est plus facile de vous lancer des pamplemousses.)

Riez quand tout va bien. Riez quand tout va mal. Riez quand la vie est si ennuyeuse que vous n'y voyez rien de drôle mis à part son manque intersidéral de drôlerie.

Riez quand un livre se termine, même si la fin n'est pas heureuse.

Ce n'était pas prévu dans le plan, ça ! me désespérai-je en me ruant dans la pièce. À quoi bon avoir un plan si personne ne le suit ?

Kiliman activa son Verre Boutefeu et tira sur Bastille. Celle-ci lâcha son sac, dégaina son poignard et para le rayon glacial. La dague éclata en morceaux et la main de la Crystalliotte vira au bleu. Mais elle avait réussi à bloquer l'attaque et se trouvait désormais à distance de frappe de l'Ossement du Scribe. Elle lui administra un solide coup dans l'estomac de sa main valide.

Kiliman laissa échapper un douloureux « oumph » et recula d'un pas. Furieux, il abattit son épée sur Bastille qui, allez savoir comment, l'évita. La lame s'écrasa au sol avec fracas.

Elle est trop rapide ! m'émerveillai-je. Elle avait déjà contourné son adversaire et lui avait amoché les côtes d'un revers du pied. La créature n'avait pas l'air ravie bien sûr, mais elle ne réagit pas autant qu'on l'aurait attendu d'une personne normale. Kiliman était en partie Animé ; ce n'était pas une « personne normale » et des armes « normales » ne pouvaient le tuer. Pour ça, il fallait un Oculateur.

Je m'approchai. L'Ossement du Scribe pivota sur lui-même, percutant Bastille avec son épaule. Cette dernière fut projetée en arrière et tomba par terre. La créature ricana, puis brandit son Verre Boutefroid et le pointa droit sur elle.

— Non ! hurlai-je.

Hélas, au rayon artillerie, je ne disposais de rien... à part une botte en Verre Grappin. Je la jetai.

Le Verre Boutefroid se mit à luire. Une fois n'est pas coutume, je visai juste : la godasse atterrit en plein sur le Verre et se colla à lui. Quand le jet de verglas partit, une épaisse couche de glace se forma autour de la chaussure ainsi qu'à l'intérieur. Il était désormais impossible pour un non-Oculateur de désactiver le Verre Grappin.

Kiliman jura en agitant les bras. Je compris alors que je tenais toujours une extrémité du câble attaché à la botte. À moi le Boutefroid ! Je commençai à tirer sur le fil.

Il ne m'était pas venu à l'esprit que l'Ossement du Scribe irait tirer dans l'autre sens. Et il était *beaucoup* plus fort que moi. Sa traction me fit décoller et le câble me déchira la peau. Je retombai au sol avec un cri et mon Talent, me protégeant proactivement, cassa le fil avant que Kiliman ne me traîne jusqu'à lui. Je contemplai, ahuri, les trois mètres de ficelle encore enroulée autour de mes doigts.

La créature extirpa son poing de la botte congelée et se débarrassa du tout (Verre y compris). Bastille se relevait à présent. Sans sa

veste (détruite lors du crash du *Dragonaute*), elle ne pouvait pas se faire beaucoup plus malmener que le commun des mortels et elle venait de se prendre une épaule en métal dans la poitrine. C'était un miracle qu'elle soit déjà sur pied.

Kiliman saisit l'épée de cristal à deux mains et nous sourit. Il ne semblait pas se sentir menacé le moins du monde. Cette morgue ne fit que renforcer la détermination de la Crystalliotte. Ignorant mes hurlements, elle se rua de nouveau sur notre adversaire.

Et elle trouve que les Smedry sont cinglés ! Je me mis à genoux. Comme le Bibliothécaire s'apprêtait à frapper Bastille de son énorme épée, je plaquai ma paume contre le sol et relâchai le Talent Briseur.

La pierre se fendit, des pans entiers du plancher devinrent immédiatement gravats. Le fracas était indescriptible. Kiliman s'écarta nonchalamment. Il haussa un sourcil métallique en contemplant la faille qui était apparue derrière lui.

— Quel était le but de cette démonstration, précisément ? demanda-t-il.

— C'était censé vous faire trébucher, répondis-je. Mais comme simple distraction, c'est pas mal non plus.

À cet instant, Bastille le tacla.

Il rugit, chuta et lâcha l'épée de cristal. Un objet glissa d'une de ses poches et roula loin de lui.

Mes Verres Traducteurs.

Je fonçai vers eux. Derrière moi, Bastille s'empara de l'épée. Mais l'Ossement du Scribe était trop fort. Il lui attrapa la cheville, ses doigts métalliques formant un étau implacable. Il la fit basculer sur le côté et elle perdit l'épée.

Bastille heurta le mur ; le choc fut terrible. Je me retournai, affolé. Elle s'affala par terre, étourdie. Son front était couvert de sang et une de ses mains était toujours bleue de froid. Elle roula sur son flanc, puis, grimaçante, tenta de se redresser. Sans succès. Elle avait l'air *vraiment* mal en point.

Kiliman se mit debout et récupéra la lame crystalliotte. Il secoua la tête, un peu sonné, avant de brandir un nouveau Verre : le Boutevide.

Il le pointa sur Bastille et celle-ci commença immédiatement à glisser vers lui, inexorablement attirée par l'effet de succion du Verre. La créature leva son épée.

Je plongeai vers les Verres Traducteurs, qui avaient roulé jusqu'à un des murs tapissés de rouleaux. Je m'agenouillai auprès de l'étui et le ramassai.

— Ha ! s'exclama le Bibliothécaire. Je suis sur le point de tuer ton amie et tu ne penses qu'à tes Verres. Je croyais que les Smedry étaient braves et honorables. Où sont vos beaux idéaux quand un danger réel survient ?

Je restai un instant dans mon coin, dos à Kiliman, les lunettes en main. Je savais que je ne pouvais pas les lui abandonner. Même pour sauver la vie de Bastille ou la mienne...

Je jetai un regard par-dessus mon épaule. Le corps de la Crystalliotte s'était immobilisé à quelques pas de l'Ossement du Scribe. Elle avait les yeux fermés et semblait à peine respirer. Il s'apprêtait à abattre l'épée de Drauline sur elle pour l'achever.

Nous voici arrivés au moment que vous n'allez pas aimer. Je vous ai prévenus depuis le début. Désolé.

Je me ruai vers la sortie.

Kiliman éclata de rire.

— Je le savais !

Dans ma précipitation, je trébuchai. Je m'étais sur le sol inégal, lâchant les Verres Traducteurs, qui se mirent à rouler loin de moi.

— Non ! hurlai-je.

— Aha ! s'écria la créature.

Elle dirigea son Verre Boutevide vers mes lunettes. Celles-ci décollèrent aussitôt et fusèrent dans sa direction. J'observai la scène sans bouger. Kiliman me fixait de ses yeux dépareillés ; il exultait.

Alors, je souris. Je crois que c'est à peu près à cet instant-là qu'il remarqua le câble attaché à la monture des Verres Traducteurs.

Un câble très fin, presque invisible, qui s'étendait des lunettes jusqu'à un point de la pièce. L'endroit où je m'étais tenu à genoux quelques secondes plus tôt.

L'endroit d'où j'avais noué l'autre extrémité du fil à un des parchemins.

Le Bibliothécaire attrapa les Verres. Le câble se tendit. Le parchemin tomba de son étagère.

Le monstre écarquilla les yeux et ouvrit grand la bouche, sous le choc. Il en lâcha les lunettes de Rashid.

Immédiatement, trois Conservateurs encerclèrent Kiliman.

— Vous avez pris un livre ! s'écria l'un.

— Non ! se défendit l'Ossement du Scribe en reculant. C'était un accident !

— Vous n'avez pas signé de contrat, et pourtant, vous avez pris un livre, renchérit un deuxième spectre avec un large sourire squelettique.

— Votre âme nous appartient.

— NON !

La douleur qui s'exprimait dans ce cri me fit frissonner. Kiliman voulut se jeter sur moi. Mais il était trop tard. Un feu s'alluma spontanément à ses pieds et l'enveloppa. Il rugit de nouveau.

— Tu ne t'en tireras pas, Smedry ! Les Bibliothécaires auront ta peau. Et ton sang. Ils le répandront sur un autel et fabriqueront les Verres qui détruiront tes royaumes, briseront tout ce que tu aimes et asserviront tes partisans. Tu m'as peut-être battu, mais tu ne vaincras pas !

Je tressaillis. Les flammes consumèrent la créature dans un éclair aveuglant. Je fermai les yeux.

Et puis plus rien. Je me frottai le visage, cherchant à chasser ces images sur ma rétine. Là où s'était tenu Kiliman, un nouveau Conservateur (doté d'un demi-crâne seulement) flottait au-dessus du sol. Un tas de boulons, vis et écrous gisaient par terre.

La nouvelle recrue de la Bibliothèque s'éloigna vers les étagères, remplaçant soigneusement le rouleau. Je l'ignorai ; j'avais d'autres soucis.

— Bastille !

Elle avait les lèvres ensanglantées. Elle était contusionnée de partout. Je m'agenouillai auprès d'elle.

Elle grogna doucement.

— Joli coup, murmura-t-elle. Le câble.

— Merci.

Elle toussa et cracha encore du sang.

Par les Premiers Sables ! songai-je, en proie à une terreur soudaine. *Non, ce n'est pas possible !*

— Bastille... je... balbutiai-je, les larmes aux yeux. Je n'ai pas été

assez rapide. Pas assez malin. Pardon.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Je tiquai.

— Ben, tu n'as pas l'air en forme et...

— Tais-toi et aide-moi plutôt à me relever, gronda-t-elle en s'asseyant.

Je la dévisageai.

— Quoi ? Ce n'est pas comme si j'étais à l'article de la mort. Je me suis juste cassé une ou deux côtes et mordu la langue. Mille millions de tesson, Smedry ! Quel mélo !

Sur quoi, elle s'étira, fit la grimace et tituba jusqu'à l'épée de cristal.

Je me redressai à mon tour, à la fois soulagé et penaud. J'allai dénouer le fil autour des Verres Traducteurs et les remis à leur place, dans ma poche. J'aperçus Kaz, discrètement posté à une porte de la salle. Il avait dû déposer Australie et Drauline en lieu sûr. Quand il nous vit, Bastille et moi, il se fendit d'un large sourire et se précipita dans la pièce.

— Alcatraz ! Tu es encore en vie ! Incroyable !

— Je sais. J'étais persuadé que l'un d'entre nous allait se faire occire. Vous savez quoi, si jamais j'écris mes Mémoires, cette partie va être hyper ennuyeuse, tout ça parce que personne n'a eu assez de jugeote narrative pour passer l'arme à gauche.

Bastille grogna. Elle s'approcha de nous, un bras collé contre son flanc.

— Très exaltant, Smedry.

— C'est toi qui as décidé de ne pas suivre le plan, Bastille, observai-je.

— Et alors ? Kiliman était plus rapide que toi. Comment comptais-tu lui échapper ?

— Je... je ne suis pas sûr..., avouai-je.

Kaz éclata de rire.

— Et qu'est-il devenu, d'ailleurs ? demanda-t-il.

J'indiquai le Conservateur au crâne incomplet.

— Il se donne corps et âme à sa nouvelle tâche ! ajoutai-je. À présent, il préfère le travail de la plume à celui de l'épée... ou de la

l-âme. Un si bon combattant, si c'est pas l-âme-ntable...

— Je peux le frapper ? lâcha Bastille.

Je l'ignorai. J'avais remarqué quelque chose par terre : un Verre solitaire, teinté en jaune. Je le ramassai.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un Verre Traqueur. Celui de Kiliman. Il était dans la pochette avec la Pierre de Chair de Drauline.

— Ma mère, coupa la Crystalliotte. Comment va-t-elle ?

— Bien, répondit la voix de Drauline.

Nous fîmes volte-face. Elle se tenait sur le seuil, accompagnée par une Australie déconfitée.

« Bien », c'était un peu exagéré. Le chevalier était d'une extrême pâleur, comme quelqu'un qui aurait relevé d'une longue, longue maladie. Pourtant, elle s'avança vers nous d'un pas assuré.

— Lord Smedry, dit-elle en posant un genou à terre. J'ai manqué à mon devoir.

— N'importe quoi !

— Le Bibliothécaire des Ossements du Scribe m'a capturée, poursuivit-elle. J'étais entravée par un piège des Conservateurs et il a pu me prendre sans difficulté. J'ai déshonoré mon ordre.

Je levai les yeux au ciel.

— Nous sommes tous tombés dans les pièges des Conservateurs, contrai-je. Si nous avons réussi à nous en libérer avant que Kiliman ne nous trouve, c'était simplement par chance.

Drauline garda la tête basse. Sur sa nuque, j'aperçus un éclat de cristal, sa Pierre de Chair, enfin à sa place.

— Levez-vous et arrêtez de vous excuser, ordonnai-je. Sérieusement. Vous vous en êtes bien tirée. Vous avez forcé une confrontation avec l'Ossement du Scribe et nous l'avons emporté. La victoire vous revient autant qu'à nous.

Elle se remit debout, l'air toujours aussi troublée. Elle reprit sa posture habituelle de soldat au repos et déclara :

— Comme vous voudrez, Lord Smedry.

— Mère ! intervint Bastille.

Drauline baissa les yeux.

— Tenez, lui dit sa fille en lui tendant son épée.

J'étais scotché. Je pensais que Bastille allait la garder pour elle. `

Drauline hésita un instant avant de la prendre.

— Merci, dit-elle en glissant la lame dans le fourreau qu'elle portait sur le dos. Quels sont vos desseins à présent, Lord Smedry ?

— Je... ne sais pas trop, avouai-je.

— Dans ce cas, je vais installer un périmètre de sécurité dans cette pièce.

Elle me salua et alla se poster à l'une des entrées de la salle. Bastille se dirigea vers une autre porte, mais je la retins par le bras.

— Cette femme devrait te demander pardon à genoux, Bastille.

— Pourquoi ?

— Toi, tu as des tas d'ennuis parce que tu as perdu ton épée, continuai-je. Drauline ne s'en est pas mieux sortie, si ?

— Mais elle a récupéré la sienne.

— Et alors ?

— Elle ne l'a pas cassée.

— Et c'est grâce à nous.

— Non, corrigea la Crystalliotte. C'est grâce à *toi*, Alcatraz. Kiliman m'avait battue. Exactement comme l'Animé quand on a infiltré la Bibliothèque près de chez toi. Tu as dû me sauver dans les deux cas.

— Je...

Elle enleva doucement la main que j'avais posée sur son poignet.

— J'apprécie, Smedry, vraiment. Sans toi, je serais morte plusieurs fois déjà.

Sur ce, elle s'éloigna. Je n'avais jamais entendu de remerciements aussi peu enthousiastes.

Les choses ne vont pas s'arranger aussi facilement, pensai-je. Elle se considère toujours comme une ratée.

Bon, il faudra s'en occuper.

— Tu comptes détruire ce truc, gamin ? questionna Kaz.

Je suivis son regard. Je n'avais pas réalisé que je tenais encore le Verre Traqueur de l'Ossement du Scribe.

— C'est de l'Oculation *très* Noire, poursuivit-il en se frottant le menton. Les Verres à base de sang, c'est mauvais.

— Mieux vaut le détruire alors, approuvai-je. Ou du moins, le confier à quelqu'un qui saura quoi en faire. Je...

Je n'achevai pas. (Vous aviez remarqué.)

— Quoi ?

Je ne répondis pas. Je venais d'apercevoir quelque chose avec le Verre Traqueur. Je l'approchai de mon œil et découvris une multitude d'empreintes. Il y avait les miennes bien sûr, celles de Bastille, de Kiliman (qui s'estompaient rapidement puisque je ne le connaissais pas bien), mais surtout, je repérai trois séries de traces qui sortaient réellement du lot. Toutes menaient à une petite porte au fond de la salle.

Une partie des marques appartenait à Papi Smedry. Une autre, d'un noir un peu jaune, avait été laissée par ma mère. La troisième piste, brillant d'un violent éclat rouge-blanc, indiquait sans aucun doute la présence de mon père. Toutes conduisaient jusqu'à la porte, mais aucune n'en ressortait.

— Hé ! apostrophai-je un Conservateur. Qu'est-ce qu'il y a là-bas ?

— Il s'agit de l'endroit où nous gardons les effets personnels des visiteurs qui ont perdu leur âme.

Effectivement, un groupe de spectres ramassaient ce qui restait de la transformation de l'Ossement du Scribe : des morceaux de métal et ses vêtements.

J'abaissai le Verre Traqueur.

— Allez, dis-je à mes compagnons. On a presque oublié pourquoi on est venus ici.

— Ah oui, pourquoi déjà ? demanda Kaz.

Je pointai un doigt vers le fond de la pièce.

— Pour trouver ce qui se cache de l'autre côté de cette porte.

Chapitre 20

Hangook Mal Malha GiMa Ship Shio.

Les espérances, les attentes. Elles font partie des choses les plus importantes de l'existence. (Ce qui est amusant parce que, dans la mesure où il s'agit de concepts abstraits, on pourrait dire qu'elles « n'existent » pas du tout.)

Elles teintent voire embrouillent toutes nos actions, toutes nos expériences, tous nos discours. Chaque matin, nous nous rendons au travail ou en cours dans l'attente d'une journée enrichissante. (Ou, du moins, parce qu'on s'attend à avoir des soucis si on n'y va pas.)

Elles sont à la base de l'amitié. Nous nous attendons à ce que nos amis agissent d'une certaine façon, et en retour nous agissons d'une manière qui correspond à leurs attentes. En fait, le simple fait de se lever le matin montre que nous nous attendons à ce que le soleil se lève, la Terre tourne, nos chaussures nous aillent encore, exactement comme la veille.

Les gens sont vraiment démunis quand on les prend par surprise. Par exemple, vous n'aviez sans doute pas vu venir les quelques mots de coréen avec lesquels j'ai entamé ce chapitre. Sauf qu'après l'histoire de Lapinou et de son bazooka, on se demande comment vous pouvez encore faire la moindre prévision concernant ce bouquin.

Et voilà où je veux en venir, mes amis.

La moitié d'entre vous vit au Chutland. J'étais chutlandais jadis et je ne suis pas naïf au point d'imaginer que vous croyez à mon récit. Vous avez sans doute lu le tome 1 et l'avez trouvé marrant. Vous ne lisez pas le deuxième volume parce que vous avez foi en la véracité du texte, mais parce que vous pensiez qu'il serait aussi amusant que le premier.

Les attentes. On s'appuie dessus. C'est pourquoi il est si difficile de convaincre les Chutlandais de l'existence des Royaumes Libres et de la conspiration des Bibliothécaires. Qui s'attendrait à se réveiller un beau jour et à découvrir que tout ce qu'il appelle histoire, géographie et politique est un tissu de mensonges ?

Peut-être commencez-vous à comprendre pourquoi j'ai inclus

certaines choses dans cet ouvrage. Des lapins en armes, des bateaux que l'on répare (j'y reviendrai bientôt), des visages composés de chiffres, des tirades déclamées par des petites personnes sur notre vision du monde, et une leçon sur les chaussures et les poissons. Tous ces exemples cherchent à vous prouver qu'il faut avoir l'esprit ouvert. Parce que tout ce que vous croyez savoir n'est pas forcément vrai et parce que tout ce à quoi vous vous attendez ne va pas forcément arriver.

Ce livre n'aura peut-être aucun sens pour vous. Il est possible qu'une histoire de Conservateurs démoniaques et autres Verres magiques vous apparaîtra comme une totale ineptie et vous laissera froids. Il est possible que vous estimiez que comme mon récit traite de personnages lointains (et, si ça se trouve, fictifs), il ne vous concerne pas.

J'espère bien que non. Parce que, voyez-vous, moi aussi j'ai des attentes et elles me chuchotent que vous comprendrez.

De l'autre côté de la porte s'étendait un long couloir menant à une seconde porte ouvrant sur une petite pièce.

Celle-ci était occupée par un homme, seul. Assis sur une caisse poussiéreuse, il fixait le sol à ses pieds. Il n'était pas enfermé. Il paraissait simplement en pleine réflexion.

Et en larmes.

— Papi Smedry ?

Leavenworth Smedry, Oculateur Dramatus, ami des rois et des empereurs, leva les yeux vers moi. Il y avait à peine quelques jours que je ne l'avais vu, mais j'avais l'impression que ça faisait des mois. Il me sourit avec tristesse.

— Alcatraz, mon petit, dit-il. Nom d'un Hale Horripilant ! Tu m'as suivi !

Je me précipitai vers lui et le pris dans mes bras. Kaz et Australie entrèrent à leur tour dans la salle, tandis que Bastille et Drauline montaient la garde sur le seuil.

— Salut, p'pa ! salua Kaz.

— Kazan ! Tiens, tiens. Tu as essayé de corrompre ton neveu, je présume ?

Mon oncle haussa les épaules.

— Il faut bien que quelqu'un s'en charge.

Mon grand-père sourit de nouveau, mais là encore, je lus de la peine dans son expression. Ça ne lui ressemblait pas. Même ses touffes de cheveux blancs avaient l'air moins enjouées que d'habitude.

— Papi, que se passe-t-il ?

— Oh rien, éluda-t-il, une main sur mon épaule. Je... j'aurais dû faire mon deuil depuis longtemps. Enfin... ton père a disparu depuis treize ans ! Je n'ai jamais cessé d'espérer. J'étais convaincu qu'on le trouverait ici. Il semble que je sois arrivé trop tard.

— Comment ça ?

— Oh, je ne t'ai pas montré...

Il me tendit une feuille de papier.

— Le message m'attendait sur cette table. Apparemment, ta mère était déjà passée par là et avait déjà récupéré les affaires d'Attica. Maligne, cette Shasta. Toujours une longueur d'avance sur moi, avec ou sans mon Talent. Elle était venue et repartie avant même que j'entre dans la Bibliothèque. Et pourtant, elle m'a laissé cette note. Pourquoi ?

Je lus.

Vieux bonhomme,

Je suppose que tu as reçu la lettre dans laquelle je t'annonçais qu'Attica prévoyait de se rendre à Alexandrie. Tu sais sans doute à présent que ni toi ni moi ne sommes intervenus à temps pour l'empêcher de commettre une bêtise. Il a toujours manqué de jugeote.

J'ai eu la confirmation qu'il avait abandonné son âme, mais dans quel but ? Cela m'échappe. Ces fichus Conservateurs refusent de me dire quoi que ce soit d'utile. J'ai pris ses effets personnels. C'est mon droit, quoi que tu en penses, en tant qu'épouse.

Je sais que tu ne me portes pas dans ton cœur. Le sentiment est réciproque. Toutefois, je regrette qu'Attica ne soit plus parmi nous. Il n'aurait pas dû avoir à mourir aussi bêtement.

Nous, les Bibliothécaires, avons désormais les outils nécessaires à notre victoire. Dommage que nous n'ayons pu parvenir à un accord. Peu m'importe si tu ne me crois pas pour Attica. Je t'écris ce message parce que je lui dois bien ça.

Shasta Smedry

J'achevai ma lecture, furieux.

Papi Smedry ne me regardait pas, mais je voyais encore les larmes dans ses yeux. Il fixait le mur, dans le vague.

— Oui, reprit-il. J'aurais dû faire mon deuil il y a bien longtemps. Je suis en retard pour ça aussi, on dirait...

Kaz lut le papier par-dessus mon épaule.

— Noix de veau ! s'écria-t-il. On ne va pas croire ça, si ? Shasta est une sale menteuse, comme tous les Bibliothécaires !

— Elle ne ment pas, Kazan, répliqua mon grand-père. En tout cas, pas au sujet de ton frère. Les Conservateurs me l'ont confirmé et ils sont incapables de mentir. Attica les a rejoints.

Personne ne le contredit cette fois. C'était la vérité. Je le sentais. Le Verre Traqueur me révélait même l'endroit où les empreintes de mon père s'arrêtaient. Celles de ma mère, en revanche, sortaient par une autre porte.

Le sol sous mes pieds commença à se craqueler. Mon Talent réagissait à ma détresse et j'avais envie de frapper quelque chose. On était venus jusqu'ici, tout ça pour rien au final ? Pourquoi ? Pourquoi mon père avait-il agi aussi stupidement ?

— Il a toujours été trop curieux pour son bien, murmura Kaz en posant une main sur l'épaule de Papi. Je t'avais dit que ça finirait mal.

Le vieil homme hocha la tête.

— Au moins, il a maintenant accès au savoir qu'il désirait tant. Il peut lire une infinité de livres et apprendre tout ce qu'il veut.

Il se leva et se dirigea vers la porte par laquelle nous étions entrés. Nous lui emboî tâmes le pas, traversant le long corridor, la salle circulaire au centre de la bibli et regagnant les premiers rayonnages. Une nuée de Conservateurs nous escortaient, espérant nous voir commettre une erreur de dernière minute.

Je me retournai avec un soupir, adressant un ultime adieu à l'endroit où mon père s'était éteint. Là, juste au-dessus de la porte, je vis les gribouillis gravés dans la pierre. Ceux que j'avais remarqués avec Bastille avant notre combat contre Kiliman. Intrigué, j'enfilai mes Verres Traducteurs. Le message, d'une ligne à peine, était simple :

Je ne suis pas un imbécile.

J'écarquillai les yeux. À côté de moi, Papi et Kaz discutaient doucement de mon père et de sa folie.

Je ne suis pas un imbécile.

Qu'est-ce qui pouvait pousser un visiteur à abandonner son âme ? Est-ce qu'un savoir illimité valait ce sacrifice ? Vraiment ? Un savoir impossible à utiliser, impossible à partager ?

À moins que...

Je sursautai. Mes compagnons s'arrêtèrent. Je me tournai vers un Conservateur.

— Que se passerait-il si j'écrivais quelque chose pendant que je me trouve dans la Bibliothèque ?

Le spectre parut troublé.

— Nous nous emparerions de l'inscription pour la recopier. Ensuite, nous vous remettrions le duplicata dans l'heure.

— Et si j'écrivais quelque chose juste avant de donner mon âme ? poursuivis-je. Et si j'étais déjà devenu un Conservateur avant que vous ne me rendiez la copie ?

La créature se détourna.

— Vous n'avez pas le droit de mentir ! dis-je en pointant un doigt accusateur sur le fantôme.

— Rien ne m'oblige à parler, contra-t-il.

— Si, si un bien doit être rendu, insistai-je. Si mon père a laissé une inscription avant d'être transformé, vous n'aviez pas à donner la copie à ma mère si elle ne vous la réclamait pas. Ce qu'elle n'a pas fait puisqu'elle en ignorait l'existence. Par contre, si moi je vous la demande, vous devez me la fournir. Donnez-la-moi.

Le Conservateur grogna. Bientôt, tous ses camarades l'imitèrent. Je grognai moi aussi.

Euh... je ne sais pas trop pourquoi.

Enfin, une créature flotta jusqu'à moi, un morceau de papier à la main.

— Ce n'est pas comme si j'empruntais un de vos livres, n'est-ce pas ? m'inquiétai-je.

— Ceci ne nous appartient pas, cracha le spectre en laissant la feuille tomber à mes pieds.

Je la saisis vivement et, sans un mot d'explication pour mes compagnons, commençai à lire. Je ne m'attendais pas à ce que j'y trouvais.

C'est si simple.

Les Conservateurs, comme la plupart des choses en ce monde, doivent respecter des lois. Celles-ci sont étranges, mais fortes.

Voici la ruse : ne pas être propriétaire de son âme au moment de signer le contrat. Alors voilà : je lègue mon âme à mon fils, Alcatraz Smedry. Il en est le véritable propriétaire.

Je repliai le message.

— Qu'y a-t-il, fiston ? s'enquit Papi.

— Tu ferais quoi, Papi, si tu t'apprêtais à abandonner ton âme non pas pour un livre en particulier, mais pour avoir accès à tout le catalogue de la Bibliothèque ? Quel bouquin demanderais-tu ?

Il haussa les épaules.

— Par les Vestibules de la grande Volsky ! Je n'en sais rien ! Je demanderais n'importe lequel, ça ne changerait pas grand-chose.

— En fait, si, repris-je. La bibli contient tout le savoir de l'humanité.

— Et alors ? coupa Bastille.

— Alors, elle contient la solution à tous les problèmes. Je sais ce que j'emprunterais, moi, ajoutai-je en regardant les spectres. L'ouvrage qui explique comment récupérer mon âme après l'avoir cédée aux Conservateurs !

Un silence s'abattit sur l'assemblée stupéfaite. Puis soudain, les fantômes s'éloignèrent.

— Conservateurs ! criai-je. Cette note me lègue l'âme d'Attica Smedry ! Vous l'avez prise illégalement, rendez-la-moi !

Les créatures se figèrent. Elles laissèrent échapper un hurlement. L'une d'elles pivota brusquement vers nous et arracha sa capuche. Les flammes de ses prunelles s'éteignirent dans un filet de fumée et furent immédiatement remplacées par des yeux humains. Le crâne se couvrit d'une couche de chair dessinant les contours d'un visage noble et aquilin.

L'homme se débarrassa de sa cape. Il était en smoking.

— Aha ! s'exclama-t-il. Je savais que tu comprendrais, fils.

Il se tourna vers les Conservateurs.

— Un grand merci pour ce séjour dans vos réserves, espèces de momies ! Je vous ai eus ! Je vous l'avais bien dit !

— Sapristi ! soupira Papi Smedry avec un sourire. On n’a pas fini d’en entendre parler ! Revenu d’entre les morts !

— C’est lui, hein ? Mon... père ?

— Absolument, répondit mon grand-père. Attica Smedry, en chair et en os. Ha ! J’aurais dû m’en douter. Le seul homme capable de perdre son âme et de la retrouver !

— Père ! Kaz ! s’écria Attica en les enveloppant tous deux de ses bras. On a du pain sur la planche ! Les Royaumes Libres sont en grand danger. Avez-vous récupéré mes biens ?

— Ta femme s’en est chargée, intervins-je.

Il se figea, puis se tourna vers moi. Même s’il m’avait félicité tout à l’heure, on aurait dit qu’il me voyait maintenant pour la première fois.

— Ah, lâcha-t-il. Donc elle a mes Verres Traducteurs.

— Nous le pensons, fiston.

— Dans ce cas, on a encore plus de pain sur la planche !

Sur quoi, il partit dans le couloir, de l’air du type qui s’attend à ce que tout le monde le suive et au trot.

Je ne réagis pas, scotché. Bastille et Kaz marquèrent une pause et me regardèrent.

— Qu’est-ce que tu espérais ? questionna la Crystalliotte.

Je haussai les épaules. C’était ma première rencontre avec mon père et il avait à peine posé les yeux sur moi.

— Il n’a pas encore toute sa tête, reprit-elle. Après ce temps passé à jouer les fantômes...

— Ouais, convins-je. C’est sûrement ça.

Kaz me tapa sur l’épaule.

— Ne fais pas cette tête, Al ! L’heure est aux réjouissances !

Son enthousiasme était contagieux et je souris.

— Je suppose que oui, admis-je.

Nous nous mîmes en route, j’étais déjà un peu plus guilleret. Oui, mon oncle avait raison. D’accord, tout n’était pas parfait, mais on avait quand même réussi à sauver mon père. Descendre dans la Bibliothèque s’était avéré le meilleur choix, finalement.

Je manquais peut-être un peu d’expérience, n’empêche, j’avais

pris la bonne décision. Je commençai à me sentir plutôt bien.

— Merci, Kaz.

— Pourquoi ?

— De m'avoir encouragé.

— Bah, on est comme ça, nous les petits. Tu te souviens ? Nous sommes plus compatissants.

J'éclatai de rire.

— Peut-être. Mais tu sais, ajoutai-je, j'ai trouvé au moins un argument en faveur des grands.

Il arqua un sourcil.

— Les ampoules, continuai-je. Si tout le monde était aussi petit que toi, qui pourrait changer les ampoules ?

Il s'esclaffa.

— Tu oublies la Raison numéro 63, gamin !

— Ah oui ?

— « Si on était tous petits, les plafonds seraient plus bas ! » Tu te rends compte des économies de chauffage !

Je pouffai de nouveau et nous trottâmes pour rejoindre les autres qui sortaient déjà de la Bibliothèque.

Épilogue

Et voilà. Le tome 2 de mes Mémoires. Ce n'est pas fini, bien sûr. Vous ne pensiez pas que j'étais déjà arrivé au bout de mon histoire, si ? On n'en est même pas encore au moment où je me retrouve ligoté sur un autel, à deux doigts de me faire sacrifier ! Et puis, les bouquins de ce genre fonctionnent toujours en trilogie. Sinon, ce n'est pas épique !

Ce volume contient un fragment important de ma vie. Ma première rencontre (aussi humble qu'elle fût) avec le célèbre Attica Smedry. Ma première véritable expérience du leadership. Ma première chance d'utiliser les Verres Boutevent comme des moteurs de jet. (Je ne m'en lasse pas.)

Avant de nous séparer, je vous dois une ultime explication. À propos d'un bateau : celui de Thésée. Vous vous souvenez ? Chacune de ses planches avait été remplacée, si bien qu'au final le nouveau vaisseau ressemblait à l'original, mais n'était qu'une copie.

Je vous ai dit que ce bateau, c'était moi. Peut-être que maintenant, après avoir lu ces pages, vous comprenez pourquoi.

Vous connaissez à présent assez bien le jeune Alcatraz Smedry. Vous le suivez depuis deux livres et avez constaté ses progrès en tant que personne. Vous l'avez même vu accomplir des actes héroïques, tels qu'escalader un dragon de verre, combattre un membre de la secte des Ossements du Scribe et arracher son père aux griffes des Conservateurs d'Alexandrie.

Vous vous demandez sans doute pourquoi j'ai commencé le récit de ma vie à une époque aussi lointaine, en un temps où l'on aurait encore pu croire que j'allais bien tourner. Eh bien, je suis le bateau de Thésée. J'étais jadis cet ado plein d'espoir et de potentiel. Il n'en reste plus rien dans l'homme que je suis aujourd'hui. Je suis une copie. Un faux.

Je suis l'adulte qui a succédé à ce jeune homme, mais nous sommes deux êtres différents. Je ne suis pas le héros qu'on prétend, malgré les apparences.

Le but de ces Mémoires est de vous montrer mon évolution, comment peu à peu des parties de moi-même ont été remplacées jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus rien de l'original.

Je suis un type minable, pathétique, qui raconte l'histoire de sa vie depuis la cave d'un château luxueux qu'il ne mérite vraiment pas. Je ne suis pas un héros. Les héros ne laissent pas mourir les gens qu'ils aiment.

Je ne suis pas fier de ce que je suis devenu, mais j'ai la ferme intention de révéler la vérité au monde entier. Il est temps de mettre un terme aux mensonges ; il est temps que chacun réalise que ce cher bateau de Thésée n'est qu'une imitation.

À supposer que le véritable vaisseau ait jamais existé.

pas à moi de le dire.

— Bastille ! hurlai-je en serrant son corps ensanglanté contre moi. Pourquoi ?

Aucune réaction. Elle fixait un point inexistant, les yeux vitreux, l'esprit éteint. Je resserrai mon étreinte en tremblant, mais elle se refroidissait déjà.

— Tu ne peux pas mourir ! Non ! S'il te plaît !

C'était inutile. Bastille était morte. Vraiment morte. Plus morte qu'une batterie restée allumée toute la nuit avec les pleins phares enclenchés. Si morte, qu'elle était deux fois plus morte que n'importe quel cadavre que j'aie jamais vu. Morte de chez morte.

— C'est ma faute ! me lamentai-je. Je n'aurais jamais dû t'entraîner dans ce combat contre Kiliman !

Je lui pris le pouls, au cas où. Rien. Elle était effectivement, comment dire ? morte.

— Oh, monde cruel ! gémis-je.

Je plaçai un miroir devant son visage afin de vérifier si elle respirait toujours. Naturellement, aucune buée n'apparut sur la glace. Vu que Bastille était complètement, totalement morte.

— Tu étais si jeune ! Trop jeune pour nous quitter. Pourquoi toi ? Pourquoi as-tu été fauchée dans la fleur de l'âge ? Tu étais vraiment trop jeune pour mourir.

Je lui pinçai le bras pour m'assurer qu'elle ne faisait pas semblant. Elle ne broncha pas. Je pinçai plus fort, puis la giflai. Rien n'y fit.

Combien de fois faut-il vous répéter qu'elle était morte ? Je contemplai sa peau qui virait au bleu sous l'effet de, euh, la mort et pleurai encore un coup.

Elle était si morte que je ne pris même pas conscience que cette section est dans le livre pour deux raisons. D'abord, parce que comme ça, j'ai pu caser la mort de Bastille, exactement comme je vous l'avais promis. (Aha ! Je ne vous avais pas menti là-dessus !)

La seconde raison, évidemment, c'est que si un lecteur saute des chapitres et se précipite sur les dernières pages du bouquin (l'un des actes les plus vils, les plus putrides qu'il puisse commettre), il sera dégoûté d'apprendre que Bastille meurt.

Les autres peuvent ignorer ce passage. (Au fait, je vous ai dit que

Bastille était morte ?)

Fin

L'AUTEUR

Brandon Sanderson n'est pas, évidemment, le véritable auteur de cet ouvrage. Ça, c'est Alcatraz Smedry. Mais comme ce livre doit être publié au Chutland dans la catégorie Fiction afin de brouiller les pistes des agents Bibliothécaires, un accord a été conclu avec monsieur Sanderson qui a accepté qu'on utilise son nom sur la couverture.

Alcatraz a rencontré monsieur Sanderson et franchement, il n'a pas été impressionné. Sanderson écrit des romans de Fantasy, des pavés qui, contrairement au présent volume, ne s'appuient aucunement sur les faits. Il est président du chapitre local de l'HCdAdFqPdBBTL et des témoignages rapportent qu'il lui arrive de débarquer avec des épées à des mariages.

Il a été emprisonné à trois reprises pour abus de calembour.

Félicitations !

Vous avez persévéré dans votre quête de la vérité et êtes courageusement arrivés au bout du premier volume de mon histoire. Bravo ! Vous trouverez ici le début du troisième tome de mes mémoires :

Alcatraz contre les traîtres de Nalhalla

... et je vous promets que cette fois, il n'y aura ni accroches à suspense, ni scènes palpitantes inachevées.

Et donc j'étais là, suspendu la tête en bas sous un énorme oiseau de verre, filant à une vitesse hallucinante au-dessus de l'océan et pas en danger du tout.

Vous avez bien lu. Je n'étais absolument pas en danger. Je n'avais même jamais été autant en sécurité de toute ma vie, et ce malgré le vide vertigineux qui s'étendait sous moi. (Ou plutôt au-dessus de moi, vu que je me tenais à l'envers).

J'avancai avec précaution. J'avais enfilé de gros godillots translucides équipés de semelles spéciales en Verre Grappin, qui me permettaient d'adhérer à toutes sortes de parois de verre et m'empêchaient de tomber tête la première (littéralement) vers une mort certaine.

D'un pas pesant, j'approchai d'une silhouette solitaire postée sur le poitrail du volatile. Je me faufilai entre de gigantesques ailes transparentes qui battaient l'air en rythme, puis slalomai entre deux pattes repliées sous le corps de l'engin. Le vent hurlait à mes oreilles et me malmenait de toutes parts. L'oiseau, qui portait le doux nom de *Busebise*, n'était certes pas aussi majestueux que notre précédent vaisseau, le *Dragonaute*. Mais il était quand même doté de cabines intérieures qui offraient le plus grand luxe au voyageur.

Naturellement, attendre à l'intérieur ne serait jamais venu à l'idée de mon grand-père. Non, lui ne trouvait rien de mieux que de crapahuter sur la carlingue pour aller se planter dehors, sur le

ventre de l'engin, afin d'admirer la mer en direct. Je luttais contre le vent pour le rejoindre et puis, soudain, le souffle disparut. Je me figeai, sous le choc, tandis qu'une de mes bottes se plaquait mécaniquement sur la paroi lisse.

Papi Smedry sursauta.

— Nom d'un Rothfuss Rotatif ! s'exclama-t-il. Je ne t'avais pas entendu arriver, fiston !

— Désolé, m'excusai-je dans un cliquètement de croquenots.

À travers le cockpit translucide, je distinguai quelques formes humaines, nos compagnons de route et d'aventure. Mon père était parmi eux, un homme qui avait hanté toute mon enfance par son absence. Je m'étais imaginé qu'il serait... eh bien, un peu plus enthousiaste de me rencontrer.

Même si, d'accord, il m'avait abandonné à la naissance.

Papi posa une main sur mon épaule.

— Ne fais pas cette tête d'enterrement, gamin ! Par les Armoires d'Abraham ! Tu vas bientôt visiter Nalhalla pour la première fois ! Tout finira par s'arranger, tu verras. Repose-toi, profite. Ces derniers mois ont été chargés pour toi.

— On est encore loin ? demandai-je.

Nous avions décollé tôt le matin et avions volé sans escale. Nous avions campé deux semaines devant la Bibliothèque d'Alexandrie pendant que mon oncle Kaz regagnait Nalhalla et nous envoyait un véhicule. (Il avait décidé avec mon grand-père qu'il voyagerait plus vite seul. Comme tout Smedry, Kaz est doté d'un Talent – en l'occurrence celui de se perdre de façon très spectaculaire – qui peut se montrer tout à fait imprévisible.)

— Pas trop, répondit le vieillard en tendant un bras. On n'est pas loin du tout.

Je suivis la direction qu'il indiquait et je le vis enfin. Un continent commençait à se dessiner à l'horizon. J'avançai d'un pas, plissant les yeux. Une cité jaillissait fièrement de la côte, baignée par le soleil de midi.

— Des châteaux ? murmurai-je comme nous approchions encore. Nalhalla est bourrée de châteaux ?

Il y en avait des douzaines, peut-être des centaines. Toute la ville n'était qu'un enchevêtrement de for-teresses s'élançant vers le ciel, de tours hautaines et de flèches délicates. De drapeaux claquant à

leur sommet. Chaque bâtiment avait une architecture et une forme qui lui étaient particulières et de majestueux remparts entouraient le tout.

Trois édifices se détachaient du lot. Le premier, une imposante masse de pierre noire, s'élevait au sud. Ses murs étaient hauts et lisses et dégageaient une impression de puissance, comme une montagne. Ou un culturiste vraiment mastoc. Au cœur de la cité se nichait une étrange construction blanche ; on aurait dit une pyramide flanquée de tours et de balustrades. Elle arborait une oriflamme si énorme et d'un rouge si éclatant que je n'avais aucun mal à la distinguer de mon poste d'observation.

Enfin, sur ma droite, au nord, je découvris la citadelle la plus bizarre de toutes. Ça ressemblait à un immense champignon de cristal. Mesurant plus de trente mètres de haut et le double en largeur, la chose semblait avoir poussé d'un coup dans un quartier qu'elle plongeait dans son ombre colossale. Juché sur la cime du champignon, un château plus traditionnel étincelait au soleil, à croire qu'il avait été taillé dans le verre.

— Crystallia ? supposai-je.

— Absolument, confirma Papi Smedry.

Crystallia, demeure des Chevaliers crystalliotes, protecteurs jurés du clan Smedry et des familles royales des Royaumes Libres. Je levai les yeux vers le *Busebise*, où se trouvait Bastille, qui attendait toujours de passer en jugement pour avoir perdu son épée au Chutland. Son retour au pays risquait d'être moins agréable que le mien.

Mais voilà, je n'arrivais pas à me concentrer là-dessus pour l'instant. Je rentrais *chez moi*. J'aimerais pouvoir vous expliquer ce que je ressentais en voyant Nalhalla pour la première fois. Je n'étais ni excité comme une puce ni délirant de joie. J'éprouvais un sentiment bien plus paisible. Imaginez que vous ayez dormi d'un sommeil incroyablement réparateur et que vous vous réveilliez en pleine forme.

C'était parfait. Serein.

Il était donc temps que quelque chose explose.

La suite dans : *Alcatraz contre les traîtres de Nalhalla*.

Et pour ceux qui n'auraient pas encore lu le tome 1... !

Alcatraz Smedry n'est pas très aidé par la nature : son nom est ridicule, il est extrêmement maladroit, et il est orphelin. Mais le jour de son treizième anniversaire, sa vie prend une tournure inattendue : il reçoit un mystérieux sac de sable, découvre qu'il a un grand-père un peu dingue et qu'il doit partir avec lui pour sauver le monde des griffes des infâmes Bibliothécaires... qui viennent juste de s'emparer du fameux sac de sable ! Car ces Bibliothécaires contrôlent le monde en répandant de fausses informations, et le sable leur donnera le pouvoir dont ils ont besoin pour parfaire leur domination...

Né en 1975 dans le Nebraska, Brandon Sanderson a commencé à publier en 2005 et s'est imposé auprès du public comme l'un des meilleurs auteurs de fantasy de ces dernières années, grâce à son cycle des *Fils-des-Brumes* et à celui des *Archives de Roshar*. Auteur de best-sellers traduits en plus de quinze langues, il a été choisi pour conclure la mythique série *La Roue du temps* après le décès prématuré de son auteur Robert Jordan.

Titre original :
ALCATRAZ VERSUS THE SCRIVENER'S
BONES
Publié par Scholastic Press en 2008.

© Patrick Knowles

© Dragonsteel Entertainment, Inc., 2008.

© Mango, 2010.

ISBN : 978-2-253-16927-7